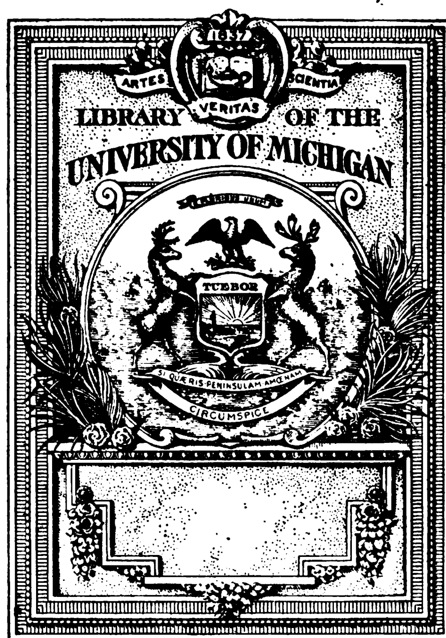
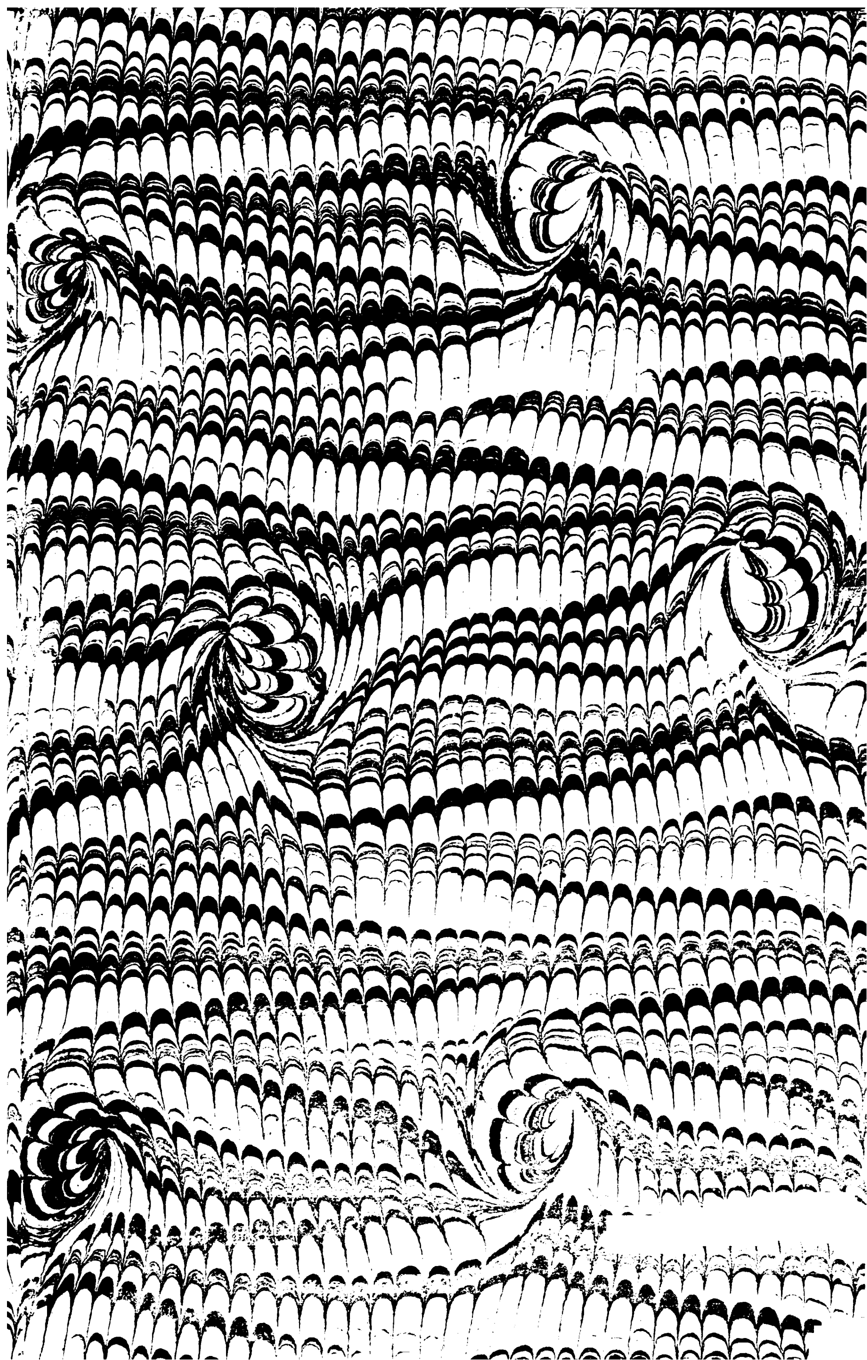

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



125

7-18
R342V



HENRI DE RÉGNIER

Les Vacances d'un Jeune Homme sage

— *ROMAN* —

DIXIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIII

DU MÊME AUTEUR :

Poésie

PREMIERS POÈMES .... 1 vol.
POÈMES .... 1 vol.
LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS .... 1 vol.
LES MÉDAILLES D'ARGILE .... 1 vol.
LA CITÉ DES EAUX .... 1 vol.

Roman

LA CANNE DE JASPE .... 1 vol.
LA DOUBLE MAITRESSE .... 1 vol.
LE TRÈFLE BLANC .... 1 vol.
LES AMANTS SINGULIERS .... 1 vol.
LE BON PLAISIR .... 1 vol.
LE MARIAGE DE MINUIT .... 1 vol.

Littérature

FIGURES ET CARACTÈRES .... 1 vol.

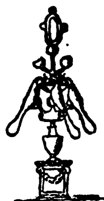
LES VACANCES

D'UN JEUNE HOMME SAGE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Neuf exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 9,
trente-neuf exemplaires sur Hollande, numérotés de 10 à 48,
trois exemplaires sur Chine, marqués A, B, C.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



HENRI DE RÉGNIER

Les Vacances d'un Jeune Homme sage

— *ROMAN* —

DIXIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIII

A MA MÈRE

PRÉFACE

Ce petit roman, que j'aime beaucoup, a assez peu l'air de ressembler aux ouvrages du même genre que j'ai déjà donnés au public, pour valoir peut-être la peine de faire remarquer qu'il en est moins différent qu'il ne le paraît.

Comme eux, en effet, il essaie de raconter certaines façons de vivre, soit du temps passé, soit de notre temps. Cela dit n'est pas pour ajouter à mon travail de romancier un aspect d'unité auquel il n'a guère droit, mais seulement pour indiquer, en des écrits assez divers, le point qui leur est commun, outre celui de ne provenir de rien d'autre que d'un même goût, qui m'est naturel, de me divertir à des événements et des personnages.

Ce sont des figures plaisantes et naïves que l'on rencontrera dans ces Vacances d'un jeune homme sage. *J'ai tâché de les dessiner avec vérité. Je les crois vraies, mais il ne faudrait pas les croire réelles. Elles ne le seront qu'autant qu'elles vivront dans la mémoire de ceux qui auront bien voulu feuilleter ces pages familières. Qu'elles les aident à se souvenir, car ils y trouveront rapportés quelques-uns des petits événements qui, à quinze ans, nous émeuvent le plus et qui, plus tard, nous font sourire, comme on sourit du passé, avec regret et mélancolie.*

R.

Août 1903.

Il n'y a plus d'enfants...
VIEUX DICTON

I

Bien qu'il eût fait avec soin le tour de l'oranger qui est à l'angle du parterre, près du bassin, dans le jardin du Luxembourg, et que ce rite superstitieux passât, à l'École Saint-Xavier, pour porter infailliblement chance aux candidats qui l'accomplissent, Georges Dolonne n'en fut pas moins refusé à son baccalauréat. L'oral lui fut néfaste. L'événement eut lieu en Sorbonne, le lundi 19 juillet 188..., un peu avant midi. Georges Dolonne vint le dernier de sa série : aussi son examen fut-il assez bref. Les examinateurs avaient hâte d'aller déjeuner.

Depuis plus de deux heures qu'il assistait, de son banc, dans la petite salle obscure et poussièreuse, à l'interrogatoire de ses camarades, il

eût répondu assez bien à leur place, mais, loin de le rassurer, cet inutile succès lui semblait de mauvais augure. On lui réservait sans doute des questions moins favorables.

Ce fut en ces conditions que son tour arriva. L'appel de son nom retentit dans la salle déserte, et il se trouva seul devant trois messieurs attablés derrière un tapis vert.

Deux d'entre eux étaient maigres, l'un avec une barbiche noire, l'autre avec des favoris gris ; le troisième, gros et rasé, se renversait au dossier de sa chaise et mâchonnait un cure-dents. L'explication que donna Georges Dolonne d'un texte de Xénophon fut confuse. Le règne de Louis XIII, à qui paraissait s'intéresser extrêmement le monsieur à barbiche, lui était très incomplètement connu, et surtout l'affaire de la Valteline. Il fut injuste pour Richelieu. Le monsieur à favoris lui demanda sur les fables de La Fontaine des détails indiscrets ; puis il pointa une feuille du bout de son crayon, qu'il suça ensuite et qu'il posa sur la table.

Georges Dolonne avait chaud et soif. Il pensa à l'oranger du Luxembourg : de sa caisse verte, son tronc noueux arrondissait en boule ses feuilles vernies, sur le ciel clair. L'oranger était sa seule chance de salut : on y avait, à l'École Saint-Xavier, une confiance assurée ! Et Georges Dolonne se revit faisant le tour de l'arbre, réentendit le clapotement du jet d'eau. Les examinateurs se consultaient. Le gros glabre le considérait avec bonté, son poing fermé sur le tapis vert. Georges Dolonne était de petite taille, mince et frêle, les cheveux blonds et le teint pâle. Il se sentit soupesé comme dans une balance et se redressa fièrement ; il saurait être refusé tout comme un autre. Des gouttes de sueur lui perlaient au front. Il tira de sa tunique un mouchoir fin, s'essuya et se moucha, bien qu'il n'en eût aucun besoin.

Le gros examinateur laissa retomber bruyamment les pieds de sa chaise et dit à Georges Dolonne, d'une voix égale et douce qui contrastait avec son corps épais et sa large face rasée :

— Voyons, monsieur, dites-moi, pour finir, quels sont les affluents de droite de la Loire ?

Georges Dolonne comprit toute l'importance de la question. Elle allait décider de son sort. L'examinateur à barbiche et l'examinateur à favoris caressèrent l'un son poil gris, l'autre son crin noir, et devinrent soudain attentifs. L'appariteur, qui remuait des bancs, s'arrêta. Georges Dolonne réfléchit.

« Les affluents de droite de la Loire ?... »

Il en nomma un, précipitamment. C'était l'un des plus petits et des plus insignifiants : la Vince. Il la connaissait bien, cette souple rivière. Elle coulait à travers des prairies, entre des peupliers, et passait, divisée en deux branches, sous les deux ponts en pierre de la petite ville de Rivray-sur-Vince, où il allait pendant les vacances et où il serait le lendemain soir. Il nomma la Vince, puis resta court. La carte de France s'étendit devant ses yeux. Les montagnes s'y dessinaient comme des chenilles ; les préfectures la marquaient de leur petit cercle et

les sous-préfectures de leur point noir. Les fleuves y traçaient leurs lignes sinueuses, droites ou courbes. La Meuse, la Seine, la Garonne, le Rhône et la Loire y formaient un fouillis inextricable. Il se tut.

Le gros examinateur se leva, l'air découragé, et mit ses fortes mains sur les épaules de ses collègues, qui se penchaient pour consulter les notes du candidat, et Georges Dolonne l'entendit qui lui disait de sa bonne voix douce :

— Vous êtes ajourné, monsieur.

Georges Dolonne salua poliment. Debout, il se sentit les jambes molles. Les noms des affluents de la Loire lui revenaient brusquement à l'esprit. A la porte de la salle, il se retourna : elle était vide. Le tapis vert lui parut reverdi. Georges Dolonne descendit l'escalier B, qu'il avait monté, deux heures auparavant, sans présomption, mais non sans espoir.

Dans la cour, il fut ébloui de l'ardeur du soleil qui tombait d'aplomb sur le pavé chaud,

entre les quatre murs qui la bordaient. Les vitres des fenêtres semblaient fondre. Le dôme de l'église de la Sorbonne, comme trop mûr et près d'éclater, bombait sur le ciel bleu et brûlant. Des pigeons lourds traversaient l'air surchauffé et se posaient çà et là. Ils piquaient du bec dans l'interstice des pavés de grès. L'un d'eux roucoula et gonfla ses plumes lisses et pesantes. Sur le mur, dans un cadre de bois, les noms des candidats admissibles à l'écrit étaient encore affichés : il y relut le sien. Le gros examinateur qui l'avait ajourné traversait la cour déserte, sous une ombrelle blanche. Georges Dolonne déboutonna sa tunique qui l'étouffait, s'éventa avec son képi et dit à haute voix :

— Zut!

De toute façon, c'était la fin de l'année scolaire, de la classe et de l'étude, du préau et du réfectoire, du lever matinal : demi-pensionnaire, il devait être à l'École Saint-Xavier à huit heures du matin et n'en revenait que le soir pour dîner, avec des devoirs à terminer et des leçons

à apprendre. Bien que le régime de Saint-Xavier fût assez doux, il n'en est pas moins ennuyeux, à seize ans, d'obéir à la cloche et de n'avoir congé que le dimanche, après vêpres. Reçu ou non, c'étaient tout de même les vacances, le silence de la province, la campagne, les longues journée des paresse ou de promenades.

Il s'était arrêté au coin de la place de la Sorbonne et du boulevard Saint-Michel, immobile au bord du trottoir. Un lourd tonneau d'arrosage remontait la chaussée. L'éventail d'eau éclaboussa ses bottines poudreuses et cingla le bas de son pantalon gris. La corne d'un tramway gémit. Un Algérien passa avec une charge de tapis grossièrement colorés; sa face noire luisait sous la chéchia rouge. Un arbre laissa tomber une feuille prématurément roussie et desséchée.

Georges Dolonne marchait à petits pas. Sa montre de nickel, que son père lui avait promis de remplacer par une montre d'or à double boîtier s'il rentrait bachelier, marquait midi

moins trois. Il ne se pressa point. Il fallait maintenant annoncer à sa mère un échec qu'elle mettrait sans nul doute au compte de sa timidité, mais il regrettait de n'avoir rien à lui apprendre qui lui fît plaisir. Son père accepterait la chose également bien : M. Dolonne était léger et distrait et ses sévérités ne duraient point. Georges ne désespérait pas d'avoir tout de même la montre à double boitier. Ses parents trouveraient bien une occasion honorable de la lui donner. D'ailleurs, il ne verrait sans doute pas son père à déjeuner : Mme Dolonne était souvent seule.

La pensée du déjeuner lui fit hâter un peu le pas. Il avait faim. Devant le café Vachette, il s'entendit appeler :

— Dolonne !

Un grand garçon barbu lui faisait signe avec sa canne. Il était accoudé à une petite table ronde et fumait un gros cigare en buvant un verre de porto. A côté de lui, une jeune femme, blonde, habillée d'une jupe de toile bleue et

d'une blouse claire, regardait Dolonne s'avancer. Elle avait aux lèvres deux longues pailles qu'elle trempait dans un verre rempli d'orangeade et de glace pilée et grésillante.

— Eh bien, mon vieux ?— dit le garçon barbu.

— Recalé ! — fit Georges stoïquement, en prenant la main que lui tendait Maxime Plantel et où il sentait la bague d'or qui en ornait le petit doigt.

— Ah ! les porcs !

Maxime Plantel, reçu la veille, ne gardait pas à ses juges beaucoup de reconnaissance. Il leur en voulait du danger qu'il avait couru. Pourtant il leur savait un certain gré de n'avoir pas changé son angoisse en celle de reparaître devant son père, le baron Plantel, dans l'état où il voyait aujourd'hui son camarade Dolonne. Aussi lui dit-il avec satisfaction et regret :

— Ils ont été chics pour moi, mais pour toi, non. Quels veaux ! Tiens, en voilà un !

C'était le gros examinateur rasé de tout à

l'heure. Il entendit le propos, regarda les deux jeunes gens et la jolie fille qui continuait à aspirer ses pailles, sourit de sa large face, ferma son ombrelle et entra dans le café.

— Oui, c'est Chambrot! — dit Maxime Plantel. — Pas un mauvais type : il a reçu Lagourdie et Clément.

Georges Dolonne, que le succès de Lagourdie, une brute, et de Clément, un niais, laissait indifférent, et pour qui M. Chambrot était maintenant sans aucun intérêt, admirait l'amie de Maxime Plantel. Elle avait laissé les pailles et levait vers lui sa fraîche figure au nez fin, sous une toque de fleurs que dépassait au front une frange de cheveux.

— Je ne t'ai pas présenté... Mon ami Georges Dolonne... Mademoiselle Eugénie. Nini... pour mon frère Fernand. Il est à Paris, en permission, et il a amené avec lui cette jeune personne, qui lui tient compagnie là-bas. Déjeune donc avec nous ; il est allé faire une course et m'a confié Nini. Il va revenir.

Fernand Plantel, le frère aîné de Maxime, sous-lieutenant de dragons, intimidait Georges Dolonne. Celui-ci n'aurait pas voulu se montrer en potache à côté du brillant officier. Aussi refusa-t-il l'invitation de Maxime.

— Prends au moins un verre de porto!

Georges s'assit à la table ronde. Mlle Eugénie déplaça un peu sa chaise.

— Où vas-tu en vacances?

— A Rivray-sur-Vince, chez mon grand-oncle.

— Où est-ce ça, Rivray?

— Près de Vallins.

— Vallins!... C'est où est Fernand! Ah! elle est bonne, celle-là!... Vous allez être voisins, Nini et toi.

— Alors, monsieur, vous connaissez Vallins? — dit Mlle Eugénie d'une voix distinguée.

Maxime Plantel les considéra avec indulgence, vida son verre de porto et tira quelques bouffées de son cigare, en contemplant le saphir de sa bague. C'était un garçon important. En rhétorique, Georges Dolonne l'avait trouvé vétéran

et installé là comme chez lui. Vigoureux, barbu, plus âgé que ses camarades de classe, déjà un homme. Le préfet des études le respectait. Il fréquentait le collège assez irrégulièrement et manquait d'y venir les dimanches, l'hiver pour assister aux matinées, l'été pour parier aux courses. En classe, il consultait les journaux de théâtre ou de sport, et étudiait les programmes et les pronostics. D'ailleurs, bon enfant, serviable et généreux. On le ménageait pour ses aumônes au denier de Saint-Pierre et à la Sainte-Enfance. Il avait toujours un louis en poche à la disposition de n'importe qui. Il savait déjà le pouvoir et le prestige de l'argent, et tenait cela de son père, le baron Plantel, financier.

Le baron Plantel habitait un fort bel hôtel, faubourg Saint-Honoré. Georges Dolonne y était allé quelquefois voir Maxime, qui avait eu la grippe et était resté plusieurs semaines sans paraître au collège. Maxime occupait un appartement particulier, meublé de divans et de fauteuils en peau de truie, avec des panoplies de

cannes et de cravaches. Au mur, des gravures hippiques. Dans une armoire, des boîtes de cigares variés.

Son autorité était grande parmi ses camarades. Il avait eu déjà plusieurs maîtresses. Tous rêvaient d'amour. On lisait beaucoup de livres en cachette, à Saint-Xavier. Ils circulaient, dissimulés en des cartonnages classiques. Des histoires de France servaient de couverture à de singuliers ouvrages, et des grammaires grecques abritaient des romans. Les lecteurs se divisaient en réalistes et en romanesques. Georges Dolonne préférait les romans. Maxime Plantel haussait les épaules comme quelqu'un qui sait à quoi s'en tenir. Il aimait beaucoup Georges Dolonne et le protégeait, parce qu'il le trouvait franc et délicat. Georges avouait qu'il était encore sage.

— Eh bien, mon vieux, tu vas au moins te payer une petite fête pour te dédommager !

Georges Dolonne rougit. Mlle Eugénie regardait l'Algérien, qui offrait des tapis. Maxime reprit :

— Tu sais, Lagourdie et Clément sont venus me demander conseil. Je les ai envoyés promener ; mais toi, ce n'est pas la même chose.

Et il lui tapa amicalement sur l'épaule, ce qui fit tomber la cendre du cigare qu'il tenait entre ses doigts. Il le jeta sur le trottoir, dans les jambes nues de l'Algérien, qui fit un saut de chèvre.

— Un jour ou l'autre, il faudra bien, vois-tu ! C'est comme le cigare : est-ce que tu vas fumer toujours ton sale *vizir* ?

Mlle Eugénie bâilla.

— Qu'est-ce que tu as, Nini?

— J'ai que j'ai faim et que je voudrais qu'on déjeune, puisque Fernand ne revient pas.

Georges Dolonne s'était levé.

— Alors, vrai, tu ne restes pas avec nous? Eh bien ! adieu, mon vieux... Garçon !... Dis donc, Georges, tu m'écriras?

Mlle Nini souriait gentiment au jeune homme, qui la saluait, l'air timide, son képi soulevé sur ses courts cheveux blonds. Elle lui tendit la main.

— Embrasse-le donc, Nini, puisqu'il a raté son bachot !

— Ah ! non, par exemple ! Fernand est trop jaloux...

Georges Dolonne s'éloigna. En traversant la place Saint-Michel, il s'écarta pour éviter un fiacre. Fernand Plantel était dedans, en civil. C'était un beau garçon brun, avec une moustache frisée. Georges Dolonne soupira longuement et continua son chemin vers le quai du Louvre, où habitaient ses parents.

Mme Dolonne, qui guettait son retour, l'attendait au haut de l'escalier.

Elle lui cria :

— Eh bien ?

— Refusé ! — répondit-il d'en bas.

Sa voix monta entre les parois de stuc lisses et fraîches.

Sur le palier, Mme Dolonne l'embrassa :

— Mon pauvre enfant, tu te seras encore troublé...

Le déjeuner était servi sous la suspension empaquetée de mousseline. Par la porte qui donnait sur le salon, on voyait aux meubles des housses de toile blanche à raies rouges. Une odeur de camphre et de vétyver se mêlait à celle des côtelettes.

Mme Dolonne, qui avait déjà déjeuné, regardait son fils manger de bon appétit. Elle lui mit sur son assiette une troisième côtelette et lui remplit son verre.

— Et dire qu'il faudra que tu travailles encore pendant les vacances!...

Georges Dolonne achevait son dessert. Il savait manger un fruit proprement, ce que n'apprend guère un interne, s'il est moins distrait de son travail; mais rien ne remplace la vie de famille. Qu'importe d'être bachelier un an plus tôt ou plus tard? On ne s'habitue jamais d'assez bonne heure à être de bonne compagnie. Mme Dolonne trouvait son fils bien élevé. Il était

timide, mais c'est une marque de délicatesse de cœur et de finesse d'esprit.

Elle rentra dans la salle à manger, avec son chapeau et en boutonnant ses gants.

— J'ai à sortir. Sois là pour dîner. Je préviendrai ton père.

Seul, Georges alluma une cigarette. Il les choisissait minces, avec un bout en carton, et de tabac d'Orient, vite fumées et laissant dans la bouche un goût mielleux et poivré. Dans sa chambre, sa malle était ouverte et à moitié pleine de linge et de vêtements. Il ôta son ceinturon et sa tunique, rangea divers objets, et, du tiroir de sa commode, serra dans sa malle trois photographies. C'étaient celles de Mlle Sylvie, des Variétés, de Mlle Carelle, du Gymnase, et de Mlle Pauline, des Ambassadeurs. Quoique différentes, elles lui paraissaient également belles. Près des portraits, il plaça son portefeuille. Il y

enfermait ses économies. Il rêvait, quand elles seraient suffisantes, de les offrir à l'une de ces trois personnes, sous la forme de bouquets et d'un bijou.

Cela fait, il s'examina dans la glace, retoucha le nœud de sa cravate. Il ne se jugea pas laid, mais petit et un peu maigre. Dans sa bourse, il prit deux louis, les glissa dans sa poche, siffla d'un air important, comme pour se donner courage, et sortit. Il était près de quatre heures. Il suivit la rue de Rivoli et tourna vers le boulevard. Il flânait sans but apparent, s'attardant aux magasins, avec l'idée d'un endroit où il voulait aller et d'où ses pas l'éloignaient malgré lui. Il finit par revenir au boulevard. La beauté du jour finissait toute rose et dorée. Il y avait encore beaucoup de monde à Paris. Les terrasses des cafés regorgeaient. Les passants se coudoyaient. De jeunes femmes erraient. Elles marchaient lentement, se laissaient dépasser, vous rattrapaient, si l'on s'arrêtait. Elles avaient le visage fardé, les lèvres peintes, regardaient de

côté et souriaient. Georges Dolonne rougit jusqu'aux oreilles à l'œillade de l'une d'elles. Il pensa à Lagourdie et à Clément. Que n'osait-il faire comme eux! Mais eux avaient leurs diplômes. Georges regretta le parchemin universitaire qui l'eût peut-être rendu plus audacieux. Il était six heures, il se dirigea vers le quai du Louvre.

Il trouva son père et sa mère au salon, parmi les housses. M. Dolonne lisait un journal; sans doute, Mme Dolonne l'avait suffisamment convaincu que l'échec de leur fils était dû à sa timidité plutôt qu'à son ignorance car il ne lui adressa aucun reproche. Il avait seulement l'air un peu contrarié. Au dîner, on parla du départ du lendemain. M. Dolonne allait aux eaux et ne rejoindrait sa femme et son fils, à Rivray, qu'aux derniers jours des vacances. Georges et sa mère prenaient le train à dix heures, sans attendre la distribution des prix.

Après dîner, on s'accouda au balcon. La vue était admirable et s'étendait, sur la Seine, de Notre-Dame au Trocadéro. Le crépuscule s'achevait, délicat et indistinct, par un soir doux et chaud. Les voitures s'étaient ralenties. Un remorqueur sifflait à l'écluse de la Monnaie. La coupole de l'Institut faisait gros dos et gonflait sa boule sombre. Neuf heures sonnèrent à la pendule du salon, empaquetées et lointaines. Georges ne disait rien.

— Si tu veux aller faire un tour, sors maintenant... N'est-ce pas, Ernest?

M. Dolonne répondit d'un ton un peu sec :

— Mais non, il restera à la maison. Une veille de départ, on ne court pas les rues.

Georges tâta au fond de sa poche ses deux louis. La nuit était venue tout à fait. Le reflet des réverbères imitait dans la Seine des piles d'or écroulées. Le remorqueur cessa de siffler. On se tint encore un peu au balcon. A dix heures, Georges embrassa son père et sa mère, et se retira.

— Ne te couche pas trop tard et dors bien.

Une fois au lit, il s'étendit avec plaisir, remonta sa lampe. Puis il se releva et sauta pieds nus sur le parquet. Avec sa longue chemise, il avait l'air d'une grande fillette après une fièvre typhoïde. Dans sa petite bibliothèque, il choisit un livre soigneusement dissimulé derrière un rang de Jules Verne et se recoucha.

C'était un exemplaire de *Mademoiselle de Maupin*. L'ouvrage, divisé en plusieurs paquets, circulait secrètement en classe, mais il était si recherché que Georges Dolonne n'en avait eu que des fragments et n'avait jamais lu en son entier le célèbre roman. Il l'avait acheté depuis quelques jours pour le lire à son aise. Avant de l'entamer au commencement, il feuilleta les pages de la fin. Il les connaissait déjà. C'est la scène où d'Albert triomphe enfin du mystère où se cache l'héroïque et galante Madeleine de Maupin et voit pour la première fois la beauté de son corps charmant...

Georges Dolonne ferma le livre. Sa lampe

soufflée, il demeura immobile longtemps, sans dormir, et l'ombre était si voluptueuse et si déserte qu'il avait envie de pleurer.

II

Georges Dolonne s'éveilla, les yeux fermés; il les ouvrit, non pour voir où il était, mais parce qu'il se sentit regardé. Une figure penchée sur la sienne lui souriait, et il aperçut une large face rougeâtre et violacée, une bouche aux lèvres en figues, un nez en aubergine, un bonnet de dentelle noire à rubans mauves, d'où sortaient, sur les tempes, deux grosses papillotes grises. En même temps qu'elle l'embrassait en le piquant du menton, la vieille dame le palpait de ses mains douces, épaisses et gonflées, lui caressait le cou, lui maniait les épaules, lui tâtait les côtes, le chatouillant si bien qu'il se mit à rire et à se débattre contre les entreprises matinales de la bonne tante La Boulerie, derrière qui il distin-

guait la silhouette de sa mère ouvrant la fenêtre et poussant les volets.

Le soleil de dix heures pénétra dans la chambre, où résonnait la voix forte et martiale de la tante La Boulerie.

— Eh bien! Henriette, il est gentil, ton garçon! — disait Mme de La Boulerie en désignant d'un doigt menaçant son neveu assis sur son séant. — Non, mais regarde-le un peu, le pauvre poulet!... Quelle mine!... Et ces yeux, et cette figure de papier mâché!... Bon Dieu, mais c'est une pitié!

Le « Bon Dieu » résonna en un retentissant « Boun Diou » provençal.

Mme de La Boulerie, née d'Esclaragues, était du pays venaissin. Elle avait eu l'accent du Comtat, et le retrouvait intact, sonore et plein à la moindre émotion. D'ordinaire, elle le dissimulait avec soin dans une sorte de bredouillement circonspect et indistinct.

— Et ce corps, ma chère! rien, rien de rien, la peau et les os : deux sous de beurre, comme

ils disent ici... On lui sent toutes les côtes... Et son bras !...

Et Mme de La Boulerie allait recommencer son examen de santé, tandis que Mme Dolonne disait d'un air mal convaincu :

— Mais, non, ma tante, je vous assure que vous exagérez.

— Comment, j'exagère ! Mais tu ne vois donc pas son bras.

Georges Dolonne avait retroussé la manche de sa chemise pour gratter à son coude pointu une piqûre de puce.

— J'exagère ?... Mais je n'en ai pas dormi de toute la nuit, ma bonne ! Ah ! il m'a suffi de le voir, cet enfant, quand vous êtes arrivés hier... Oh ! ces voyages ! Et ce train en retard, que votre oncle était déjà couché quand vous êtes venus ! Avec son travail, il se tuera aussi, celui-là !

Cette pensée funeste tira un profond soupir de la vaste poitrine de Mme de La Boulerie. Elle ôta de sa papillote gauche le petit peigne autour duquel ses cheveux étaient enroulés. La mèche

grise pendit le long de sa joue, et elle la rajusta avec soin.

— C'était bien la peine d'aller trois ans à la mer au lieu de venir à Rivray! Où diable l'avez-vous mené ce petit?... Ah! si j'avais encore ma maison d'Avignon, c'est là que je le garderais, mon chéri, et au bon soleil et avec un bon mistral de temps en temps qui vous nettoie les poumons et vous fait respirer double. Ce qu'il lui faudrait, à ton fils, Henriette, le sais-tu, ma chère? c'est l'air du Rhône!

Le Rhône ramena à la pensée de Georges la Loire et ses affluents; aussi demanda-t-il à sa mère :

— Est-ce que tante sait?...

Mme Dolonne fit signe que Mme de La Boulerie savait.

— Qu'ils t'ont refusé?... Eh! pardi, la belle affaire! est-ce que ton oncle est bachelier?... Je le lui ait bien dit, ce matin, quand il m'a raconté qu'il fallait que tu travailles... Travailler ici?... Tu mangeras, tu dormiras, tu iras, tu viendras!

Et Mme de La Boulerie remua vigoureusement les brides mauves de son bonnet. Georges souriait. L'idée que son grand-oncle Auguste-Louis-Jules Le Bégat de La Boulerie n'était pas bachelier lui causait un certain plaisir.

— Allons, tante, laissons-le s'habiller, si nous voulons qu'il soit prêt pour le déjeuner. Il lui faut son temps, comme à une dame. Il est coquet, mon fils : admirez ses cravates.

Et Mme Dolonne, penchée sur la malle en désordre, en secoua une poignée de cravates. Il y en avait des longues, des minces, des larges, propres à faire des nœuds différents et de couleurs diverses, les unes sombres, d'autres claires, tissées de fleurettes, semées de pois... Elle les agita, les déroula, un peu avec l'air d'une charmeuse de serpents, puis elle les laissa retomber dans la malle, comme les pétales d'une grosse fleur multicolore, trop épanouie et qui se défeuille tout à coup. La tante La Boulerie riait aux éclats.

— C'est beaucoup de frais pour Rivray !... Eh bien, Georges, si tu es venu ici pour plaire

aux femmes tu peux t'en retourner ; si c'est pour séduire ta vieille tante, c'est déjà fait, mon mignon. Tu as de beaux yeux, va !

Et Mme de La Boulerie emmena Mme Dolonne pour retrouver au jardin M. de La Boulerie qui, chaque jour, avant de se mettre à table, s'y reposait une heure sur le banc, en lisant sa gazette.

Georges, tout en s'habillant, s'imaginait ce jardin qu'il connaissait bien et qu'il allait revoir. Il était derrière la maison, entre de hauts murs, dont celui de droite couvert d'une énorme vigne vierge. Ce jardinet étroit et un peu humide s'ouvrait par une porte verte sur une ruelle aux petits pavés herbeux. Le banc était en pierre, sous un noisetier où Georges se souvenait d'avoir, il y a trois ans, gravé, au couteau, son nom sur l'écorce. Les lettres avaient dû grandir. Tout en se peignant, il s'approcha de la fenêtre. C'était une ancienne lucarne du grenier qu'on avait élargie, car la chambre que Georges habitait était prise sur le grenier.

Elle donnait sur la place aux Bœufs, toujours ornée de sa fontaine, à sec, et de ses quatre acacias nains. On apercevait encore, de la maison de M. de La Boulerie, le commencement de la rue des Chantres et la tour de l'ancienne église Saint-Jean. Cette tour carrée, coiffée d'ardoises, demeurait seule debout, du monument détruit. Elle ne servait du reste à rien d'autre qu'à porter la grosse horloge qui sonnait l'heure de son marteau et la marquait des aiguilles inégales de son cadran. Au coin de la place se trouvait la poste. Les fils télégraphiques rayaient finement le ciel bleu. Ils aboutissaient à un poteau fleuri de godets de porcelaine qui ressemblaient à des clochettes de muguet. Georges regarda des hirondelles qui volaient. Une d'elles, preste et familière, lui frôla presque le visage de son aile vive et tranchante. Son nid, de boue sèche et filamenteuse, était collé au rebord du toit, comme si on l'y eût lancé d'en bas et qu'il s'y fût à demi écrasé. Décidément, rien n'avait changé à Rivray, sinon qu'autrefois il couchait en bas, à côté de

sa mère, près du cabinet de l'oncle La Boulerie, et que maintenant il avait sa chambre à lui.

Elle lui plut. Elle était petite et propre, et serait tout à fait bien une fois débarrassée de la malle... Il choisit une cravate, une bleue à pois blancs... Cela fait, et par précaution, il rangea, dans le tiroir du secrétaire, les trois photographies qu'il avait apportées, sa bourse et l'exemplaire de *Mademoiselle de Maupin*. Puis, comme l'horloge de la tour Saint-Jean sonnait onze heures et demie, il descendit l'escalier, la main à la rampe de bois poli.

Ce fut dans la salle à manger que Georges Dolonne rencontra son grand-oncle M. de La Boulerie. Les murs étaient peints d'une couleur marbrée. A chaque angle se trouvait une sorte d'armoire en encoignure. Le tuyau du poêle en faïence blanche imitait une colonne cannelée que surmontait un madrépore. Rien de

changé. Le couvert était disposé de la même façon. Près de la chaise qu'occupait Mme de La Boulerie, une de ces petites tables, qu'on appelle des servantes, supportait une pile d'assiettes de rechange, qu'on se passait de mains en mains, ce qui permettait de déranger moins souvent la vieille Claudine... Elle ne venait qu'au bruit de la clochette qui représentait une bonne femme de jadis debout dans l'évasement de sa robe sonnante.

M. de La Boulerie était également tel que Georges se souvenait de l'avoir toujours vu. Bientôt septuagénaire, comme il disait volontiers, l'âge trouvait en lui peu de prise et il y échappait par la régularité de son existence. Il n'avait de la vieillesse que ce qu'elle a d'inévitable. Son long corps drapait sa maigreur d'une longue redingote. L'ossature du genou marquait le drap noir du pantalon qui descendait sur des guêtres à boucles. M. de La Boulerie portait des souliers de feutre. Sa tête s'inclinait un peu en avant au bout d'un cou allongé. Sa nuque dégar-

nie sortait d'un col élevé qu'entourait le ruban d'une mince cravate noire nouée sur le plastron de la chemise. Il avait la barbe blanche et rare, le nez prudent et triste, les yeux fatigués derrière des lunettes, l'air découragé. Il baissait la voix au milieu de ses phrases et souvent n'achevait pas celle qu'il avait commencée. Pour l'interrompre ainsi, il suffisait d'une porte fermée ou ouverte et même qu'on parût en l'écoutant surpris ou distrait. Parfois, aussi, il se taisait subitement pour des raisons inexplicables, qui donnaient tout à coup à sa physionomie l'expression de quelqu'un qui court un danger mystérieux.

M. de La Boulerie avait embrassé fort affectueusement son petit-neveu. A travers ses lunettes, il le regardait avec plaisir casser la coque d'un œuf et y tremper des mouillettes. Georges ne ressemblait pas à son père, et M. de La Boulerie n'en était pas fâché, car il n'aimait pas beaucoup M. Dolonne... Décidément, Georges tenait plutôt des La Boulerie que des Dolonne, non qu'il ressemblât à sa mère, qui était brune, ni à

son grand-père, qui avait été, de son vivant, noir de peau et de cheveux, mais M. de La Boulerie lui trouvait dans le visage un peu de M. le chevalier de Lestoret, leur cousin, de qui il possédait la miniature et qui avait laissé sur l'échafaud révolutionnaire sa jolie tête poudrée au teint frais et aux yeux bleus. Et M. de La Boulerie continuait à observer son petit-neveu mangeant tranquillement une cuisse d'un poulet à la crème. Les enfants se doutent-ils que des temps pareils à celui qui avait été si fatal au galant chevalier de Lestoret pourraient fort bien revenir encore? L'époque où nous vivons a de dangereux avenirs et il faut s'attendre à tout de la méchanceté des hommes ! Mais la jeunesse est une belle chose et M. de La Boulerie approuva Mme de La Boulerie, qui plaçait d'autorité sur l'assiette de Georges une aile du même poulet, à laquelle Mme Dolonne, quand elle tint le plat à son tour, ajouta une grande cuillerée de sauce.

Ce ne fut qu'au dessert qu'on parla de l'examen. Mme Dolonne renouvela son explication :

Georges était timide et ces épreuves orales, devant un auditoire nombreux, ont de quoi déconcerter. Georges jugea inutile de rappeler qu'il avait été interrogé seul, dans une petite salle déserte, au haut de l'escalier B, par trois messieurs indulgents et pressés et en présence, pour tout public, de l'appariteur. Mme de La Boulerie abonda dans le sens de Mme Dolonne et, à l'entendre, ces examens constituaient une cruelle épreuve pour des jeunes gens de bonne famille qui n'ont point l'habitude d'exhiber leur mérite; mais elle ne put se tenir de déplorer que Georges ne fût pas né en Avignon. C'est là qu'il se fait des garçons hardis, avec de l'aplomb à revendre et la langue bien pendue, et qui, s'ils ne savent pas toujours ce qu'ils disent, en disent au moins plus qu'ils ne savent... Et elle eut, au mot d'Avignon, une pointe d'accent qui fit se hausser le regard de M. de La Boulerie par-dessus ses lunettes.

M. de La Boulerie se réservait et laissait parler les deux femmes ; mais, à la façon dont il

hochait la tête et pinçait les lèvres, il était clair qu'il avait sur tout cela sa façon de penser. Son visage désavouait la leur. Il s'y peignait une certaine pitié, un peu de moquerie et un rien de dédain pour ces propos superficiels. Puis, l'air imperceptiblement vexé, il attendit qu'on lui demandât son avis. Mme de La Boulerie finit par s'apercevoir de la désapprobation muette de son mari, et se tut.

M. de La Boulerie voulut sourire ironiquement, ce qui donnait à sa figure un aspect plaintif et contrit :

— Non, mesdames, — dit M. de La Boulerie, après avoir fait attendre un instant son oracle, — non, ce n'est point pour ce que vous dites qu'ils ont refusé votre fils, Henriette, et votre neveu, Ernestine ; c'est infiniment plus grave que vous ne supposez, et tient à des considérations qui ne peuvent manquer de vous avoir échappé et qu'il faut, pour bien saisir, l'habitude de la méditation. George a été refusé, mesdames, parce que...

Il s'arrêta, rajusta la branche gauche de ses lunettes et regarda autour de lui d'un œil soupçonneux.

— Mais non... cela est bien grave pour en parler ainsi : les murs ont des oreilles.

Et il ajouta tout bas, en se penchant vers Mme Dolonne :

— Il est inutile d'effrayer l'enfant.

Georges écoutait avec étonnement. Il attribuait avec simplicité son échec à ce qu'il avait mal expliqué l'affaire de la Valteline, à ce qu'il n'avait su énumérer les affluents de droite de la Loire et à une certaine malchance propre aux événements humains et qu'il n'avait pu conjurer même en faisant, comme il est d'usage aux candidats de l'École Saint-Xavier, le tour de la caisse verte de l'oranger du Luxembourg.

— Je vous dirai tout cela si vous venez me visiter dans mon cabinet, Henriette ! — continua M. de La Boulerie.

Et il ajouta avec fierté et amertume :

— Je n'en sors guère, ma pauvre nièce. Vous

arrivez juste à Rivray comme je suis à un labeur écrasant. Je ne sais où donner de la tête... Ernestine, versez-moi une seconde tasse de café : j'ai besoin d'avoir des idées claires.

M. de La Boulerie avait ôté ses lunettes pour en essuyer les verres, que la fumée de sa tasse avait ternis. Quand il les remit, il vit Georges qui ouvrait son étui à cigarettes.

— Son père lui a permis de fumer, mon oncle : j'espère que vous le voudrez bien aussi. C'est un plaisir innocent.

— Je ne le trouve pas coupable, — dit en souriant M. de La Boulerie, — mais dangereux, et j'aimerais mieux qu'un jeune homme s'abstienne d'une habitude que nos pères ne toléraient qu'au cabaret. On fumait aussi au bivouac ou dans l'entrepont : c'était un privilège des gens de mer qu'on imitait au corps de garde. Mais peut-être mon neveu a-t-il en lui l'étoffe d'un marin ou d'un soldat? Fume donc, mon enfant, mais songe combien le feu se communiquerait avec facilité à nos vieilles maisons de province.

Prends-y garde, encore que celle-ci soit carrelée en sa plus grande partie, malgré quoi je te recommande une exacte prudence, car la moindre négligence pourrait causer un malheur auquel je ne veux même pas penser.

Et M. de La Boulerie ferma ses yeux derrière ses lunettes, dont les verres continuaient à regarder sans lui. Il reprit, après une pause :

— J'ai ici, mon cher Georges, en dépôt, des papiers d'une valeur incalculable. Une étincelle suffirait à tout anéantir.

L'épouvante décomposa le visage de M. de La Boulerie, comme s'il eût vu déjà sa maison en flammes.

— Mais, mon oncle, si vous craignez quelque accident, il fumera dehors, dans le jardin... N'est-ce pas, Georges ? — dit Mme Dolonne en imitant M. de La Boulerie, qui se levait de table. — D'ailleurs, il ne faut pas rester enfermé et tu peux très bien aller faire un tour en ville.

Si M. de La Boulerie redoutait de voir son neveu fumer à la maison, il ne le vit pas non

plus sortir sans terreur, et, du pas de la porte où il l'avait accompagné, il lui recommandait encore de prendre garde à maintes choses, aussi bien aux chiens enragés qu'aux couvreurs qui pouvaient laisser tomber des tuiles du toit de la maison de M. des Varets, au bout de la rue des Chantres.

M. de La Boulerie allait refermer sa porte, quand un gros homme, sur la place aux Bœufs, le salua :

— Hé ! monsieur de La Boulerie, j'ai fait votre commission : le capitaine des pompiers est prévenu ; on a essayé la pompe ce matin.

— Merci bien de votre obligeance, monsieur Plurat.

Et M. de La Boulerie rentra dans le vestibule, se dirigea à petits pas vers l'escalier et monta à son cabinet.

M. de La Boulerie passait la plus grande partie

de son temps dans ce cabinet, situé au premier étage, et qui donnait sur la place. C'était une assez vaste pièce, aux carreaux rougis, avec un petit tapis rond devant chaque siège, aux fauteuils du plus pur style Louis-Philippe, en acajou et garnis de reps verdâtre, aux chaises couvertes en paille. Entre les fenêtres se carrait un large bureau chargé de paperasses, sur lesquelles, en guise de presse-papier, pesaient de gros cailloux de silex. Ils provenaient de la terre de La Boulerie, près de Vallins, et d'une visite faite, jadis, à cet ancien domaine de famille, passé en d'autres mains au moment de la Révolution. M. de La Boulerie les avait ramassés lui-même et ne les regardait jamais sans penser aux désordres de cette époque funeste qui n'épargna rien, pas même la propriété, irrespect dont M. de La Boulerie gardait un ressentiment très particulier, puisque la conséquence en fut la vente, comme bien national, de la terre de La Boulerie et du château, devenu plus tard une école de sœurs, ce qui

consolait un peu le pieux M. de La Boulerie, mais ne l'empêcha point de rapporter de ce voyage une forte impression de l'incertitude des temps, que quarante années de la vie la plus tranquille et la plus unie ne parvinrent pas à lui faire oublier tout à fait. Rien n'avait pu le rassurer complètement, même le silence et la paix de cette petite ville de Rivray-sur-Vince, qu'il n'avait guère quittée depuis, et où il avait épousé Mlle Ernestine d'Esclaragues, d'une excellente famille du Comtat Venaissin. Dans le calme de sa maison, l'union parfaite de son ménage, le bon ordre de son cabinet, M. de La Boulerie était demeuré inquiet.

Outre le bureau et les fauteuils, ce cabinet de M. de La Boulerie était meublé de cartonniers et de deux bibliothèques, pleines de gros livres. Aux murs, quatre épingles fixaient, çà et là, de grandes feuilles de papier couvertes d'une fine écriture. Leurs colonnes, leurs chiffres et leurs accolades les faisaient ressembler de loin à des horaires de chemins de fer.

C'est là que M. de La Boulerie s'enfermait, chaque jour, durant de longues heures. Il y échangeait sa redingote noire contre une robe de chambre brune, et ses lunettes contre des besicles à branches d'écaille, puis il s'asseyait à son bureau, soupesait un des gros cailloux qui pressaient ses paperasses, et trempait sa plume dans l'encrier; mais il ne se mettait pas tout de suite à écrire, et, souvent, restait assez longtemps ainsi, absorbé par ses réflexions.

Les pensées de M. de La Boulerie n'étaient point toujours celles qu'on lui eût pu supposer. Elles étaient souvent anxieuses et désespérées. M. de La Boulerie vivait dans un sentiment profond, sérieux et certain du danger qu'il y a à vivre. L'homme a beaucoup à redouter tant de lui-même que d'autrui. Il est exposé à de fâcheuses surprises. M. de La Boulerie s'alarmait de toutes les maladies en général et même des plus rares, des contagieuses non moins que des endémiques et des chroniques, et il se croyait continuellement sur le point d'être atteint par l'une

d'elles. Aussi considérait-il avec effroi son propre corps. Composé, comme il l'est, de tant d'organes, de parties et de fonctions, comment espérer que tout s'y comportera dans l'ordre qu'il faut? Ne sommes-nous point à la merci de la plus petite imperfection et du moindre dérangement de notre machine, et il n'est pas de grain de sable qui n'ait raison des rouages les mieux réglés?

Si sa santé personnelle le préoccupait, celle des autres ne le rassurait pas davantage, et il augurait à chacun les maux dont il lui semblait apercevoir sur les visages les marques probables. Et comme il arrivait que ces pronostics se réalisassent quelquefois, il en tirait, pour ceux qu'il se faisait à lui-même, et qui n'étaient point bons, de justes sujets de craintes.

M. de La Boulerie en ressentait encore de bien d'autres sortes. Il craignait également les tremblements de terre, les orages, les incendies, les inondations : — la Vince, inoffensive, débordait quelquefois dans les prairies; — il appré-

hendait de même les invasions, les guerres et les émeutes, ainsi que les voleurs et les assassins et les accidents les plus divers, sans compter la fin du monde, qui lui paraissait pouvoir bien être plus proche qu'on ne s'y attend d'ordinaire et dont il voyait les signes avant-coureurs dans le relâchement des mœurs, l'affaiblissement de la foi et l'audace croissante des méchants, de quoi le tenait au courant sa gazette, *l'Écho de Loire-et-Vince*, qu'il lisait chaque jour deux fois, l'une par curiosité, l'autre pour méditer les enseignements qu'elle lui offrait sur le spectacle de l'univers, et spécialement du département.

Il n'aurait pas fallu conclure de tout cela que M. de La Boulerie fût sans courage. Il en savait montrer, à l'occasion. En 1870, pendant la guerre, il était monté comme otage sur des locomotives, car, les francs-tireurs ayant arrêté un train entre Rivray et Vallins, les Allemands ne se hasardaient plus qu'en emmenant avec eux les plus notables bourgeois des deux villes.

M. de La Boulerie fit aussi bonne figure qu'un autre en ces circonstances. Il soigna sa femme d'une horrible petite vérole avec un dévouement admirable. Ce furent les deux grands événements de sa vie, et il s'y comporta en brave homme; mais il préférait s'en tenir là et se réserver pour l'heure où il saurait également bien mourir, en bon chrétien, soit seul, soit avec le reste des humains, s'il arrivait que le monde finît en même temps que lui. Mais tout cela ne l'empêchait pas d'être anxieux des périls de l'existence et des embûches dont elle est faite.

La vérité est que M. de La Boulerie se pensait plus exposé qu'un autre au danger de vivre. M. de La Boulerie attribuait ce risque au nom qu'il portait et qui le désignait, comme du doigt, aux pièges des événements et à la malignité du sort. Il devait cette distinction et ce péril à la particule et à l'article qui précédaient son nom. M. de La Boulerie était noble, et il croyait fermement que, de notre temps, la noblesse est un

avantage qui se paie cher et qui ne va pas sans de grands inconvénients ; mais il s'y résignait stoïquement, avec une dignité mélangée de mélancolie.

La noblesse ! M. de La Boulerie était convaincu que le pays tout entier avait l'œil sur elle et qu'on se tenait toujours prêt à lui faire expier son antique privilège, au moins par toutes sortes de tracasseries. Au premier trouble, la fureur populaire se tournerait de ce côté. M. de La Boulerie voyait les cachots se rouvrir et la guillotine se dresser en permanence sur la place aux Bœufs. Mais, sans en venir là, la malveillance publique qu'on encourt à être un noble emprunte les formes les plus diverses. M. de La Boulerie, par exemple, affirmait que ses feuilles d'impôts étaient intentionnellement surchargées, que ses fournisseurs augmentaient leurs prix pour lui seul, que ses lettres se perdaient ou arrivaient en retard par des menées préméditées, qu'il était guetté par tous les yeux, épié à tous les coins de rue, quand il sortait pour la messe

de neuf heures. Il allait plus loin encore. Il prétendait qu'on volerait chez lui de préférence, de même qu'il avait plus de chances qu'un autre d'être renversé par une voiture ou mordu par un chien enragé, que le feu prendrait plus volontiers à sa maison qu'à la voisine et qu'on l'y éteindrait avec moins de zèle et que les pompiers ne seraient pas fâchés, après tout, de voir brûler la demeure d'un La Boulerie, non qu'ils eussent contre lui quelque motif de haine personnelle, mais simplement à cause de sa qualité de noble. Telle est la sourde animosité que vous vaut le hasard d'une naissance qui vous distingue du commun et qui, si elle vous sépare du vulgaire, vous met en butte à son hostilité.

Tout cela, M. de La Boulerie le savait bien, le constatait et l'acceptait avec un petit sourire amer et entendu. Il en tirait l'obligation d'être, en ses actes et en ses propos, circonspect et vigilant. Il n'est point utile de provoquer les événements ; le vrai courage consiste à s'y sou-

mettre quand ils surviennent. C'est ainsi qu'il fallait supporter l'échec de son petit-neveu Georges en Sorbonne. Il n'ignorait pas le pourquoi de cette affaire. Ces messieurs de l'Université avaient cru sûrement que ce nom de Dolonne s'écrivait avec une apostrophe et cachait une particule élidée. En faut-il davantage, par le temps qui court? Le pauvre enfant avait donc subi les inconvénients qu'il y a à être cru noble, sans en avoir l'avantage, qui était, aux yeux de M. de La Boulerie, tout de même assez considérable pour qu'on s'estime heureux de l'acheter au prix des tracas qu'il donne et des risques auxquels il expose.

Ce « Dolonne », en un seul mot, avait été jadis la seule objection sérieuse de M. de La Boulerie au mariage de sa nièce Henriette. Il avait demandé adroitement à son futur neveu si cette manière d'écrire n'était point la suite de quelque mauvais usage. En ce cas, il eût été facile et naturel de rétablir l'orthographe normale. Il y a beaucoup de familles pour qui il en est ainsi

et M. Dolonne pouvait fort bien être noble sans le savoir. Les recherches de M. de La Boulerie furent tristement instructives. Il en conservait encore le dossier dans ses cartons. L'arrière-grand-père Dolonne avait été cultivateur en Vendée. Le grand-père, venu à Paris, fut commissaire des guerres sous la République. Le père avait fait le commerce. M. Dolonne, l'actuel, ne faisait rien de particulier, et son fils n'aurait point de particule. M. de La Boulerie s'était résigné, mais il ne lisait et n'écrivait jamais le nom de sa chère nièce, Henriette Dolonne, sans voir, à travers ses lunettes, voltiger comme une mouche l'apostrophe prête à s'y poser.

Si M. de La Boulerie n'avait pas eu de chance avec les Dolonne, il avait été plus heureux avec les La Boulerie... Les Le Bégat de La Boulerie sont de noblesse prouvée. La recherche, faite en l'an 1666, par ordre du roi Louis XIV, des usurpateurs de titres de noblesse, avait confirmé et maintenu en la leur les Le Bégat. Ils

figuraient au procès-verbal des preuves imprimé à Vallins, en 1673, parmi les autres gentilshommes de la province. M. de La Boulerie possédait le précieux recueil in-folio. Les Le Bégat y étaient donnés comme remontant à un Antoine Le Bégat, sieur de la Boulerie, vivant en 1560. Ce 1560 était, pour les Le Bégat, la nuit des temps. M. de La Boulerie s'acharna en vain à la percer pour y trouver les prédécesseurs dudit Antoine. Il fouilla les archives de Vallins et ne put rien découvrir. Avant 1560, aucun Le Bégat ne se montrait. M. de La Boulerie ne se découragea pas. Il alla à Paris. Ce fut le seul voyage qu'il y fit jamais. Le roi Louis-Philippe régnait. La bibliothèque royale contenait les pièces de l'enquête de 1666. M. de La Boulerie feuilleta le vénérable registre. Au verso d'une feuille il lut, de l'écriture de d'Hozier : « Ces Le Bégat n'ont rien pu prouver au delà d'Antoine. Il les faut maintenir, bien que nobles tout juste. »

M. de La Boulerie ferma le livre et reprit la diligence. Il ne s'occuperait donc plus des Le

Bégat d'avant 1560; mais, de cette date jusqu'à nos jours, il y avait de quoi faire. M. de La Boulerie se mit à la besogne : il dressa une généalogie complète de sa famille. Rien n'y manquait, pas même les enfants morts en bas âge. Ce fut le premier travail de M. de La Boulerie. Le second fut une généalogie de la famille d'Esclaragues, dont était Mme de La Boulerie, qu'il épousa à cette époque. Ensuite M. de La Boulerie s'intéressa aux familles de sa province, puis il ne s'en tint pas là, et il étudia peu à peu les principales maisons de France. Il avait trouvé sa voie, celle où l'avaient précédé les Clairembault, les Chérin et les d'Hozier.

M. de La Boulerie pardonnait au premier des d'Hozier son appréciation un peu sévère sur les Le Bégat. Il respectait et il admirait le grand généalogiste, le juge d'armes de France, le successeur des Monjoie et des Toison d'Or, l'homme que Largilière a représenté dans l'ample portrait que l'on sait, avec son bel habit brodé, sa large perruque, sa face tranquille et assurée comme il

sied à quelqu'un qui possède dans sa tête les origines, les filiations, les alliances et les armoiries de toutes les maisons du royaume. Il tient à la main un parchemin à moitié déroulé d'où pend un sceau de cire à un lacet de soie. M. de La Boulerie gardait dans son cabinet la gravure encadrée de ce portrait, que lui avait envoyée, avec une dédicace flatteuse, M. Dorel de Bellerive, directeur du *Trésor de la Noblesse*, avec qui il était en correspondance suivie.

M. de La Boulerie estimait fort M. Dorel de Bellerive. Ils demeuraient tous deux les survivants d'une science trop négligée à notre époque. Si elle ne mène plus à aucune charge et si elle n'est plus une fonction publique, elle n'en est pas moins honorable et utile. La considération que lui témoignait M. Dorel de Bellerive consolait M. de La Boulerie de bien des choses, et il n'était pas insensible à la petite célébrité que lui valait dans le pays sa connaissance des familles. M. de La Boulerie était fort consulté. On lui écrivait pour les mariages et il renseignait gracieuse-

ment. Il compulsait son Père Anselme, son Moreri, son La Chesnaye-Desbois, son Saint-Alais, ses d'Hozier, et il envoyait une note circonstanciée. Récemment, M. le comte d'Auberoche, qui habitait aux environs de Rivray, lui avait confié son chartrier : M. de La Boulerie comptait en extraire une histoire généalogique de cette maison, illustre dans le pays de Vallins, et la faire imprimer.

Ce chartrier était, depuis deux mois qu'il l'avait chez lui, la joie et le tourment de M. de La Boulerie. Il contenait des pièces fort anciennes, dont une quittance des marchands pisans à Gérard d'Auberoche, chevalier croisé, et maint autre document d'importance. M. de La Boulerie, fier d'abriter en son humble logis ces nobles témoignages du passé, vivait à leur sujet en des transes continuelles. Dix fois par jour, M. de La Boulerie descendait à la cuisine pour voir si le fourneau ne tirait pas trop. Il surveillait d'un œil méfiant les bougies et les lampes, bien que ces dernières fussent à huile. Enfin il avait fait avertir les pompiers de la ville de se tenir

prêts à la première alerte; il se relevait la nuit pour s'assurer que tout était bien éteint et poussait la précaution jusqu'à grimper au galetas où couchait la vieille Claudine pour regarder par la serrure si elle n'avait pas gardé sa chandelle allumée ; à la porte de Jeanne, la petite bonne de seize ans, qui aidait la cuisinière, il collait l'oreille, satisfait de l'entendre ronfler, encore que le bruit de son ronflement lui rappelât désagréablement la grondante rumeur d'un poêle trop chargé. Et il se rendormait en pensant à son travail du lendemain.

M. de La Boulerie avait ceci de particulier qu'il s'intéressait avec une passion véritable à l'ascendance des familles dont il s'occupait et qu'il ne leur en voulait point d'être plus antiques que la sienne. Loin de là, par désir de faire remonter leur filiation le plus haut possible, il éprouvait une indulgence involontaire pour les lignées même incertaines, pour les substitutions douteuses, pour tous les artifices par lesquels les meilleures maisons cherchent à reculer

leurs origines. Une belle généalogie le remplissait d'aise. L'*Histoire des Grands Officiers de la Couronne*, du Père Anselme, en contenait d'admirables, où le nombre des fiefs, l'accumulation des titres, la diversité des branches, l'importance des charges, la sonorité des noms lui faisaient éprouver une sorte de docte ivresse.

De cette morne et sèche étude, M. de La Boulerie ne ressentait aucune tristesse. Ces interminables nomenclatures de gens qui avaient vécu et qui étaient morts le laissaient sans mélancolie. Quoi! tous, aînés, puînés et cadets, coseigneurs et juveigneurs, hommes, femmes et demoiselles, ils n'étaient plus qu'un peu de cendre et de vains noms dans une suite de noms également vains! M. de La Boulerie restait indifférent à ce spectacle écrit du peu que nous sommes et de la fuite des êtres et des choses. Pour lui, tous ces gens n'avaient servi qu'à ajouter à leur famille une charge ou une terre. Ces ombres ne hantaient pas l'imperturbable mémoire de M. de La Boulerie. Il constatait leur présence et enregistrait

leur qualité comme si toute leur existence eût consisté à recevoir, porter et transmettre un nom qui finissait par s'éteindre de même qu'allait disparaître celui des Le Bégat, dont M. de La Boulerie était le dernier représentant.

C'était le seul chagrin de ce généalogiste acharné, d'ailleurs un excellent homme, doux, bon et charitable. Il aimait sincèrement sa femme ; il ne la reprenait parfois sur son accent d'Avignon qu'afin de pouvoir, disait-il en souriant, lui reprocher au moins quelque chose. Elle, par contre, n'avait jamais cessé de se lamenter de n'avoir pas donné d'enfants à son mari.

Elle entretenait justement Mme Dolonne de ce regret, quand Georges, vers six heures, rentra de sa promenade. Toutes deux, dans le salon du rez-de-chaussée, faisaient au crochet des petits carrés en fil dont l'assemblage devait former un couvre-lit. Il y avait là de quoi les occuper durant

les deux mois de vacances. Mme Dolonne se réjouissait de ce séjour à Rivray. Elle aimait beaucoup M. de La Boulerie et elle adorait sa tante. Mme Dolonne lui contait volontiers ses chagrins. L'enfance de Georges avait été délicate et difficile. M. Dolonne passait pour un charmant homme, mais Mme Dolonne soupirait en songeant à lui. Elle n'était qu'à demi heureuse. M. Dolonne était trop aimable. Il avait dissipé une partie de la fortune commune, et l'avenir paraissait bien incertain.

Georges s'assit en face d'elles sur un tabouret de tapisserie. Les genoux au menton et les yeux fixés sur le tapis, il avait vraiment encore l'air d'un enfant, si bien que Mme de La Boulerie lui posa tendrement la main sur la tête :

— Quand je pense, Henriette, qu'il a seize ans, l'âge d'être bachelier !...

Il y eut un silence. On n'entendit plus que le petit bruit du crochet et le pas lourd de M. de La Boulerie qui, là-haut, dans son cabinet, se levait de son bureau sans doute pour cher-

cher un livre dans sa bibliothèque ou quelque note dans ses cartonniers. Derrière les rideaux de mousseline des fenêtres, sur la place aux Bœufs, une ombre se dessina. C'était le facteur. Il sonna. Mme Dolonne pensa à son mari : il prenait les eaux, à Royat. Quand lui écrirait-il ? Et elle demanda à son fils.

— Où es-tu allé, Georges, aujourd'hui ?

Georges considéra sa mère avec étonnement et lui répondit d'une voix piteuse et découragée :

— Partout.

Rivray-sur-Vince n'est pas grand et on l'a tôt parcouru. Et Georges songeait qu'il venait de faire en un seul jour ce qu'il referait pendant deux mois. Il avait fait le tour de ville, marché le long du canal, descendu l'allée des platanes, contemplé la Vince du haut des ponts. Il était allé à la gare. Il n'aurait d'autre distraction que de se lever tard, de changer ses cravates, de regarder les trois photographies d'actrices qu'il avait apportées avec lui et de relire *Mademoiselle de Maupin*.

Le facteur sonna une seconde fois.

— Georges, vas-y donc... La vieille Claudine devient sourde, et Jeanne doit être au jardin !... Il a dû glisser la lettre sous la porte.

L'ombre postale repassa derrière les rideaux de mousseline. La lettre était pour Mme de La Boulerie. Elle la lut.

— C'est Marguerite d'Esclaragues qui m'écrit... Tu sais? Marguerite, notre petite cousine, la veuve de Bertrand... Elle me dit qu'elle ne sait pas encore si elle pourra venir cette année... Je voudrais bien qu'elle vienne. Cela ferait un peu de monde dans la maison. Tu ne t'amuses guère ici, mon pauvre chat !...

Il allait répondre : « Mais si, ma tante ! » quand un bâillement irrésistible lui ouvrit la bouche.

— Tu bâilles, Georges, tu as faim, — dit soucieusement et un peu sévèrement Mme Dolonne.

— Voyons, Henriette, laisse-le au moins bâiller tranquillement... Georges, il y a, au dîner, du veau à la casserole, une fondue et des profiteroles au chocolat.

III

La première semaine de Georges Dolonne à Rivray se passa sans événements. Il ne s'ennuyait pas ; mais il regrettait un peu les vacances précédentes, où on l'avait mené au bord de la mer. Il revoyait Saint-Malo, les rues étroites et tortueuses, les hautes maisons des armateurs, la promenade du rempart, la plage, les rochers moussus. Il lui semblait respirer encore l'odeur marine et malouine de ce lieu étrange. Sa mère l'avait conduit à Dinan, par la Rance, et au Mont. L'année d'avant, on était à Dieppe. Il se rappelait le bain, le casino bruyant et illuminé, le château d'Arques, Pourville, Varangeville, le manoir Ango, parmi les beaux arbres que le

vent du large incline, et un petit bois de pins qui viennent jusqu'au bord de la falaise.

Rivray et sa campagne de prairies plates lui paraissaient assez tristes. L'allée de platanes séculaires ne l'intéressait guère plus que les longues files de peupliers qui bordent le canal où bombent de loin en loin des petits ponts en pierre d'une seule arche et en dos d'âne. Les pavés pointus des rues silencieuses de Rivray sonnaient sous ses talons. Il se voyait dans les glaces du magasin de nouveautés de Bernier, la plus belle boutique de la ville, au coin de la rue des Chantres et de la rue de l'Église. La devanture était abritée par un store de toile. Le vent balançait des descentes de lit pendues à une corde et qui représentaient sur leurs carpettes grossières des animaux et des fleurs. A la porte, deux mannequins aux figures peintes et vernies se faisaient face, l'un vêtu d'un complet de coutil, l'autre d'un costume de chasse en velours à côtes. Ils avaient l'air de s'ennuyer, et ils le regardaient passer de leurs gros yeux

en boules, entrer chez le pâtissier pour acheter des pastilles de menthe ou chez le marchand de tabac prendre des allumettes.

On ne pouvait point dire que Rivray fût beau ou laid. C'était une petite ville de province, propre et cossue, avec deux faubourgs, celui de la Neuville et celui de la Gare, une assez vieille église, d'un gothique un peu bas, un hôtel de ville du XVIe siècle délicatement sculpté de marmousets, un cours planté de tilleuls, un hospice et quelques maisons anciennes ou modernes, de bonne apparence, avec des jardins. Presque toutes avaient leurs volets fermés, à cette époque de l'année. Les propriétaires de ces maisons formaient ce qu'on appelait à Rivray « la société », en opposition avec le « public », qui se composait du reste de la ville. La « société » ne résidait guère à Rivray que l'hiver. En été, on allait dans les châteaux, à la campagne, à la mer. Rivray était désert.

Georges Dolonne s'en aperçut le dimanche, à la messe. Il n'y retrouva pas les figures qu'il

se souvenait d'y avoir vues à son dernier séjour chez son oncle, trois ans auparavant. Il avait passé le mois de mars chez M. de La Boulerie, pour se remettre d'accès de fièvre : le médecin ordonnait un changement d'air. Georges reconnaissait bien çà et là quelques visages. Ce gros homme chauve était M. Bernier, le marchand de nouveautés, et cette personne carabosse et biscornue, Mlle de Serlette, une amie de sa tante. Elle n'avait pas de campagne, non plus que Mlle Bourlon, la sœur du colonel Bourlon, qui mangeait à Rivray sa pension de retraite. Plus loin, il apercevait M. et Mme Hurtrot. Leur fille, Marthe, avait grandi. Les Hurtrot restaient l'été à Rivray, mais ils allaient en hiver un mois dans le Midi. Les Péridon ne s'absentaient pas non plus, M. de Péridon ayant été obligé de vendre son château. Quant à M. et à Mme Ragueugnot et leurs trois filles, ils ne quittaient jamais leur maison de la rue du Chardon, qui retentissait en toute saison de gammes acharnées et d'exercices d'assouplissement. M. Ra-

gueugnot avait trop longtemps porté la blouse de bouvier et couché dans les auberges, la veille des foires où il vendait ses bestiaux, pour trouver agréable d'aller aux champs quand on peut demeurer à la ville. Devenu un monsieur, il ne se montrait plus qu'en redingote et en chapeau haut-de-forme. A côté de lui, Mlle Duplan clignait ses paupières fatiguées. Elle faisait de la peinture, des portraits et des tableaux d'église. Celui qui ornait le maître autel de la paroissiale de Rivray était dû à son pinceau. Le Christ s'y transfigurait, les reins ceints d'une draperie jaunâtre, sur un tertre, où s'agenouillaient les apôtres Pierre et Paul. Georges, après avoir admiré leurs figures patibulaires et leur vigoureuse membrure, se remit à regarder autour de lui.

Ce fut en vain qu'il chercha au banc-d'œuvre la perruque noire et la figure goguenarde de M. Hubert de Saligny et le visage en casse-noisette de M. Verteuil. La grande barbe grisonnante de M. Stanislas de La Vigneraie y man-

quait également. Les chaises où se tenaient d'ordinaire Mme de La Vigneraie et ses filles, Hélène et Rose, étaient vides aussi. Lors de son dernier séjour à Rivray, sa mère l'avait conduit en visite chez Mme de La Vigneraie. Hélène et Rose l'avaient mené goûter dans la vieille et vaste salle à manger à boiseries blanches. M. de La Vigneraie habitait la plus belle maison de tout Rivray, celle qui appartenait jadis au marquis de Montbléru. Les La Vigneraie possédaient aussi le château de Hautmont.

— Ils sont à Hautmont, en ce moment, — disait Mme de La Boulerie à Georges Dolonne, en sortant de l'église.

Chaque dimanche, Mme de La Boulerie attendait avec peine la fin de la grand'messe; tant de monde rassemblé dans un même lieu lui causait une oppression dont elle souffrait encore, une fois dehors et tout en marchant péniblement.

Georges remarqua qu'elle avait au front une goutte d'eau bénite. Mme de La Boulerie était pourpre. Le soleil cru de juillet cuisait la soie tendue de son ombrelle violette. Le pavé était chaud à brûler la plante des pieds. Elle se retourna vers Mme Dolonne, qui la suivait, et ajouta d'un ton mystérieux :

— Mme de La Vigneraie ne va toujours pas.

Au coin de la rue de la Paroisse et de la rue des Chantres, Mme de La Boulerie s'arrêta pour respirer. Décidément, M. de La Boulerie avait raison de s'en tenir à la messe basse. Elle fut interrompue par le passage des Ragueugnot. Mme Ragueugnot lui fit la révérence. M. Ragueugnot la salua de son haut-de-forme et les trois demoiselles Ragueugnot lancèrent un coup d'œil à Georges Dolonne qui s'effaçait pour leur faire place.

Devancée par la famille Ragueugnot, Mme de La Boulerie reparlait des La Vigneraie.

— Oui, Hautmont, tu sais bien, Georges, le château qu'on aperçoit du train avant d'arriver

à Vailly, après celui de M. d'Auberoche. Ils y restent tout l'été. Ah! personne n'est à Rivray en cette saison. Il n'y a pas un garçon de ton âge, mon pauvre Georges! D'ailleurs, ici, on n'a que des filles, — ajouta Mme de La Boulerie en se tournant vers Mme Dolonne; — les La Vigneraie : deux filles; les Hurtrot, une fille; les Péridon, une fille; les Ragueugnot, trois!... Il est vrai que les Lombardin ont cinq fils : des horreurs.

M. Lombardin avait été fabricant de ciment et on le recevait à cause de sa femme, une mademoiselle du Port, d'une vieille famille du pays.

Cette abondance de filles consolait un peu Mme de La Boulerie de n'avoir pas eu d'enfants. C'est un fils qu'il aurait fallu à M. de La Boulerie pour continuer son nom. Elle avait épousé son mari dans les meilleures intentions à ce sujet. Dieu ne voulut point bénir leur union, jugeant sans doute que tous deux y trouvaient assez de satisfactions sans y ajouter encore celle-là. Mme de La Boulerie reconnaissait volontiers les

bontés de la Providence à son égard; aussi, se reprochait-elle de ne pouvoir s'empêcher de regretter son Avignon, l'Avignon de sa jeunesse, qu'elle avait dû quitter à la mort de son père. M. d'Esclaragues ne laissait à sa fille que de quoi payer, tant bien que mal, ce qu'il devait. On vendit pour cela jusqu'au vieil hôtel de la rue Filonarde et Mlle d'Eclaragues se réfugia à Vallins, chez une parente éloignée. C'est là que M. de La Boulerie l'avait connue et de là qu'il l'avait emmenée à Rivray. Elle aimait beaucoup cette petite ville; mais quelquefois le souvenir lui revenait de l'antique cité papale, de son château, de ses murailles, de son pont rompu, de sa Barthelasse, de son Rhône. Elle le revoyait, son Avignon de jadis, sec et parfumé, sous son ardent soleil ou son fougueux mistral, et elle en conservait encore, malgré elle, l'accent dans la gorge, cet accent que M. de La Boulerie n'aimait guère à entendre, car il lui semblait une résistance au parler grasseyant et mou de Rivray.

M. de La Boulerie n'imaginait rien de plus

beau au monde que Rivray, où il était né et d'où il n'était guère sorti. Il trouvait, à vivre et à mourir dans sa maison natale, une sorte de protestation contre l'esprit moderne. Le temps actuel ne lui plaisait pas. Il lui semblait que le passé lui eût fourni maintes occasions dont on ne rencontre plus d'équivalents. Il lui aurait fallu naître au moins cent cinquante ans plus tôt... Comme son grand-père, conseiller au parlement de Vallins, il aurait porté le mortier et habité le vieil hôtel Le Bégat, qui existe encore à Vallins, non loin de la cathédrale ; à l'automne, il fût allé dans sa terre de La Boulerie, qui n'est qu'à quatre lieues de là et que son père, au retour de l'émigration, retrouva vendue aux acquéreurs de biens nationaux.

Dans sa jeunesse, et par une sorte de goût héréditaire, M. de La Boulerie avait eu l'idée d'entrer dans la magistrature. On y conserve encore assez les usages et la langue d'autrefois. On y vêt la robe et l'on y coiffe la toque. M. de La Boulerie aurait aimé à s'entendre appeler M. le

Président ou M. le Conseiller. Ces qualifications ont un certain air d'ancien régime. La Cour d'appel de Vallins occupe une partie des bâtiments du parlement. Mais M. de La Boulerie renonça à ce projet par timidité et par répugnance à se produire. A quoi bon aussi exercer des fonctions publiques qui attirent sur vous l'attention des méchants ? N'est-ce point déjà trop d'être un Le Bégat de La Boulerie ? Il demeura donc à Rivray, où aucun événement ne le vint chercher. Il y a des portes auxquelles le hasard ne sonne jamais. M. de La Boulerie ne passait guère le seuil de la sienne que pour se rendre à la messe de huit heures, et, au mois de janvier, pour faire ses visites du jour de l'an. Le dimanche, M. et Mme de La Boulerie recevaient les personnes qui voulaient bien les venir voir et se tenaient, l'après-midi, dans le grand salon du rez-de-chaussée.

Assez bien meublé, il montrait, au mur, quelques bons portraits de famille. Mme de La Boulerie se parait d'un bonnet neuf et M. de La

Boulerie endossait la meilleure de ses longues redingotes. En hiver, le salon de M. et de Mme de La Boulerie réunissait ce que l'on comptait de mieux à Rivray. M. Ragueugnot eût donné son petit doigt pour y être admis, d'autant plus qu'on y recevait, à cause de sa femme, née du Port, son ami, M. Lombardin, qu'il détestait; mais, par ce dimanche de juillet, les vêpres déjà sonnées, personne encore ne s'était présenté chez M. et Mme de La Boulerie. Mme Dolonne avait fait à Georges, qui s'ennuyait, signe de monter à sa chambre.

Il avait remarqué au grenier une armoire grillée qui renfermait quelques livres, et il voulut s'assurer s'il n'en trouverait pas un à sa convenance pour distraire cette fin de journée. Il n'avait emporté de Paris, avec lui, que *Mademoiselle de Maupin*. Sa mère lui avait dit qu'il se procurerait aisément des livres à

Rivray. Mme Dolonne savait bien que la bibliothèque de l'oncle La Boulerie ne contenait guère que des ouvrages d'héraldique : elle espérait que son fils ne les lirait pas et qu'ainsi il ne se fatiguerait pas la tête ; mais, comme le jeune homme se plaignait de trouver le temps un peu long, elle lui avait conseillé, la veille, d'aller chez les demoiselles Camus.

Les demoiselles Camus, deux vieilles filles, deux sœurs, avaient réuni une petite bibliothèque dont elles prêtaient les livres, pour un sou, au profit des pauvres. Tous ces volumes, romans moraux, collections de *l'Ouvrier* ou de *la Semaine des Familles*, histoires édifiantes, étaient usés et crasseux et uniformément recouverts de ce papier jaune dont les bouchers et les épiciers se servent pour enveloper la viande et les comestibles. Georges se souvenait d'avoir fait jadis de fréquents emprunts à Mlles Camus, et, en particulier, d'un récit qui l'avait enchanté. Cela s'appelait : *Tebsima ou l'Exilé du Désert*, et se passait au temps des croisades ! Mais peut-

être que la bibliothèque de M[lles] Camus contiendrait des livres capables de l'intéresser aujourd'hui, des ouvrages d'histoire ou quelques relations de voyages.

La maison qu'habitaient les demoiselles Camus était située impasse Raulin. Il avait retrouvé la même salle carrelée et basse, au plafond soutenu de grosses poutres, avec ses rayons garnis des mêmes volumes jaunes. Une table de bois noir supportait le catalogue taché d'encre, près du registre où M[lle] Camus inscrivait le nom de l'emprunteur et le titre du prêt. Il ne restait plus, depuis l'an dernier, qu'une des deux Camus; et Georges se demandait en vain si la survivante était M[lle] Louise ou M[lle] Aimée. Toutes deux se ressemblaient jadis, portant le même caraco noir et le même bonnet tuyauté. M[lle] Aimée se récria, quand elle eut appris que ce jeune lecteur était le petit-neveu du digne M. de La Boulerie. Comme sa pauvre sœur Louise aurait été heureuse de le voir si grandi !... Comme on change.... Georges s'en apercevait également ; l

parcourait d'un regard désappointé les colonnes du catalogue où s'alignaient *les Camisards* et *les Faucheurs de la Mort*, qui ravissaient son enfance, quand il s'enthousiasmait aux exploits de Jean Cavalier ou d'Adam Chuzco, comme il s'exaltait maintenant aux lamentations de d'Albert et aux prouesses de la belle Madeleine de Maupin. Et, tout bas, à Mlle Aimée Camus qui le considérait avec bienveillance, il redemanda *Tebsima. L'Exilé du Désert* figurait encore au catalogue, mais l'exemplaire était perdu et Mlle Aimée invita beaucoup le jeune homme à prendre à la place *les Pieds d'Argile*, de Mme Zénaïde Fleuriot, « un bien bon livre et que les demoiselles Ragueugnot venaient justement de rapporter ».

Si la bibliothèque de Mlle Camus ne contenait pas grand'chose, l'armoire du grenier de M. de La Boulerie ne valait pas mieux. Georges y vit côte à côte *l'Hydraulique*, du sieur de Belidor, et *la Belle Amalasonthe*, du jésuite Desfontaines. Les œuvres complètes du cardinal

de La Luzerne occupaient tout un rayon. Georges déplaça un des tomes. Il faisait chaud dans le grenier. On entendait le son des cloches qui sonnaient vêpres. Elles faisaient vibrer les vieilles poutres. Une odeur de poussière et de pipi de rat parfumait l'air lourd.

Georges Dolonne referma l'armoire et gagna sa chambre. Il avait les mains poudreuses et sèches. La pensée lui vint d'écrire à son ami Maxime Plantel. L'image d'Eugénie, la maîtresse de Fernand, lui apparut. Il revit ses yeux clairs, son nez fin, ses cheveux en frange, la paille jaune dont elle aspirait l'orangeade, à la table du café Vachette. Il s'était étendu sur son lit et avait dénoué sa cravate. L'image vacilla, devint incolore, transparente et incertaine, et il s'endormit profondément.

Quand il se réveilla, il était cinq heures. Une voiture s'arrêtait à la porte de la maison. Les deux chevaux s'ébrouaient sous les harnais luisants, juste au bas de sa fenêtre. C'était sans doute une visite pour l'oncle La Boulerie. Il se

donna un coup de peigne et, par curiosité, il descendit au salon.

M. Stanislas de La Vigneraie y occupait un fauteuil qu'il emplissait de sa corpulence. Il était assez bel homme, d'une cinquantaine d'années, le teint coloré, les cheveux abondants avec une large barbe en éventail, noire et grise. Grand chasseur, grand mangeur et mieux encore, disait-on, M. de La Vigneraie parlait haut. Familier et bon garçon, il frappait volontiers sur l'épaule des gens. Très populaire dans le pays, il pensait à se porter, aux prochaines élections, contre M. Lambert-Lacroix, député de l'arrondissement. On tenait son succès pour probable; lui le considérait comme assuré. Dans un autre fauteuil était assis un homme encore jeune, de jolie figure, la barbe en pointe et les cheveux noirs taillés en brosse. Georges reconnut Hugues de Galbans. M. de Galbans, parent éloi-

gné de M. de La Boulerie, avait été nommé, un peu plus de deux ans avant, à la perception des contributions directes de Vailly, à trois lieues de Rivray. Lorsqu'il était à Paris, au ministère des finances, M. de Galbans venait quelquefois chez les Dolonne. Georges le revit avec plaisir. M. de La Boulerie présenta son petit-neveu.....

— Voulez-vous que je vous dépose à Vailly en retournant à Hautmont ? — dit M. de La Vigneraie, en se levant, à Hugues de Galbans.

M. de Galbans pouvait un jour être utile à sa candidature.

— Merci bien : j'ai le train de sept heures.

— Mais non !... vous resterez dîner avec nous, cousin, — dit Mme de La Boulerie.

M. de La Vigneraie prenait congé :

— Vous excuserez ma femme de ne pas venir vous voir, chère madame : elle est bien fatiguée, en ce moment ; mais vous ne lui refuserez pas le plaisir de vous avoir une journée à Hautmont. Il faudra que ce gamin refasse connaissance avec mes filles...

Georges Dolonne, qui, sur un signe de M. de La Boulerie, avait reconduit M. de La Vigneraie jusqu'à sa voiture, le vit parler au valet de pied et allumer un énorme cigare. Maxime Plantel en fumait seul de pareils! Et M. de La Vigneraie saisit les rênes, et partit sans répondre au salut du jeune homme.

Georges s'amusa au dîner, grâce à Hugues de Galbans qui taquina Mme de La Boulerie et se moqua de M. de La Vigneraie. Il allait raconter quelque anecdote sur les galanteries du châtelain de Hautmont; M. de La Boulerie lui fit signe de se souvenir que Georges était là. A neuf heures, M. de Galbans pensa à son train.

— Accompagnez-moi donc à la gare, — dit Hugues de Galbans à Georges, dont la physiomie lui plaisait.

M. de La Boulerie se récria :

— Georges seul dans les rues de Rivray, à neuf heures du soir!

M. de Galbans éclata de rire :

— Mais il n'y a aucun risque, cousin!... Vous allez en faire une poule mouillée.

Quand ils furent sortis, M. de La Boulerie se promena un moment de long en large dans le salon, avant de monter à son cabinet, où il donnait, chaque soir, un dernier coup d'œil à ses chères paperasses. En embrassant sa nièce Henriette, il lui dit :

— Ce n'est pas une bonne société pour Georges que Hugues, ma chère Henriette. Il est bien léger!

Et M. de La Boulerie ne s'endormit pas sans avoir entendu son petit-neveu rentrer dans sa chambre, et sans avoir rendu grâce à Dieu que la journée se fût terminée sans accident, ce qui ne serait tout à fait vrai que lorsque le train aurait ramené, sain et sauf, Hugues de Galbans en gare de Vailly, et si M. de La Vigneraie avait

pu, de son côté, regagner Hautmont sans que ses chevaux le versassent dans le fossé, et encore qu'il n'eût pas trouvé, en arrivant, sa femme à l'extrémité ou son château en flammes. Et M. de La Boulerie, les yeux brouillés de sommeil, confondait en son esprit l'incendie du château de Hautmont avec celui qu'il imaginait, en rêve, menacer les précieux parchemins de M. le comte d'Auberoche.

Hugues de Galbans avait invité Georges à venir, le surlendemain, déjeuner chez lui. M. de La Boulerie, ne le vit pas, sans craintes de plusieurs sortes, partir pour Vailly. Georges ignorait qu'une longue lettre de son grand-oncle l'y précédait, par laquelle M. de La Boulerie engageait Hugues de Galbans à être, avec Georges, prudent et circonspect. Il lui recommandait d'épargner à la jeunesse de Georges les discours contraires à la décence, et de ne pas le laisser au soleil sans chapeau.

Georges arriva à Vailly à onze heures et trouva aisément la maison. Elle était au bout de la ville, petite et à un seul étage, avec une plaque de cuivre sur la porte. M. de Galbans reçut Georges dans son bureau. Des affiches administratives en couvraient les murs. Dans un coin, un caniche noir somnolait. M. de Galbans, à sa table, en veston d'alpaga, saupoudrait de cendre bleue le papier d'une quittance. Devant lui, un paysan, la blouse relevée sur un pantalon de gros drap gris, tirait de sa poche gonflée un sac de toile plein de sous et de pièces blanches, qu'il vida sur le bureau. M. de Galbans compta l'argent, en fit des piles qu'il jeta bruyamment dans le tiroir. Après l'avoir fermé à clé, il tendit la quittance au bonhomme :

— C'est bien le compte, père Mathieu, mais ne vous mettez plus en retard !

Le père Mathieu pinça ses lèvres rasées, reprit son bâton à cordon de cuir, et sortit en disant :

— Bien le bonsoir, monsieur le percepteur et la compagnie.

M. de Galbans enleva son veston d'alpaga, l'accrocha à la patère du rideau.

— Allons déjeuner, Georges... Tu penses si ça m'amuse de faire payer ces pauvres bougres ! Fichu métier !

Sur la porte,il retourna une pancarte pendue à un clou par une ficelle et sur laquelle on lisait : *le Percepteur est en tournée.*

Et il ajouta :

— Zut ! En voilà assez pour aujourd'hui.

La salle à manger, qui donnait sur un carré de potager, était ornée de faïences anciennes. M. de Galbans ramassait dans le pays les vieilles assiettes peintes : on en trouvait encore de très jolies, et l'oncle La Boulerie en avait quelques-unes qui ne faisaient rien dans ses armoires et qui auraient bien fait son affaire à lui.

— Il est admirable, ton oncle La Boulerie, — disait M. de Galbans, en mangeant une côtelette panée. — Tu sais qu'il m'en a voulu quand j'ai accepté la perception de Vailly. Il me

reprochait de venir exercer une profession de maltôtier dans un pays où ma famille avait jadis fait figure. Et il a commencé par me bouder. Mais la cousine est bonne femme : elle a arrangé les choses... S'il croit que je suis ici pour mon plaisir, il est bon! Mais j'en avais assez de Paris et du ministère, et de tout ce qui vous passe sous le nez quand on n'a pas le sou. Ici, au moins, je suis tranquille. J'ai bien le bureau ; mais, si ça m'ennuie de prendre sa galette au père Mathieu, ça me réjouit d'encaisser l'argent de cet imbécile de La Vigneraie quand il vient payer ses contributions... Veux-tu une autre côtelette?... Hein! Georges, on s'embête aussi à Rivray?

Pendant le déjeuner, Hugues de Galbans s'aperçut que Georges Dolonne n'était pas un niais. On n'a pas d'esprit à seize ans, mais il s'exprimait simplement et justement. Il parla du collège, sans bêtise, de son examen manqué, sans honte, et de quelques livres qu'il avait lus, comme s'il les comprenait. Il regardait, à la

dérobée, la petite bonne. Hugues de Galbans augura bien de lui.

Pour se distraire, il faisait de la photographie : il montra à Georges ses instruments, ses albums. Georges remarqua sur la cheminée, glissés dans le cadre de la glace, quelques portraits d'actrices, parmi lesquels un de Mlle Pauline, des Ambassadeurs. Georges dit timidement qu'il l'avait aussi et il rougit.

M. de Galbans le regarda avec intérêt : Georges était petit et blond, maigre et jeunet. Son aspect contrastait avec l'apparence de Mlle Pauline, forte fille, plantureuse et gaie, au corsage rebondi. Hugues de Galbans pensa à la chanteuse. Il la guettait, à la sortie du concert, l'été, sousles arbres des Champs-Élysées. Un ami l'avait présenté. De tendres souvenirs lui revinrent. Il fredonna un refrain qu'elle faisait applaudir.

— C'est une bonne fille, — dit pensivement Hugues de Galbans.

Et il ajouta, avec quelque chose de respectueux et de goguenard :

— Elle était alors entretenue par le baron Plantel.

Georges dit qu'il connaissait un des fils du baron Plantel. Il parla de Maxime assez drôlement. Hugues de Galbans s'amusait.

La journée s'avançait. Ils firent le tour de Vailly et se promenèrent sur le vieux mail. Le caniche noir flaira un chien roux qui s'éloigna pour lever la patte contre un arbre. Ils s'assirent sur un banc pour attendre l'heure du train. Cinq heures sonnèrent. Hugues de Galbans resta un moment silencieux. Il dessinait des ronds sur le sable avec sa canne. Une jeune femme passa. Quand elle fut passée en répondant au salut de Hugues de Galbans, il dit à Georges :

— C'est la seule jolie femme de Vailly, Mme Ducaral.

Et il murmura :

— Elle ressemble à Marguerite d'Esclaragues.

Il se tut de nouveau. Les tilleuls du cours laissèrent tomber quelques feuilles. Elles étaient

grillées de soleil, plus légères que des feuilles mortes, légères comme des feuilles cuites. Il en ramassa une qui s'était posée entre eux deux sur la pierre du banc, et demanda négligemment à Georges :

— Sais-tu quand elle vient, Marguerite d'Esclaragues? J'ai fait d'elle des photographies rudement bien, l'année dernière. Ah! ici, les modèles manquent un peu.

Et il tira la pointe de sa barbe brune. Il reprit:

— Elle est charmante, Marguerite d'Esclaragues... Cet imbécile de La Vigneraie lui a fait une forte cour. Il se croit étonnant, cet oiseau-là !

Et, jusqu'à la gare, Hugues de Galbans fit un portrait parlé du gros La Vigneraie, de ses ridicules, de ses prétentions. Comme Georges montait en wagon, M. de Galbans lui dit, en lui serrant la main :

— Il faudra revenir me voir... Et puis, dis donc, si Mme d'Esclaragues arrive, préviens-moi.

Georges sourit.

— Allons, c'est bien, tu es un chic petit type...

Bien des choses à ta mère et au cousin et à la cousine...

M. de La Boulerie, à dîner, s'étonna que les chemins de fer ne déraillassent pas plus souvent et qu'avec tant de manières qu'ils inventent de se détruire les gens parvinssent tout de même à vivre. Il se borna à rappeler quelques accidents célèbres, dont il avait lu le détail dans *l'Echo de Loire-et-Vince*.

Sorti de table, il continua sur ce sujet. Une fois, en allant à la messe de huit heures, il avait vu, au tournant de la rue des Chantres et de la rue de la Paroisse, un charretier écrasé sous les roues de sa charrette. Cet événement remontait au temps de sa jeunesse.

Pendant que M. de La Boulerie parlait, Georges, sous la lampe, crayonnait du papier blanc. Il montrait un certain goût pour le dessin. Ses bonshommes avaient de la tournure. Sur la feuille,

un M. de La Vigneraie, énorme et barbu, était emporté au ciel par quatre chevaux ailés.

— Mais il a des dispositions, ce chou ! — dit Mme de La Boulerie ; — pourquoi ne l'enverrait-on pas dessiner un peu chez Mlle Duplan ? Qu'en dis-tu, Auguste ?

M. de La Boulerie acquiesça :

— Le dessin est un art d'agrément et le dessin héraldique est une chose bien utile...

M. de La Boulerie représentait tant bien que mal sur le papier les armoiries des familles dont il dressait la filiation et les alliances ; mais, s'il avait encore assez aisément raison des pièces de l'écu, qui sont géométriques, les figures qui le chargent lui offraient de grandes difficultés. Le blason abonde d'images de lions, de léopards, sans compter les lions léopardés et les léopards lionnés. Il s'y rencontre aussi diverses sortes d'animaux réels, des béliers et des cerfs, des bœufs et des poissons, et quelques-uns de fantastiques, car les griffons s'y mêlent aux hydres et aux chimères. La licorne y passe. Non seule-

ment ces bêtes véritables ou fabuleuses ornent l'écu, mais elles le supportent et y apparaissent au cimier. Celles que dessinait M. de La Boulerie n'avaient vraiment de sens que pour lui-même. Il leur donnait des aspects aussi éloignés de ceux de la nature que des formes conventionnelles que leur attribue l'art héraldique. Il sentait alors le défaut de sa main et l'éprouvait quand il s'essayait à figurer en leur entier les armes de « sa maison ». Il se tirait assez bien du chevron ainsi que des macles et du tourteau qui l'accompagnent, deux en chef et un en pointe ; mais il demeurait sans ressources devant le casque de chevalier, qui somme l'écu et l'enveloppe de ses lambrequins, et devant les deux lévriers, qui le soutiennent. Ses efforts avaient été vains, bien qu'il ne manquât guère, chaque soir, avant de plonger sa cuiller dans le potage, de regarder, au manche d'argent où ils étaient gravés et pour s'en bien mettre le détail dans les yeux, les supports et le timbre des Le Bégat de La Boulerie.

IV

Le cours de dessin de Mlle Duplan était fort à la mode. Mlle Duplan, établie à Rivray depuis environ cinq ans, y avait loué une petite maison dans « l'Entre-Vince ». On appelait, à Rivray, « l'Entre-Vince » une sorte d'îlot formé par les deux bras de la rivière, l'un assez plein, l'autre coulant à vif sur les cailloux à cause du barrage d'un moulin dont on entendait la roue bourdonnante. Les gamins, qui jouaient les jambes nues dans le lit pierreux et appauvri de la Vince, escaladaient le talus du jardin de Mlle Duplan et venaient lui voler ses fruits. Elle les voyait, de l'atelier où elle travaillait, se glisser à la maraude, les culottes troussées au-dessus de

leurs mollets mouillés, les pieds humides sur le gravier des allées.

Ces gamins étaient le grand souci et le désespoir de Mlle Duplan et la seule chose qu'elle reprochât à Rivray. Elle eût voulu les voir mener en prison entre deux gendarmes. Contre eux, elle faisait elle-même sa police; mais quand elle apparaissait, la palette au pouce, le fusain ou le pinceau aux doigts, ils décampaient, avec des piaillements d'oiseaux pillards, en lui lançant des mottes de terre ou des trognons de poires. Mlle Duplan se rasseyait, en gémissant, devant son chevalet et déplorait le peu de respect de ces polissons pour une ancienne élève d'Abel de Pujol. L'aspect de Mlle Duplan était pourtant par lui-même assez imposant. Grande et montée sur de larges pieds, qui dépassaient le bord de sa robe noire, elle avait la figure sérieuse et masculine et l'air d'un homme soigneusement rasé. Elle ne quittait guère le chapeau orné de cassis, qui coiffait ses bandeaux gris, et n'en changeait jamais la forme ni la garniture. Elle le

conservait sur sa tête pour manger et l'y gardait pour peindre.

Elle travaillait beaucoup, et principalement à des portraits. Peu de maisons aisées à Rivray qui ne montrassent encadrée, au mur de leur salon, une œuvre de Mlle Duplan. Toutes ces dames avaient posé dans son atelier. Elle s'attachait à les représenter exactement, car elle était probe et consciencieuse en son métier.

On s'accordait à trouver les portraits de Mlle Duplan ressemblants, mais peu flattés, et chacun se consolait de la petite déception qu'on éprouve à se voir tel qu'on est, par la pensée que les autres la ressentiraient également. Un nouveau portrait de Mlle Duplan était, à Rivray, un événement dont on parlait pendant trois semaines. On le venait voir. Ceux qui possédaient déjà le leur le jugeaient en somme préférable et ceux qui attendaient leur tour pensaient qu'ils offriraient au peintre un modèle dont il ne manquerait pas de tirer un meilleur parti.

Mlle Duplan était donc fort courue. On s'inscrivait d'avance; on prenait date. M. Galibert des Forgeais avait retenu le mois de novembre prochain pour que Mlle Duplan commençât le portrait de la seconde Mme Galibert des Forgeais. Mlle Duplan devait tenter, d'après une photographie, celui de feu la première. M. et Mme de La Boulerie venaient également de se décider à suivre l'exemple général. Mme de La Boulerie voulait que son mari passât d'abord. Elle n'éprouvait aucun empressement à laisser à la postérité son visage rouge, son gros nez violacé et ses papillotes grises. M. de La Boulerie ne trouvait pas très nécessaire de confier à la toile sa longue figure penchée et ses lunettes, mais il cédait au plaisir de pouvoir admirer au coin du tableau, peintes d'une main habile, les armoiries casquées et lambrequinées des Le Bégat. Aussi Mme de La Boulerie s'était-elle entendue avec Mlle Duplan pour qu'elle entreprît cette grande affaire au moment où elle en aurait fini avec les deux dames Galibert des Forgeais, la

vivante et la défunte. Le portrait de M. de La Boulerie viendrait immédiatement ensuite.

Mlle Duplan ne faisait, chaque année, qu'un certain nombre de portraits et, le reste du temps, elle s'adonnait à la peinture religieuse. L'intention de ses tableaux était pieuse, mais l'exécution n'en rendait point la pensée. La vieille fille ne voulait pas recevoir d'argent pour ces œuvres sacrées. Elle les offrait aux églises des environs. Ces travaux divers, saints ou profanes, l'occupaient fort, et il fallut beaucoup insister auprès d'elle avant de la convaincre d'ouvrir son cours de dessin pour les jeunes filles, qui devait être le complément du cours de lettres de Mlle Rollet et du cours de piano de Mlle Ruchat. Maintenant on avait ainsi à Rivray même de quoi donner aux jeunes filles une éducation achevée et peu coûteuse, aussi bonne que celle qu'on recevait au couvent du Sacré-Cœur de Vallins.

Lorsque Georges Dolonne se rendit, vers deux heures, chez Mlle Duplan et qu'il eut sonné à la porte, la servante l'introduisit dans le salon. Le principal ornement en était les gravures qui ornaient le papier vert de la muraille. Georges reconnut les Stanzes de Raphaël. Quelques tableaux à l'huile se rehaussaient de cadres dorés. Georges, debout au milieu de la pièce, avait eu le temps de les examiner lorsqu'entra Mlle Duplan. Sa révérence fit osciller doucement son chapeau sur sa tête grise. En artiste, elle tendit la main au jeune homme, car elle se piquait de familiarité et mêlait ce qu'elle croyait être des façons d'atelier à la décence naturelle à son sexe et à son caractère. On l'en blâmait un peu à Rivray. Elle portait un lorgnon d'or.

— Vous arrivez bien, monsieur : le cours vient de commencer. Mais avant de vous mener à l'atelier je voudrais savoir si vous avez déjà dessiné. Madame votre tante m'a dit que vous montriez des dispositions, et votre digne oncle

m'a laissé entendre qu'à défaut de la science vous aviez le goût du dessin.

Georges répondit qu'à l'École Saint-Xavier le dessin était assez négligé, mais que, les jours de sortie, il aimait beaucoup aller au musée du Louvre. Mlle Duplan approuva. Georges ajouta qu'à Saint-Xavier leur professeur s'appelait M. Bourrat.

— Et pourriez-vous me dire, monsieur, de qui M. Bourrat a été élève?

Georges l'ignorait. Il avait remarqué, au Salon de peinture, quelques agréables petits paysages de M. Bourrat. Ils étaient accrochés haut, loin de la cimaise. Il se souvenait très exactement de l'un deux, qui représentait un bord de rivière, avec de vieux saules aux troncs crevassés et aux feuilles d'argent.

Mlle Duplan fit la moue. Elle dédaignait les paysages sans fabriques et sans figures et ne pensait pas que la nature toute seule méritât d'être peinte : elle devait au moins servir de fond à un personnage. C'est ainsi que le portrait

de Mme de La Vigneraie se détachait sur une vue du parc de Hautmont. Aussi fut-ce avec plus d'indulgence pour sa bonne volonté que d'espérance en son savoir qu'elle dit à Georges :

— Venez, monsieur, nous allons voir ce que vous a enseigné M. Bourrat.

Elle précéda Georges dans l'atelier.

Plusieurs jeunes filles étaient occupées à dessiner et à peindre. Vêtues de sarraus en toile bise, elles tournèrent la tête, à l'entrée de Mlle Duplan et de Georges Dolonne. Il reconnut, juchée sur un tabouret, Mlle de Péridon. Une boîte d'aquarelle ouverte devant elle auprès d'un verre d'eau que son pinceau avait teintée de couleurs changeantes, elle coloriait sur un éventail des petites dames Louis XV. Elle pouvait avoir seize ans et n'était pas laide. Ses cheveux, relevés, découvraient une nuque élégante. Georges la regarda : elle rougit légèrement, et lui devint pourpre. Les trois sœurs Ragueugnot, à la même table, se ressemblaient singulièrement et fâcheusement. L'aînée avait dix-neuf ans et

la plus jeune douze; toutes les trois, vulgaires et râblées. Non loin d'elles, deux personnes que Georges ne connaissait pas, dont l'une, criblée de taches de rousseur. Au bout de la salle, Mlle Hurtrot taillait un fusain avec dégoût. Elle était grasse, un peu boulotte, toute ronde de corps et de visage, avec un beau teint qui était sa seule beauté et une bouche aux coins tombants, boudeuse et pleurnicheuse. Elle était coiffée en boucles et avait le cou serré par un ruban rose.

— Vite, vite, mesdemoiselles, laissez-là vos petits ouvrages d'été; il va falloir travailler sérieusement aujourd'hui, comme si nous étions au complet. Voici M. Georges Dolonne, que je vous présente et qui est le petit-neveu de M. de La Boulerie. Il a étudié à Paris sous les meilleurs maîtres. Chacun va donc montrer ce qu'il sait faire. Ce sera une épreuve intéressante, mesdemoiselles! M. Dolonne, asseyez-vous là. Et vous, mademoiselle Alice, qui êtes le massier, apportez-nous le Discobole.

Mlle Alice, qui était l'aînée des sœurs Ragueugnot, se dirigea vers une armoire. Des moulages chargeaient les rayons. Le sourire du Faune dansant y voisinait avec la douleur héroïque de l'Amazone blessée. Mlle Ragueugnot dérangea quelques-uns des modèles et revint, portant entre ses bras l'homme de plâtre. Posé sur une sellette, il dressa son torse puissant, ses membres nerveux, son allure sportive et virile.

Georges Dolonne, un fusain aux doigts, un carré de mie de pain à sa portée, était assis, un carton sur ses genoux. Quatre punaises de cuivre fixaient la feuille de papier blanc. Il se mit au travail, non pour montrer son savoir-faire, mais parce que cela l'amusait. L'homme nu devint l'objet de tous les regards. Georges essayait d'en bien rendre les proportions et le mouvement et d'en saisir la ligne souple et forte. De temps en temps, il regardait du coin de l'œil les trois sœurs Ragueugnot. Elles peinaient, la langue entre les lèvres. Mlle de Péridon dessi-

nait gracieusement et se grattait parfois le bout du nez de son ongle net et poli. Mlle Hurtrot retaillait continuellement son fusain, sans parvenir jamais à l'amenuiser à son gré et toussait pour attirer l'attention de Georges. Elle l'observait en dessous et minaudait devant le Discobole héroïque, sportif et indifférent. Un petit frottement de mie de pain sur le papier rompait seul le silence. On entendait le bourdonnement sourd du moulin, les cris des gamins qui jouaient dans la rivière à sec et la voix de Mlle Duplan, corrigeant une ligne, reprenant le trait d'une hachure :

— Très bien, mademoiselle de Péridon !...

— Mademoiselle Ragueugnot, la seconde, rattachez donc la hanche à la cuisse...

— Les pectoraux viennent bien, mademoiselle Hurtrot ; mais prenez garde au bassin !...

Mlle Duplan s'arrêta derrière Georges. Il vit sur son papier l'ombre du chapeau à cassis. Mlle Duplan rajusta son lorgnon d'or et s'éloigna sans rien dire. La jeune personne aux taches de

rousseur, qui était la fille du notaire, M. Margit, la retint assez longtemps. Son Discobole s'annonçait mal. Mlle Duplan en redressa l'aspect monstrueux. Elle mêlait à ses conseils des aphorismes sur l'art, des anecdotes sur les peintres célèbres. Elle en racontait une sur son bon maître Abel de Pujol, quand elle s'interrompit pour courir à la porte de l'atelier.

L'atelier donnait sur le jardin par une porte vitrée, et Mlle Duplan avait aperçu les gamins qui pénétraient dans l'enclos. Ils secouaient furieusement un prunier à mirabelles. Les petites prunes rondes criblaient la terre dure de la platebande. A la vue de Mlle Duplan, les voleurs disparurent comme un vol de moineaux. Mlle Duplan, au milieu de l'allée, agitait ses bras, ce qui la faisait ressembler à un épouvantail.

Mlle Hurtrot profita de l'absence de Mlle Duplan pour demander à Georges, d'un air boudeur et languissant, un peu de sa mie de pain. Georges observa avec surprise qu'au lieu de s'en servir elle la glissait dans sa poche de façon

à être vue de lui et à lui montrer, en retroussant son sarrau, la robe élégante qu'elle portait en dessous. Quand Mlle Duplan rentra, Mlle Hurtrot taillait une fois de plus son fusain, et Georges étudiait avec attention l'ornement classique qui faisait du Discobole une sorte de vigneron. Comme il achevait, Mlle Duplan était de nouveau derrière lui. Elle s'était approchée doucement sur ses semelles feutrées. La vieille demoiselle enleva de son nez son lorgnon d'or.

— Fort bien, monsieur Dolonne.

Il rougit et elle ajouta :

— M. Dolonne, mesdemoiselles, a le crayon très distingué.

Le lendemain, dans l'après-midi, Georges était dans sa chambre, à écrire à Maxime Plantel, quand on sonna. La province rend curieux : il se pencha par la fenêtre et reconnut le chapeau à cassis de Mlle Duplan. Mlle Duplan venait peut-

être faire compliment à Mme de La Boulerie des remarquables dispositions de son petit-neveu pour le dessin. Cette pensée ne lui fut pas désagréable et il demeura, le nez en l'air, à mâcher le bout de son porte-plume. Comme il terminait sa lettre à Maxime Plantel, il entendit se refermer la porte de la rue: il retourna à la fenêtre. Mlle Duplan traversait la place aux Bœufs et disparut à l'angle de la poste et de la rue des Chantres. Georges cacheta son enveloppe. Il avait le temps d'aller jeter sa lettre dans la boîte avant la levée. Il sauta deux par deux les marches de l'escalier et n'en fit qu'une des quatre dernières. En passant devant le salon, il entendit un éclat de voix inusité. Mme de La Boulerie parlait avec son accent d'Avignon.

Elle marchait à grands pas sur le tapis, les brides de son bonnet envolées, bousculant les fauteuils. Sa figure, rouge d'ordinaire, était cramoisie. Mme Dolonne, assise sur le canapé, faisait un carré au crochet et haussait doucement les épaules.

— Eh bien, mon petit, — dit Mme de La Boulerie à Georges qui entrait, — elles sont finies, tes leçons de dessin !...

L'admission de Georges Dolonne au cours de Mlle Duplan avait été un événement. Si Mme de Péridon, non plus que Mme Ragueugnot, n'y trouvaient rien à y redire, il n'en était pas de même de Mme Hurtrot. Quand sa fille, au sortir du cours, lui apprit qu'elle venait de dessiner le Discobole en compagnie d'un garçon de seize ans, elle en frémit d'indignation. Comment une personne aussi prudente et aussi sérieuse que Mlle Duplan pouvait-elle commettre une pareille inconvenance? M. Georges Dolonne avait beau être le neveu de M. de La Boulerie, il n'en était pas moins un jeune homme comme les autres. On n'était plus sous l'ancien régime! Ces nobles passaient toute mesure et méritaient une leçon : ils l'auraient. De quel droit imposer à une jeune fille une société compromettante ? L'âme maternelle de Mme Hurtrot protestait. Son antipathie de bourgeoise contre les La Boulerie trouvait

une occasion de se manifester. Mme Hurtrot, d'ailleurs, était d'autant plus intraitable qu'on avait, dans le temps, jasé d'elle et de M. d'Auberoche, et qu'on disait que sa fille ressemblait par certains traits à M. Galibert des Forgeais. Veuf, il se consolait, prétendait-on, avec Mme Hurtrot. Aussi, dès le lendemain matin, Mlle Duplan, qui inspectait, à ses pruniers, les ravages des polissons, vit-elle arriver Mme Hurtrot. Elle la reçut avec empressement. Elle pensait que Mme Hurtrot venait la presser au sujet d'un panneau de chasse que M. Hurtrot lui avait commandé pour sa salle à manger. Il en voulait de pareils à ceux qu'on voyait chez M. le comte d'Auberoche. Ce n'était point le genre de Mlle Duplan, mais M. Hurtrot avait insisté et offert un bon prix. Mlle Duplan n'osait pas mécontenter Mme Hurtrot, personne méchante et vindicative, ni M. Hurtrot, maire de Rivray, conseiller général, et qui promettait de lui obtenir les palmes académiques. Aussi Mlle Duplan fut-elle confondue à la sévère répri-

mande de Mme Hurtrot. Mme Hurtrot fut ferme et catégorique. Elle ne se fâcha point; mais elle déclara que sa fille ne reparaîtrait plus au cours, tant que la présence d'un jeune homme — et d'un jeune homme de Paris — y rendrait impossible celle d'une jeune fille. Des parents qui se respectent ne peuvent tolérer une situation aussi équivoque.

Mme Hurtrot ajoutait qu'elle avait pris seule l'initiative de cette démarche pénible et nécessaire, mais qu'elle se faisait fort d'amener Mmes Margit et Ragueugnot à penser de même. Toutes les autres mères de Rivray seraient de son avis, et, une fois M. Dolonne parti, Mlle Duplan verrait, à la rentrée, si son cours aurait gagné en considération. Du reste, elle entendait bien ne pas donner de conseil à Mlle Duplan, mais il lui semblait que le seul moyen de finir ce scandale regrettable était d'avertir M. et Mme de La Boulerie de vouloir bien, dorénavant, garder chez eux leur petit-neveu, qui, d'ailleurs, avait échoué à son baccalauréat

et ferait mieux de préparer son examen que de se fourrer où sa place n'était point... Et Mme Hurtrot se retira avec dignité, sans vouloir écouter les explications et les excuses désespérées de Mlle Duplan.

Ce fut donc d'une main tremblante que Mlle Duplan sonna, dans l'après-midi, chez M. de La Boulerie. Elle devait beaucoup à M. et Mme de La Boulerie qui, à son arrivée à Rivray, avaient été très bons pour elle et elle désirait les ménager: mais le ruban violet promis par M. Hurtrot lui mettait un bandeau sur les yeux.

Aux premiers mots de Mlle Duplan, Mme de La Boulerie avait bondi. Quoi ! Georges, cet enfant si doux, si bien élevé, si gentil, qui, malgré ses seize ans, avait l'air d'une fillette, on le traitait comme le loup dans la bergerie !

— Mais, c'est un enfant, mademoiselle Duplan ! je vous le dis; c'est un enfant... Il n'a jamais songé à mal. Si vous le voyiez, le matin, dans son lit, avec sa chemise de nuit...

— Mais, ma tante, nous ne pouvons tout de

même pas l'envoyer en ce costume au cours de Mlle Duplan. — interrompit en souriant Mme Dolonne — Georges a, malgré lui, ses seize ans, ma tante ; c'est un collégien, presque un bachelier. Allons, ne vous désolez pas, mademoiselle Duplan. Cette mesure ne m'offense nullement. Au surplus, il va falloir qu'il travaille un peu pour son examen. Ne prenez pas cela si vivement, ma bonne tante !

Mme de La Boulerie se calma, mais pas avant d'avoir dit à Mlle Duplan, en langage d'Avignon, ce qu'elle pensait de la démarche de Mme Hurtrot. Ces Hurtrot, des gens de rien et qui se mêlaient de faire la loi à Rivray ! Et le vieux sang venaissin des Esclaragues remontait par bouffées pourpres au visage de la bonne Mme de La Boulerie.

Georges se contenta des raisons qu'on lui donna tout d'abord : Mlle Duplan allait s'absen-

ter; mais peu à peu la tante La Boulerie lui laissa entendre la véritable cause pour laquelle ses leçons étaient interrompues si brusquement. Il en conçut un certain petit sentiment de son importance.

Du reste, à défaut de Mme de La Boulerie, Hugues de Galbans l'eût mis au courant. L'histoire de Mme Hurtrot et du petit Dolonne se répétait à Rivray et était parvenue jusqu'à Vailly. Mme Ducaral l'avait racontée à M. de Galbans.

— Mes compliments, Georges! Tu ne sais toujours pas quand arrive Marguerite d'Esclaragues?... Adieu, mon cher!...

Ce « mon cher » sonna agréablement aux oreilles de Georges.

Le soir, M. de La Boulerie, qui avait vécu toute la journée, au xve siècle, parmi les titres de la maison d'Auberoche, descendit au dîner, une lettre à la main.

— Marguerite d'Esclaragues arrivera demain, — dit-il en déposant l'enveloppe sur la table.

Et il ajouta, avec un soupir qui prévoyait tous les accidents :

— Si elle arrive !...

Puis, plongeant sa cuiller dans le potage, il demeura silencieux. Quand il eut fini, il but un verre d'eau rougie, avec l'air de dire, comme dans le proverbe, qu'il y a loin de la coupe aux lèvres.

M. de La Boulerie redoutait les voyages, et les voyages n'avaient pas réussi à Marguerite d'Esclaragues. C'était à Florence qu'elle avait perdu son mari, Bertrand d'Esclaragues, gros homme ventru, jovial et fin, de visage rouge comme tous les Esclaragues, et à qui une fortune assez ronde, rapportée d'Amérique, permit d'épouser, à cinquante ans, la jolie Marguerite Le Fèvre, qui en avait vingt-deux. Pauvre, elle

accepta, sans amour et sans regret, de devenir Mme d'Esclaragues. L'humeur gaie et avenante du gros Bertrand ne lui déplaisait pas. Lui était fou d'elle, de sa jeunesse et de sa beauté. A peine marié, il avait tenu à présenter sa femme à la vieille cousine La Boulerie. Les Esclaragues vinrent donc quelques jours à Rivray. Ils arrivaient de Hollande et allaient partir pour l'Italie. M. d'Esclaragues aimait cette vie nomade : il y trouvait un prétexte à ne pas quitter sa femme d'une semelle sans se paraître à lui-même trop ridicule. Mme de La Boulerie fut enchantée de sa nouvelle petite parente ; M. de La Boulerie également. M. d'Esclaragues se rengorgeait aux compliments ; sa large figure s'empourprait de plaisir. Mme d'Esclaragues garda aussi un excellent souvenir des bonnes gens de Rivray et leur écrivit assez régulièrement. Ces lettres, datées de Venise, de Florence, de Rome, de Palerme, provoquaient les réflexions de M. de La Boulerie, qui ne comprenait pas qu'on aventurât délibérément sa vie

aux événements du voyage, aux hasards des chemins de fer et des hôtels, aux dangers des climats que l'on ne connaît point, quand on a déjà tant de peine à se défendre des intempéries d'un lieu familier.

M. et Mme d'Esclaragues se plaisaient à ce genre d'existence. Au bout de la seconde année de leur mariage, ils séjournaient à Florence, en automne, quand M. d'Esclaragues, en sortant de la boutique d'un des orfèvres du Ponte Vecchio, s'affaissa subitement sur la dalle. On le transporta à l'hôtel qu'il habitait, sur le Lungarno, où il ne survécut guère à l'apoplexie qui l'avait frappé.

La jeune veuve se retira ehez sa mère Mme Le Fèvre, à Versailles. M. d'Esclaragues lui laissait largement de quoi vivre, ainsi qu'elle l'écrivait à la cousine La Boulerie, qui la pressait de la venir voir à Rivray. Mais la santé de Mme Le Fèvre exigeait la présence de sa fille. Ce ne fut donc que l'année après celle qui suivit son veuvage que Marguerite put venir à Rivray. M. de

La Boulerie crut devoir à son deuil de cérémonieuses condoléances. Mme d'Esclaragues les reçut, mais, en y répondant, ne montra que le chagrin qu'elle éprouvait : il était sincère et modéré. Bertrand d'Esclaragues avait été bon pour elle et elle parlait de lui comme il convenait; mais elle était jeune et sa gaieté reparaissait vite.

Le lendemain, Georges alla jeter un mot à la poste pour Hugues de Galbans. En descendant l'escalier, il trouva grande ouverte la porte de la chambre où devait loger Mme d'Esclaragues. Jeanne, la petite bonne, était occupée à la nettoyer. La poussière balayée formait au seuil un tas grisâtre, Georges aperçut le lit d'acajou plein, orné de quatre pommes de pin en bronze doré. Les rideaux de cretonne bise à fleurs rouges étaient soutenus par une flèche. Les matelas gonflaient leur toile à carreaux bleus et

blancs. Au pied du lit, les draps qu'on y allait mettre étaient proprement pliés. Sur le traversin, un oreiller, à demi entré dans sa taie, semblait se débattre mollement. Georges hasarda sur ces choses un regard timide et furtif, et il rougit à la pensée qu'une jolie femme dormirait là, sous le même toit que lui. Parmi les photographies de Hugues de Galbans, il se souvint d'une qui représentait certainement Mme d'Esclaragues. Elle était grande, la taille souple, avec un visage ovale, de beaux yeux et une bouche souriante. Ses deux bandeaux bruns découvraient à demi son front. Elle avait l'air bienveillante, douce et hardie.

Après déjeuner, Georges manifesta l'intention de faire une longue promenade : il irait, par l'avenue des Platanes, jusqu'à Pont-de-Vince et reviendrait en suivant le canal. M. de La Boulerie objecta qu'il n'est guère sain de marcher ainsi le long d'une eau stagnante, que les chalands en troublent la vase, que ces sortes de maisons flottantes transportent souvent des

enfants qui ont la rougeole et la scarlatine, que du reste il pleuvrait probablement, parce que, quand le temps est incertain, comme aujourd'hui, il y a plus de chances qu'il tourne mal que bien. Et il conclut en disant :

— Tu devrais, Georges, au lieu de cela, aller attendre Mme d'Esclaragues à la gare.

Georges, qui craignait cette demande, et dont la promenade n'avait d'autre but que d'éviter cette mission, prit un air désespéré :

— Mais, mon oncle, je ne la connais pas!...

M. de La Boulerie parut convaincu; mais Mme de La Boulerie se mit à rire :

— Mais, mon pauvre Georges, il n'y a pas à s'y tromper : il ne descend jamais personne du train de cinq heures.

La tante La Boulerie parlait ainsi par ouï-dire. Il y avait des années qu'elle n'était pas allée à la gare. M. de La Boulerie, qui ne sortait guère, n'aimait pas que sa femme s'absentât. Il fallait qu'elle montât souvent à son cabinet savoir s'il n'avait besoin de rien, lui apporter un bouillon

ou un fruit. Ce régime de recluse que pratiquait Mme de La Boulerie avivait la pourpre de son teint, car elle était de nature sanguine et congestive. Elle reprit :

— Si ça t'ennuie, Georges, n'y va pas. Marguerite connaît Rivray. Je ferai dire à Jean, du Lion-Bleu, qu'il se charge de ses bagages... Et puis, une personne qui a voyagé en Italie n'est pas embarrassée. Je suis très contente que Marguerite vienne. Henriette, je suis sûre que vous vous entendrez.

Mme d'Esclaragues était venue quelquefois de Versailles voir Mme Dolonne, qui éprouvait une vraie sympathie pour la jeune femme. Mme Dolonne tendit sa joue à Georges qui se levait pour sortir.

— Et moi? vaurien!

Et la tante La Boulerie offrit aussi, coquettement, à son neveu sa large joue écarlate.

A cinq heures moins vingt, Georges était à la

gare. Il avait, sans s'en douter, abrégé sa promenade. A Pont-de-Vince, il s'était reposé un moment au bord du canal. L'eau s'allongeait, unie et plate, entre deux rangées d'arbres. Le ciel était gris. Georges l'examina longuement pour bien se persuader qu'il ne tarderait pas à pleuvoir. Il crut même sentir deux gouttes sur sa main. Il prit par le raccourci. Au-dessus des premières maisons de Rivray, l'horloge de la tour Saint-Jean marquait quatre heures et demie : il se dirigea vers la gare.

Personne ne se présentait encore aux guichets fermés. Dans la salle des bagages, une malle, à l'abandon, reposait sur la bascule, auprès d'un pot à colle. La marchande de journaux n'était pas encore là et les battants de bois de sa boutique étaient clos. Georges pénétra dans la salle d'attente et regarda par la porte vitrée. Une locomotive errante manœuvrait. Un homme d'équipe traversa les rails. Georges sortit. Dehors, il poussa la grille du petit jardin. Il était propret et minable, avec un banc vert et un

doigt de jet d'eau. Quelques roses trémières y dressaient leurs hampes fleuries. Un poteau télégraphique égrenait sa grappe de muguets de porcelaine. La locomotive évoluait toujours, haletante et comme à tâtons, puis elle lança un coup de sifflet aigu, fila et disparut.

L'heure du train approchait. L'omnibus du Lion-Bleu arriva le premier. C'était son cocher qui devait s'occuper des bagages de Mme d'Esclaragues. Une sonnerie électrique tinta. L'homme d'équipe roula un chariot chargé de caisses branlantes. Le chef de gare ôta sa casquette blanche et se gratta la tête. Des gens allèrent et vinrent. Un gros homme s'agita, une sacoche en bandoulière, et boutonnant son pantalon.

Quand le train eut été coupé en deux pour donner passage aux voyageurs qui en descendaient, Georges Dolonne chercha à reconnaître Mme d'Esclaragues. Une forte dame bouscula trois messieurs, dont l'un riait; des paysans suivirent, puis quelques femmes, puis Jean, le cocher du Lion-Bleu, portant un nécessaire de

toilette et, derrière lui, une jeune femme enveloppée d'un cache-poussière. C'était elle. Elle lui parut plus grande qu'il ne l'avait imaginé, mais il ne put guère distinguer son visage sous une épaisse voilette de tulle blanc. Georges la vit donner d'une main gantée son billet à l'employé. L'homme d'équipe ramenait son chariot. Une haute malle de cuir, aux initiales de Mme d'Esclaragues, y oscillait. Georges retourna dans le petit jardin et s'assit sur le banc vert, pour attendre le départ de l'omnibus du Lion-Bleu.

Quand il se leva pour revenir à la maison, le ciel s'était éclairci. Les nuées grises rosissaient délicatement. L'air était tiède et doux. Georges, dans la gare, acheta un journal. A l'étalage des livres, le dernier roman de Zola carrait sa masse compacte sous sa couverture jaune. Il n'osait pas acquérir ce gros volume. Que penserait la marchande du petit-neveu de M. de La Boulerie? Il lui semblait, à Rivray, où il ne connaissait personne, être connu de tous. Plusieurs fois déjà, dans la rue, on l'avait salué sans qu'il sût

à qui il devait cette politesse. Il songeait à ces choses, tout en marchant dans l'avenue de la gare. Elle était plantée de petits arbres et encore seulement à demi bâtie. Sur le trottoir, des maçons gâchaient le plâtre à la truelle. Une carriole où était un jeune veau passa. Des enfants jouaient aux billes. Successivement, Georges s'accouda au parapet des deux ponts de la Vince. Sous le premier, la rivière presque à sec montrait son fond de cailloux; sous le second, l'eau coulait paresseuse et verdâtre. De longues herbes filamenteuses y ondulaient lentement. Devant l'hôtel du Lion-Bleu, l'omnibus stationnait : Mme d'Esclaragues était déjà à la maison. La pensée de la voir intimida Georges. Elle aurait enlevé son cache-poussière et sa voilette. Il savait, par la photographie de Hugues de Galbans, qu'elle avait de beaux yeux. Elle lui tendrait la main. Il regarda les siennes : elles lui semblèrent propres, mais poussiéreuses.

Au lieu de rentrer par la place aux Bœufs, Georges rentra par la ruelle. Les servantes, malgré les recommandations de M. de La Boulerie, ne fermaient guère la porte du jardin qu'au loquet. Georges se glissa dans la maison, grimpa l'escalier et gagna sa chambre. Il était six heures dix : il lui restait le temps de faire un bout de toilette. Il changea de chaussures, mit une autre cravate et se brossa minutieusement les ongles.

Sa mère et sa tante étaient seules au salon. Georges s'assit entre elles.

— Est-ce que Mme d'Esclaragues n'est pas arrivée ? — demanda-t-il hypocritement.

Mme d'Esclaragues, très fatiguée, s'était couchée. Il éprouva un petit soulagement et une petite déception. A table, l'oncle La Boulerie préleva sur chaque plat la part de l'absente. Après dîner, il s'éclipsa discrètement. Sa journée avait été rude. Il avait élucidé à grand' peine et établi sur des documents irrécusables la parenté qui unissait Jean d'Auberoche, grand

panetier du roi Charles VII, à Luc d'Auberoche, seigneur du Rinçay. Aussi se sentait-il le besoin de se mettre au lit de bonne heure.

La soirée fut silencieuse. Mme Dolonne était triste. Depuis plusieurs jours, elle ne recevait aucune lettre de son mari. Georges avait lu, dans le journal acheté à la gare, que son père assistait à une *garden party*, donnée à Royat par la comtesse Katovitch, dans les jardins du Grand-Hôtel.

Mme de La Boulerie était montée prendre des nouvelles de Mme d'Esclaragues.

— Eh bien, tante, — demanda Mme Dolonne, — comment va-t-elle ?

La bonne figure rouge de Mme de La Boulerie s'éclaira comme si on eût allumé du feu à l'intérieur.

— Elle dort, la pauvre ! Ah ! ma chère, je voudrais que tu la visses ! Le sommeil l'a prise comme elle était, une grosse pêche à la main, et elle a renversé le sucre en poudre sur son drap... Elle se réveillera demain toute sucrée...

Et Mme de La Boulerie passa sa langue sur ses lèvres violacées et éclata d'un bon rire qui secouait les brides mauves de son bonnet et faisait trembler ses papillotes grises.

Les ouvrages au crochet de Mme de La Boulerie et de Mme Dolonne étaient posés sur le guéridon. Les ciseaux ouvraient leurs becs aigus. Georges, en entrant au salon, y respira une odeur inaccoutumée. Il n'y avait pas de fleurs dans les vases et pourtant l'air était pénétré d'un parfum léger et subtil de violettes, de quelque chose de délicat et d'inattendu que, de leurs cadres, les Le Bégat de La Boulerie, sous leurs perruques parlementaires, semblaient flairer avec méfiance, tandis que le galant chevalier de Lestoret dilatait de plaisir ses narines voluptueuses dans l'ivoire colorié de sa miniature.

Georges, en trouvant le salon vide, pensa qu'on était au jardin. Son unique allée tournait

autour d'un gazon orné de trois corbeilles de fleurs, une de pétunias, une de verveines, une d'œillets d'Inde. Dans un coin, le vieux noisetier abritait le banc. Une vigne vierge couvrait le mur. M. de La Boulerie et Mme Dolonne étaient assis sur le banc.

— Tiens, voilà Georges! — s'écria Mme de La Boulerie.

A ce nom, une jeune femme qui causait avec elle se retourna, et Georges vit un visage qui lui souriait. Les yeux étaient gais et bruns, la bouche gracieuse, la figure pleine et douce. Mme d'Esclaragues ne portait plus les mêmes bandeaux que sur la photographie de Hugues de Galbans. Elle avait relevé ses cheveux. Tordus en chignon sous le chapeau de paille, ils frisaient sur le front et découvraient la nuque. Sa robe de toile blanche lui donnait un air de fraîche jeunesse. Elle se tenait debout, svelte et souple, au grand soleil qui empourprait les joues de Mme de La Boulerie et faisait, sur le nez de M. de La Boulerie, miroiter les verres de ses

lunettes. Georges ne se sentait plus du tout intimidé. A déjeuner, Mme d'Esclaragues mangea avec appétit. Il ne lui restait plus rien de sa fatigue de la veille. En passant à Georges la jatte de fruits, elle lui dit :

— Tenez, monsieur Georges.

Mme de La Boulerie se mit à rire.

— Je pense, Marguerite, que tu ne vas pas appeler Georges « monsieur » !

— Tenez, Georges ! — reprit Mme d'Esclaragues en souriant.

Georges reposa la jatte et mordit dans une prune. Elle était ronde, dorée, mûre à point, et d'un goût exquis. Il se sentait heureux sans savoir pourquoi.

Mme d'Esclaragues parut fort contente de voir M. Hugues de Galbans qui se présenta dans l'après-midi chez les La Boulerie. Il venait ce jour-là à Rivray pour affaires, disait-il. Mme de

La Boulerie en parut convaincue. Mme d'Esclaragues et lui plaisantèrent amicalement. Ils se taquinaient volontiers. Hugues de Galbans avait soigné sa toilette. Sa barbe en pointe était fraîchement coupée. Il promit à Mme d'Esclaragues des assiettes peintes : il en avait ramassé pour elle d'amusantes.

Hugues de Galbans apporta, le surlendemain, ses poteries peinturlurées. Il les avait déposées sur la table de la salle à manger. Mme d'Esclaragues et lui les examinaient une à une. La porte du salon était ouverte. Mme Dolonne appela Georges pour lui dire un mot. Quand il rapporta les ciseaux que sa mère avait oubliés dans sa chambre et qu'il revint dans la salle à manger, il remarqua que Mme d'Esclaragues et M. de Galbans tenaient chacun encore la même assiette. Celle de M. de Galbans était blanche à dessins bleus; celle de Mme d'Esclaragues représentait des fruits d'une couleur savoureuse et rustique.

— Mais, ma pauvre Marguerite, — disait Mme de La Boulerie, — tu ne peux cependant pas passer ta journée à nous voir faire du crochet, à Henriette et à moi... Cela nous va, parce que je suis une vieille femme et parce qu'elle aime à demeurer en repos pendant ces deux mois de vacances, car elle a le temps de se dégourdir les jambes à Paris. Mais toi, il faudrait tout de même que tu prennes l'air, et, depuis que tu es ici, tu n'as pas mis le pied dehors !

— Tant mieux, ma tante : j'engraisserai !

Georges, qui feuilletait distraitement un ouvrage intitulé : *les Femmes de la Bible*, leva les yeux et cessa de considérer les gravures en taille-douce qui représentaient Judith, Ruth, Esther et Rébecca, pour regarder Mme d'Esclaragues. Il lui semblait qu'elle n'avait aucun besoin d'engraisser et qu'elle était fort bien ainsi. Sa poi-

trine tendait l'étoffe de son corsage, dont les manches courtes découvraient le poignet et la rondeur ferme de l'avant-bras. Il la jugeait charmante. Aussi éprouva-t-il une petite émotion quand Mme de La Boulerie ajouta:

— Georges, offre donc à Marguerite de faire un tour. Tu connais bien les chemins, et il y a de jolis endroits aux bords de la Vince et le long du canal.

— Mais cela va ennuyer Georges, — dit sournoisement Mme d'Esclaragues. — Les jeunes gens préfèrent sortir seuls.

Georges ferma avec empressement *les Femmes de la Bible*.

— Vous voyez bien que cela ne lui déplaît pas! — répondit Mme Dolonne. — Va me porter à la poste cette lettre pour ton père, pendant que Mme d'Esclaragues met son chapeau.

Au retour de Georges, Mme d'Esclaragues était prête à partir. Elle boutonnait un gant gris sur son bras frais. Dans le vestibule, Georges chercha sa canne. Dehors, le soleil était chaud.

Mme d'Esclaragues ouvrit son ombrelle, fit quelques pas et s'arrêta.

— Où allons-nous?

— Voulez-vous prendre par les platanes et monter à Villevue?

Mme de La Boulerie, en déposant son crochet, pour aller porter à M. de La Boulerie, dans son cabinet, son bouillon de quatre heures, dit à Mme Dolonne:

— On va peut-être trouver drôle que Marguerite se promène seule sur les routes avec Georges. Il est inutile d'en parler à ton oncle. Tu sais, il est très sévère. Il disait déjà, l'année dernière, que Hugues de Galbans venait trop souvent à la maison quand Marguerite était ici. Pourtant, elle se tenait très convenablement avec lui; mais elle est jeune... Je voudrais tant qu'elle se remarie, cette pauvre Marguerite !...

— Il ne faut pas compter sur Georges pour

cela, ma tante! — dit Mme Dolonne. — Il n'est pas même bachelier!

Et elle ajouta :

— Et je crains bien qu'il ne le soit pas encore en novembre. Il n'a pas touché un livre depuis qu'il est ici. Oh! je sais bien que son échec est dû surtout à sa timidité...

L'avenue des Platanes, qui mène à Pont-de-Vince, bifurque à un kilomètre de Rivray. La route neuve contourne une colline que la vieille route grimpe d'une montée assez dure et raboteuse, au sommet de laquelle on a une fort belle vue.

Pour aller aux platanes, de la place aux Bœufs, il faut traverser une partie de Rivray. Marguerite et Georges marchaient l'un près de l'autre sur le trottoir de la rue des Chantres et tournèrent dans la Grand'Rue. C'est là que sont les plus belles maisons et les plus beaux magasins

de la ville. Marguerite, à la devanture du bijoutier Ribeyre, examina les pendules, les montres et les quelques menus bijoux qui la garnissaient. Derrière la glace, on apercevait M. Ribeyre à son établi d'horloger, sa grosse loupe dans l'orbite. Il leva la tête; son œil libre lança un mauvais regard. Ils s'éloignèrent. Des femmes, aux seuils des portes, faisaient des groupes bavards qui se taisaient à l'approche des promeneurs. Georges ressentait à la fois de l'embarras et de la fierté. Il avait hâte d'être hors de la ville.

Dès la maison de M. de La Vigneraie, les platanes apparaissaient. Leur allée s'enfonçait droite et majestueuse. Les beaux arbres aux troncs squameux rejoignaient leurs branches et mêlaient leur feuillage en une voûte verte et doucement mouvante. Un chien s'élança vers Mme d'Esclaragues en aboyant: Georges le chassa d'un moulinet de sa canne. Ils se rangèrent pour éviter une voiture. C'était la vieille calèche du Lion-Bleu. Mme Hurtrot la louait quelquefois pour aller rendre visite aux Galibert des For-

geais. Mme Hurtrot salua Mme d'Esclaragues. Georges souleva son chapeau.

— Voilà donc votre ennemie, Georges !

Mme d'Esclaragues savait l'histoire du cours de dessin. Georges n'en fut pas mécontent et répondit par une plaisanterie sur le chapeau à cassis de Mlle Duplan.

La vieille route était dure, pierreuse et mal entretenue ; mais, une fois au haut de la côte, on dominait Rivray, ses deux ponts, sa double rivière, son cours, les maisons, le clocher de l'église, la tour Saint-Jean, des prairies, un cercle de collines cultivées... Mme d'Esclaragues s'arrêta, appuyée sur son ombrelle. Elle était un peu essoufflée. La toile de son corsage palpitait. Sur sa nuque, une mèche débouclée collait à quelques gouttes de sueur.

— C'est vraiment joli d'ici, n'est-ce pas, Georges ? (Et, du bout de son ombrelle, elle montrait le paysage ensoleillé.) Aimez-vous les voyages ?

Il ne connaissait guère que la Normandie et la Bretagne ; mais après son examen de novembre,

son père le mènerait peut-être en Hollande. Mme d'Esclaragues y avait passé les premiers temps de son mariage. Elle parla de ce pays d'eau et de verdure : — Dordrecht, avec la Meuse qui mire son église rouge, hantée de corneilles criardes et tournoyantes; La Haye, et son lac intérieur, son bois aux troncs inégaux, ses dunes qui bordent une mer grise; Amsterdam, et ses canaux, ses maisons opulentes, étroites et peintes...

Ils avaient pris un petit chemin qui ramène à Rivray. Ils allaient entre les haies vives, derrière lesquelles on entendait parfois le meuglement doux de quelque bétail. La bête, qui les avait suivis, appuyait sur la traverse de la barrière son mufle luisant, et les regardait de ses bons yeux, tandis que ses cornes courbes encadraient une petite lyre de ciel bleu. Les prés étaient d'un vert tiède. Le soleil déclinait : Mme d'Esclaragues n'avait pas rouvert son ombrelle; elle marchait, toute imprégnée de lumière.

Elle aimait la chaleur et la clarté. L'Italie

l'avait enchantée. L'air irisé de Venise ; l'air sec et transparent de la Toscane et de l'Ombrie ; l'air de Rome, l'air de Naples, l'air de Palerme, — elle en disait, de chacun, la qualité particulière. Georges l'écoutait. Elle mêlait à ses admirations des remarques plaisantes, savait décrire la beauté d'un monument et le pittoresque d'un costume, une statue ou une silhouette. Georges s'amusa en pensée des étonnants sergents de ville italiens ; il rit franchement de ceux de Vérone, qui portent une sorte de redingote boutonnée, une longue canne et un gigantesque chapeau de haute forme.

Ils rentrèrent, à plus de six heures. Hugues de Galbans était venu, peu après leur départ. Georges eut un imperceptible mouvement de satisfaction.

Quelques jours après, comme ils sortaient de nouveau ensemble, Mme d'Esclaragues dit à Georges négligemment :

— Si nous allions aujourd'hui un peu du côté de Vailly ?

La route de Vailly était plate et poudreuse. Ils marchaient sur les banquettes de gazon. Une petite fille gardait un troupeau d'oies. Un bicycliste fila, qui, en saluant, lâcha le guidon et faillit tomber. Sa machine fit un zig-zag inquiétant. Georges reconnut M. de Péridon. La journée était extrêmement chaude.

— Sommes-nous encore loin du carrefour d'Halcy ? — demanda Mme d'Esclaragues, qui s'était baissée pour rattacher le lacet de son soulier. — J'y suis venue, l'an dernier ; je me souviens d'un pré charmant et d'un gros noyer.

Comme ils approchaient du carrefour, un chien courut à eux. C'était un caniche noir soigneusement tondu,avec des bracelets de poil autour des pattes et un ruban feu noué à la mèche du front.Il sauta sur Georges et voulut lui lécher les mains ; en même temps, de la barrière du pré, une voix gaie et bien connue cria :

— Ne bougeons plus !

Mme d'Esclaragues et Georges demeurèrent immobiles. Le caniche se coucha à leurs pieds. Hugues de Galbans, son appareil photographique à la main, s'avançait sur la route à leur rencontre. Mme d'Esclaragues ne parut pas très surprise de le voir.

— Ah! c'est vous, cher monsieur! Nous allions au carrefour d'Halcy nous asseoir dans le grand pré au noyer.

M. de Galbans regarda tendrement Mme d'Esclaragues. Elle souriait malicieusement. Il mit son appareil dans une boîte de cuir qu'il portait en bandoulière.

— Vous avez là, cher monsieur, une singulière façon de lever les contributions!

— C'est l'impôt sur la beauté, belle dame! — répondit galamment le percepteur de Vailly.

Ils s'installèrent tous les trois sur l'herbe. Elle était douce, haute et molle. Les carottes sauvages y dressaient çà et là leurs ombelles blanches qui tremblaient sur leurs tiges quand le caniche les frôlait de son dos laineux. Mme d'Es-

claragues s'assit souplement. Elle croisa ses mains à ses genoux. Le bord de sa robe laissait passer le bout de l'un de ses souliers gris; elle enleva de sa cheville un peu de bourre de chardon, qu'elle souffla doucement dans l'air. Son ombrelle gisait auprès d'elle. Hugues de Galbans la prit et se mit à jouer avec le manche d'ivoire poli. Le ciel était bleu, sans nuage. Le gros noyer étalait son ombre nette. Des papillons volaient, que pourchassait le caniche noir. La langue rose du chien atteignit la joue de Georges. Mme d'Esclaragues et Hugues de Galbans se regardaient comme s'ils avaient quelque chose à se dire.

Le caniche gambadait et bondissait. Georges lui jeta son chapeau, que la bête rapporta ; puis elle repartit en courses folles et circulaires. Georges la poursuivit. Essoufflé, il se coucha sur le dos dans l'herbe. Un moucheron lui chatouilla l'oreille. Il ferma les yeux.

Quand il les rouvrit, il ne vit plus M. de Galbans et Mme d'Esclaragues. L'ombrelle ouverte

les cachait à sa vue. Pour revenir à eux, il fit un circuit. Le caniche l'avait précédé. Mme d'Esclaragues caressait l'échine heureuse, de sa main dégantée.

Hugues de Galbans accompagna Mme d'Esclaragues et Georges jusqu'aux premières maisons de Rivray. Il était nerveux et tirait la pointe de sa barbe. Mme d'Esclaragues remit son gant pour rentrer en ville.

— Eh bien, mes enfants, avez-vous fait une bonne promenade? — leur dit Mme de La Boulerie, qui terminait avec Mme Dolonne le soixante-deuxième carré au crochet de leur courtepointe.

Ni l'un ni l'autre ne parla de la rencontre de M. de Galbans.

Le soir, en remontant avec les bougies, on s'arrêta à la porte de la chambre de Marguerite. Mme d'Esclaragues voulait donner à Mme Dolonne, qui se plaignait de névralgie, un cachet d'antipyrine. Les trois femmes entrèrent dans la chambre. Georges demeura sur le seuil par discrétion. Il vit la toilette préparée, l'eau chaude

fumant dans un broc, le lit défait, la chemise étalée. Mme d'Esclaragues fouillait dans le tiroir de la commode, sans parvenir à trouver ses cachets.

— Mais entrez donc, Georges, ne restez pas dehors!... Où ai-je bien pu ranger ma boîte?... Ah! la voilà!

Et Georges regardait le visage de Mme d'Esclaragues éclairé par la lumière qui dessinait sur sa joue l'ombre délicate de ses cils.

V

Mme Dolonne, Mme d'Esclaragues et Georges achevaient de déjeuner à l'hôtel de la Cloche, le meilleur de Vallins, dans la ville haute, non loin de la cathédrale, sur la place des Marnettes. Il occupait une vieille maison du siècle dernier, comme il y en a encore beaucoup à Vallins. Celle-là, bâtie par les Riballière, famille de nos jours éteinte, mais qui tenait jadis un bon rang dans la province, était devenue un lieu de passage où chacun avait un droit égal d'être reçu selon son argent. M. de La Boulerie s'en affligeait, et ne manquait jamais, quand on parlait de l'hôtel de la Cloche, de rappeler cette origine et cette déchéance, qui lui semblaient une marque de la vicissitude des temps.

Cette course à Vallins avait été décidée à cause de Georges. Il lui fallait un répétiteur pour son examen. M. Dolonne, entre deux *garden parties*, avait, de Royat, écrit à sa femme en ce sens. Mme Dolonne s'était alors adressée à Hugues de Galbans : il connaissait bien Vallins, où il venait verser une fois par mois sa caisse à la recette particulière. Aux premiers mots de Mme Dolonne, il lui répondit qu'il avait justement ce qui lui convenait : un de ses camarades de collège, professeur de seconde au lycée, restait pendant les vacances à Vallins pour y préparer tranquillement sa thèse de doctorat, et ne refuserait pas, sans doute, de donner quelques répétitions au jeune Dolonne. En effet, M. Ferront accepta, et rendez-vous fut pris avec M. de Galbans pour aller ensemble à Vallins, le samedi suivant, qui était le 17 août. Mme d'Esclaragues demanda à être du voyage. Elle voulait acheter un nouvel en-cas aux Galeries Parisiennes pour remplacer le sien, qui se déchirait. On devait prendre le train d'onze heures, qui s'arrêtait à Vailly,

où Hugues de Galbans se joindrait à eux.

Mme d'Esclaragues, comme on arrivait à Vailly, se mit à la portière. La petite gare était vide. Une sonnerie électrique tintait rapidement et minutieusement auprès de l'ardoise noire où l'on inscrit à la craie la marche des trains. Le gendarme se tenait debout sous ses buffleteries blanches, tapotant la gaine de cuir jaune de son revolver. Sur une brouette, une cage à poules laissait passer par ses claires-voies quelques têtes de volailles effarées et curieuses.

— M. de Galbans n'est pas là, — dit Mme d'Esclaragues en se rasseyant sur la banquette.

— Ce n'est pas possible !

Et Mme Dolonne regardait, à son tour, le trottoir désert, quand Georges s'écria :

— Voilà Francine !

La jolie servante de M. de Galbans accourait au wagon. Sa course l'avait un peu décoiffée. Elle avait chaud. Ses joues luisaient. Elle apportait une lettre. M. de Galbans y donnait l'adresse de M. Ferront, et priait Mme Dolonne

de l'excuser : il attendait les inspecteurs des finances.

L'inspecteur des finances est la terreur annuelle du pauvre percepteur. Personnage redoutable et mystérieux, il survient sans s'annoncer. On sait bien qu'il est en tournée dans la région, mais on ignore quel jour il se présentera. Il est la menace et l'imprévu. Ce n'est pas un visiteur commode et bienveillant. Il vient pour chercher l'erreur, pour relever l'inexactitude, pour découvrir l'inadvertance. Il examine, scrute et vérifie. Il guette l'irrégularité. Il est la méfiance administrative, le soupçon hiérarchique. Parfois, il va seul, parfois il est deux et ils rivalisent de zèle aux dépens du prévenu ; car la présomption est toujours défavorable au subordonné.

Quoique l'excuse de M. de Galbans fût des plus valables, Mme Dolonne n'en demeura pas moins assez contrariée. Qu'allait-on devenir sans lui ? Il faudrait commander le déjeuner à l'hôtel de la Cloche ; il y aurait du monde dans la salle

et il est gênant à des femmes seules de s'asseoir en public à une table de restaurant. Il y avait bien Georges, mais c'était un enfant. Il est vrai qu'il pourrait toujours régler la note ! Ces petits actes de la vie embarrassaient Mme Dolonne. A Paris, elle s'en acquittait encore assez bien ; mais, depuis qu'elle était à Rivray, M. de La Boulerie lui avait communiqué un peu de ses craintes à propos de tout. Heureusement, Marguerite était là et Mme Dolonne regardait avec plaisir les yeux doucement hardis de Mme d'Esclaragues.

Mme d'Esclaragues, en effet, semblait fort à l'aise. Elle pelait une poire. Ses doigts habiles enlevaient délicatement au couteau la peau polie et juteuse. La chair du fruit apparaissait humide, grenue et délicieusement fondante. Mme Dolonne, du reste, n'était pas seule à admirer Mme d'Esclaragues. Georges ne la quittait pas des yeux et, à la table voisine, deux officiers qui déjeunaient lui adressaient des œillades ménagées. L'un rajustait son monocle, l'autre frisait sa moutache. Ils étaient jeunes. Plus loin, une

famille anglaise arrosait de tasses de thé des viandes saignantes. Un garçon se hâtait, élastique sur ses escarpins. Les murs de la salle à manger de l'hôtel de la Cloche avaient conservé leurs anciennes boiseries blanches. Un vieux monsieur, à l'écart, reflété par une glace, mordait son cure-dents et en tirait un petit bruit sec. Les deux officiers se levèrent. C'étaient deux lieutenants de dragons. Au collet ils portaient le chiffre du 9ᵉ régiment, celui de Fernand Plantel. Georges tressaillit et pensa à Mˡˡᵉ Eugénie.

Depuis l'arrivée de Mᵐᵉ d'Esclaragues, il oubliait la jolie maîtresse du lieutenant Plantel. Tout à coup, il revit nettement la frange de cheveux blonds, les yeux bleus, le chapeau fleuri, le café Vachette, les pailles dans le grand verre d'orangeade... Au fait, Mˡˡᵉ Eugénie devait être à Vallins. Il pouvait la croiser, en sortant, au coin de la rue. Certes, elle ne lui parlerait pas, si elle le reconnaissait; mais elle risquerait peut-être un sourire, quelque bonjour

discret, dont Mme d'Esclaragues s'apercevrait sans doute.

Ces pensées rendaient Georges rêveur. Les deux officiers étaient partis. Le vieux monsieur se servait de son cure-dents pour se nettoyer les ongles. Mme d'Esclaragues se regardait dans la glace, qui lui montrait son image élégante et lointaine. Mme Dolonne, les sourcils froncés, cherchait dans sa poche son porte-monnaie. Elle songeait maintenant à l'ennui d'aller chez M. Ferront. Elle s'en répétait l'adresse. Le professeur logeait 12, rue du Chapitre. Au bureau de l'hôtel, on lui en indiqua le chemin. C'était près de la cathédrale. On sortit. Sous la véranda, des messieurs buvaient leur café. On sentait une odeur de chartreuse et de cigares. Les chevaux de l'omnibus, dételés, rentraient à l'écurie, le harnais au dos. Mme d'Esclaragues et Mme Dolonne marchaient devant. Georges les suivait, bien décidé à ne pas voir Mlle Eugénie, même s'il la rencontrait face à face. Les rues du vieux quartier étaient étroites. Celle qu'avaient prise

Mme Dolonne, Mme d'Esclaragues et Georges menait tortueusement à la cathédrale.

Elle apparut brusquement, à un détour, remplissant toute la largeur de la rue de sa haute masse sculptée. Elle s'élevait, compliquée et noble, soutenue par l'arc de son portail, et comme infirme, avec le double moignon de ses deux tours inégales et inachevées, derrière lesquelles on devinait l'échine de sa voûte et la croupe de son abside. Son dos trapu tenait en équilibre l'audace de sa flèche qui s'élançait hardie et perçante. En débouchant sur la place, qui s'élargissait autour du monument, Georges reconnut la famille anglaise groupée, le Bædeker aux mains.

— Je vais vous attendre pendant que vous irez chez M. Ferront, — déclara Mme d'Esclaragues en fermant son ombrelle.

La jeune femme se détachait en silhouette élégante et mondaine sur les ténèbres de l'église, dont les portes étaient grandes ouvertes. Des gamins jouaient aux billes sur les dalles plates du parvis.

— Mais vous allez vous ennuyer !

— Non, non... Cette vieille église est belle et doit être fraîche, — répondit Mme d'Esclaragues.

— Comme vous voudrez, chère madame; mais si vous aviez voulu venir avec nous chez M. Ferront...

Georges n'avait rien dit, mais il n'était pas fâché que Mme d'Esclaragues ne les accompagnât pas chez le professeur. Il ne lui aurait pas été agréable de se montrer aux yeux de la jeune femme sous son aspect de collégien en vacances et de bachelier ajourné. Il s'en serait senti comme rabaissé et redevenu petit garçon. Aussi vit-il sans regret Mme d'Esclaragues disparaître dans l'ombre de l'église, après avoir enjambé les billes des gamins.

Georges Dolonne et sa mère se dirigèrent vers la rue du Chapitre. C'était la deuxième à droite

sur la place. M. Ferront y habitait une vieille maison. L'escalier était au fond d'une cour pavée de grès pointus. Sombre et humide avec une belle rampe de fer forgé, il se continuait au-dessus du premier étage, par des marches roides et une corde le long du mur. Au palier, sur une porte, était clouée une carte de visite : « Charles Ferront, professeur au Lycée. »

Mme Dolonne sonna. Une voix répondit :

— Entrez.

Au fond d'une vaste pièce, basse de plafond et carrelée de rouge, un homme tournait le dos, assis à une table surchargée de livres. Les murs étaient entièrement garnis de rayons où s'alignaient des volumes, pour la plupart brochés. L'homme se retourna à demi. Mme Dolonne vit un front chauve, une barbe noire d'où sortait une grosse pipe. M. Ferront la déposa sur la table, se leva et s'avança vers Mme Dolonne.

Mme Dolonne se nomma : M. de Galbans n'avait pu les escorter. Quand Mme Dolonne et

Georges eurent pris place, elle sur un fauteuil, lui sur une chaise de paille, débarrassés des paperasses qui les couvraient, ils regardèrent mieux M. Ferront. Il était trapu et vigoureux, l'air libre et bon et parlait d'une voix forte et lente.

— Je donnerai bien volontiers quelques leçons à votre fils, madame, quoique ce ne soit peut-être guère utile. S'il ne sait rien, je ne lui apprendrai pas en un mois et demi ce qu'il faudrait qu'il sache. Tout ce que je peux faire, c'est de l'aider à se rendre mieux compte de ce qu'il sait et à en tirer parti. Galbans m'a parlé de lui. Son échec n'a été qu'une malchance.

— Alors vous croyez, monsieur, qu'il pourra être reçu en novembre?

Mme Dolonne était pleine d'espoir... La confiance de M. Ferront la rassurait et lui semblait d'heureux augure.

Cet examen de novembre la préoccupait. Elle en causait souvent avec Mme de La Boulerie, qui lui répétait, pour la consoler, que M. de La Bou-

lerie n'était pas bachelier, ce qui ne l'empêchait point d'être le meilleur généalogiste de France et l'homme le plus estimé de Rivray; mais ce raisonnement et cet exemple ne convainquaient pas Mme Dolonne de l'inutilité du baccalauréat.

Georges serait bachelier en novembre : M. Ferront l'avait dit, et il devait s'y connaître. Et Mme Dolonne considérait les nombreux volumes qui garnissaient les rayons : que de science il faut, de notre temps, et qu'on est heureux d'être une femme, et qu'il vaudrait mieux rester toujours un enfant!... Cependant, M. Ferront convenait avec Georges que les leçons auraient lieu deux fois la semaine. Ils choisirent le lundi et le jeudi. Par le train qui part de Rivray à une heure, on est à Vallins vers deux heures, et il y a, à cinq heures, un train qui ramène à Rivray.

Et M. Ferront reconduisit Mme Dolonne et Georges jusque sur l'escalier.

Mme d'Esclaragues les attendait sur le parvis

de la cathédrale, malgré le soleil qui chauffait le pavé. Elle avait eu vite assez des chapelles, qui d'ailleurs ne contenaient rien de curieux. En vain le bedeau lui avait offert de lui montrer la crypte. Elle s'était arrêtée aux premières marches, se souciant peu de descendre dans le souterrain en compagnie de ce gros rat d'église qui furetait devant elle, et dont elle avait remarqué les joues pendantes et les yeux concupiscents. D'un air de geôlier, il faisait tinter à son poing un trousseau de grosses clés. Aussi refusa-t-elle d'aller plus loin, tandis qu'il soufflait, en grognant, un bout de cire jaune, collé sur une carte à jouer. Le bonhomme lui avait proposé alors de monter à la flèche. Elle avait refusé également, et elle était revenue vers la porte, d'où elle regarda les gamins jouer aux billes. Mme Dolonne et Georges la trouvèrent s'intéressant à la partie de triangle et indiquant des coups aux polissons accroupis, du bout de son ombrelle fermée.

Mme d'Esclaragues fut d'avis d'aller tout dou-

cement aux Galeries Parisiennes, puis chez un pâtissier et au Jardin Public. Le train ne partait qu'à cinq heures. Les Galeries Parisiennes étaient dans la ville neuve, avenue Gambetta.

Sur la façade d'une grande maison à la moderne, leur enseigne brillait en lettres d'or. Les glaces des devantures laissaient voir la diversité des étalages. On vendait de tout, aux Galeries. Il n'y avait pas un endroit dans Vallins où l'on eût plus de chances de rencontrer Mlle Eugénie. Georges pensait qu'une personne de cette sorte devait mener une existence particulière, qui consistait, sans aucun doute, à boire des orangeades avec des pailles, à fréquenter les magasins, et à faire quelque chose encore à quoi il ne voulait pas trop songer.

Il y avait peu de monde aux Galeries Parisiennes. Les commis somnolaient. Les deux caissiers de la caisse principale, la plume à l'oreille, observaient le vol des mouches. Les robes pendaient lasses aux mannequins. Les rubans à demi déroulés s'allongeaient paresseusement. La

ganterie s'étirait, fatiguée. On respirait une odeur lourde, qui variait suivant les comptoirs devant lesquels on passait. Ici, l'odeur aigre des lingeries; là, l'odeur grasse des lainages; plus loin, celle de la parfumerie, composée de parfums divers, qui se mêlaient à la senteur forte des chaussures.

Mme d'Esclaragues hésitait devant la multitude des parapluies qui lui offraient leurs manches variés. Il y en avait de toutes sortes, en bois à peine dégrossi ou soigneusement travaillé, d'aspect rustique ou souffreteux, et quelques-uns présentant de hideux moignons. Certains figuraient des têtes d'animaux, des oiseaux, des lézards. Il y en avait à becs et à béquilles, d'autres ornés de boules de métal. Ils semblaient vouloir mordre, lécher, frapper ou serrer la main qui les prendrait. Mme d'Esclaragues se décida pour l'un d'eux, insignifiant, de forme aiguille, garanti soie, et qu'elle paya dix-huit francs. Le plus gras des deux caissiers enregistra l'achat. La monnaie tinta sur la plaque de cuivre can-

nelé. L'inspecteur en cravate blanche, à l'instar de Paris, salua les acheteuses à leur sortie du magasin.

Mme d'Esclaragues reparla du pâtissier. La meilleure pâtisserie de Vallins est située dans la ville haute, non loin de la cathédrale. Hugues de Galbans en vantait les gâteaux savoureux. Mais il était préférable, au lieu de remonter par cette chaleur les rues en pente du vieux Vallins, de goûter chez Clarvin, dans le quartier neuf, au bout de l'avenue Gambetta, place du Jardin Public. Ces dames voulurent prendre le tramway. Il passa sans s'arrêter au signal que fit Georges au conducteur. C'était une voiture basse traînée par un seul cheval. Sur la plate-forme se tenaient trois militaires. Il y avait à Vallins, outre le 9e dragons, de l'artillerie et de la ligne. On croisa quelques officiers; ils marchaient, l'air oisif et martial. Georges causait avec Mme d'Esclaragues et portait son parapluie. Mme Dolonne venait un peu en arrière.

La pâtisserie Clarvin faisait face au Jardin

Public. Un store de toile rayée la protégeait de l'ardeur du soleil. Sur les tablettes de marbre, les gâteaux reposaient dans des assiettes à bordure verte. A la crème ou aux fruits, glacés de caramel ou saupoudrés de sucre, ils avaient un air délicat de choses précieuses et conservées sous la gaze qui les recouvrait. Mme Clarvin, à la caisse, donnait des ordres à un petit marmiton. Georges entendit prononcer le nom du colonel de Gaillac. C'était lui qui commandait le régiment du lieutenant Plantel. Le marmiton s'éclipsa, au bruit du timbre de la porte refermée.

— Ils sont bons, — dit Mme d'Esclaragues.

Elle avait ôté ses gants. De ses jolis doigts, elle soulevait légèrement un coin de la gaze et glissait sa main adroite et incertaine qui finissait par s'arrêter sur un baba informe et spongieux ou sur une tarte juteuse. Tout en mangeant, elle allait et venait par le magasin, examinant les bocaux de bonbons. La spécialité de Clarvin était les pralines. Mme de La Boulerie les aimait beaucoup : Mme d'Esclaragues commanda un

petit paquet. Mme Dolonne fit un signe à Georges, qui se précipita pour régler, au moins, les gâteaux, mais Mme Clarvin lui dit d'un air narquois :

— C'est payé, monsieur.

— Oh ! chère madame ! — fit avec reproche Mme Dolonne.

Georges quitta la boutique, furieux. Il tenait encore dans sa main la pièce de dix francs qu'il avait tirée de son gousset. Mme d'Esclaragues le traitait comme un enfant, comme s'il avait eu douze ans, et pourtant il en avait seize. C'était justement l'âge du galant chevalier de Lestoret quand lui arriva l'aventure que contait volontiers M. de La Boulerie. Le chevalier de Lestoret était à seize ans de petite taille, et portait l'habit militaire, étant depuis un an déjà cadet-gentilhomme au régiment d'Anjou-cavalerie. Or, il advint que son père le conduisit un jour rendre ses devoirs à une vieille parente, la marquise de Barincourt. La vieille dame l'accueillit à merveille. Le chevalier,

enchanté d'elle, allait se retirer, lorsqu'il entendit la marquise appeler une de ses femmes et lui dire à haute voix : « Et maintenant, Toinon, menez goûter monsieur l'officier... » Georges Dolonne comprenait mieux maintenant le dépit et la confusion du chevalier de Lestoret. A seize ans, on n'est plus un enfant, on est un homme. Et Georges pensa qu'après tout, s'il y avait la guerre, il pourrait s'engager. Il porterait la culotte rouge, le shako ou le casque à crinière et à la Minerve, comme Fernand Plantel, et il vit l'image de la blonde Eugénie qui lui souriait sous la frange de ses cheveux frisés.

C'était certainement au Jardin Public qu'il allait la rencontrer. Ils se croiseraient, elle lui dirait bonjour des yeux. Naturellement, Mme Dolonne ne s'apercevrait de rien, mais ce manège n'échapperait pas à Mme d'Esclaragues. Elle comprendrait qu'il n'est pas convenable de payer à goûter à des jeunes gens qui connaissent des maîtresses d'officiers de dragons...Car il ne doutait pas que Mlle Eugénie n'eût en sa

personne quelque chose qui renseignât à première vue sur ce qu'elle était... Et il regardait avec défi Mme d'Esclaragues assise devant lui, à côté de Mme Dolonne.

Elle se renversait doucement au dossier de sa chaise, dans une attitude gracieuse, le pied appuyé au barreau d'une autre chaise, où elle avait déposé son ombrelle, le parapluie neuf et le sac de pralines. Des taches mobiles de soleil bougeaient sur sa robe et sur son visage, car un peu de vent agitait la cime des arbres. De temps en temps, Mme d'Esclaragues faisait une remarque drôle sur un passant ou une passante. Georges aurait ri volontiers, s'il n'avait pas été de mauvaise humeur; mais, ne riant pas, il n'en admirait pas moins la fine cheville de la jeune femme, en son bas gris à jours, tandis que Mme Dolonne, distraite et les yeux aux feuillages, les imaginait déjà jaunissants, comme ils seraient au mois de novembre, où Georges reviendrait de la Sorbonne lui annoncer qu'il était reçu bachelier...

Le jeudi où Georges Dolonne devait prendre sa première leçon, il fut en avance à la gare de Rivray. Le train de Vallins n'était pas encore signalé. Georges, en attendant, alla se promener dans le petit jardin. Il avait le loisir d'y méditer les recommandations de M. de La Boulerie. Elles concernaient justement la façon de se comporter en chemin de fer. D'après M. de La Boulerie, la première précaution était de ne jamais monter dans un compartiment occupé par une dame seule, car il y a bien des chances pour qu'elle soit un homme habilement déguisé qui, entre deux stations, vous saute à la gorge pour vous étrangler, ou vous endort avec un flacon de chloroforme avant de vous dévaliser et de vous jeter sur la voie. La compagnie de deux voyageurs qui ont l'air de ne se point connaître est également dangereuse : rien n'assure qu'ils ne soient pas de connivence pour quelque coup.

Il est vrai qu'on a, en ce cas, la sonnette d'alarme, mais il est rare qu'elle fonctionne comme elle devrait... Il en est, du reste, à peu près ainsi de tout ce que les hommes ont inventé pour se préserver les uns des autres. M. de La Boulerie n'avait pas confiance aux gendarmes, non plus qu'aux pompiers. Aussi, le soir, faisait-il lui-même sa ronde contre l'incendie et les voleurs, tant pour surveiller sa propre sécurité que pour garantir du feu les précieux papiers de M. le comte d'Auberoche. M. de La Boulerie poussait plus loin encore sa méfiance de toutes choses et, en particulier, des chemins de fer : car si l'on s'y gardait des mauvaises rencontres, comment se défendre des autres accidents qui peuvent survenir? Y a-t-il donc à compter tant que cela sur les signaux, disques, aiguilles, pétards, et sur tout ce que l'on emploie en vain pour éviter des malheurs trop fréquents? L'attention et la prudence des hommes sont incertaines et limitées, et le hasard se plaît à déjouer leurs dispositions les plus ingénieuses; de sorte

que, lorsqu'on voyage, on est bien vraiment dans la main de Dieu, et c'est à lui qu'il faut s'en remettre de ce qui peut nous arriver.

Quand le train fut entré en gare, Georges Dolonne, pour obéir aux préceptes de M. de La Boulerie, chercha un compartiment presque plein : c'est au complet qu'on risque le moins; mais il y avait peu de voyageurs, ce matin-là, sur la ligne de Vallins. Dans un des compartiments, Georges vit la fatale dame seule que lui avait dépeinte M. de La Boulerie; dans un autre, les deux hommes dont il lui avait parlé. Il s'installa dans un troisième qu'il trouva vide et se posta dans un coin. A peine était-il là que la portière se rouvrit et que M. Hurtrot monta, suivi de M. Ragueugnot.

M. Hurtrot, coiffé comme toujours de son chapeau haut de forme le déposa dans le filet et l'enveloppa de son mouchoir. Puis il considéra Georges d'un œil sévère : c'était donc là ce jeune homme dont la présence, au cours de Mlle Duplan, avait ému Mme Hurtrot... M. Hur-

trot cala une dernière fois son chapeau dans le filet et s'assit près de M. Ragueugnot, qui déboutonnait sa redingote et s'essuyait le front du revers de la main. M. Ragueugnot avait une épaisse chevelure, drue et dure, qui lui poussait presque jusque dans les yeux, l'air têtu et absorbé, comme le doit être le père de trois filles à marier. A l'instant où le train sifflait, M. de Péridon parut. Il venait de mettre aux bagages sa bicyclette, dont il ne se séparait guère. M. de Péridon ne faisait pas un pas dans Rivray autrement qu'en pédalant. Il laissait sa machine à la porte des boutiques où il entrait et des maisons où il rendait visite, et souvent même il demandait la permission de l'introduire dans le vestibule. Avant la bicyclette, l'unique divertissement de M. de Péridon avait été l'empaillage. Sa demeure, pleine de bêtes de toutes sortes, ressemblait au logis d'un fabuliste. Il y avait des chiens, des loups, des renards, des chats et des oiseaux. Ils encombraient toutes les pièces. L'escalier était gardé par un sanglier

et par une laie entourés de leurs marcassins, et M. de Péridon dormait sous des balbuzards, des éperviers et des tiercelets qui pendaient du plafond, les ailes étendues. Mais le plus beau de la collection de M. de Péridon, c'étaient les rats et les grenouilles. En toutes sortes de postures, ils se battaient en duel, donnaient concert, faisaient la cuisine. Rogard, l'empailleur de Vallins, les avait accommodés au goût de M. de Péridon. M. de Péridon devait sans doute aujourd'hui porter à Rogard quelque dépouille, car il conservait auprès de lui, sur la banquette, un paquet soigneusement ficelé et qui répandait une odeur singulière. M. de Péridon était un petit homme maigre, avec deux pinceaux de moustaches en queue de rat. Il fumait une courte pipe. Quand il l'eut allumée, il resta silencieux et distrait et se mit à considérer ses compagnons de route, comme s'il rêvait à la façon dont ils seraient le mieux empaillés. M. Hurtrot et M. Ragueugnot échangèrent quelques rares paroles jusqu'à Vailly. Georges

regarda par la portière : sur le trotoir de la gare se tenait M. de La Vigneraie.

M. de La Vigneraie était tout vêtu de gris, jaquette, gilet, pantalon, guêtres et chapeau. Sa barbe, largement étalée sur sa poitrine, était aussi grisonnante. M. Hurtrot lui cria :

— Hé! dites donc, La Vigneraie, nous sommes là...

M. de La Vigneraie portait ostensiblement dans la ganse de son chapeau un billet de première, mais il monta en seconde pour le plaisir d'être avec ces messieurs.

Sa présence ranima le wagon. M. de La Vigneraie était bruyant et cordial. Il frappa sur l'épaule de Georges et lui demanda des nouvelles de sa mère et de Mme de La Boulerie, tira un gros cigare de sa poche, en offrit de moindres à M. Hurtrot et à M. Ragueugnot, plaisanta M. de Péridon sur sa bicyclette et ses empaillages, s'enquit si le paquet contenait à empailler un certain morceau de sa personne. M. de Péridon demeurait impassible. Il avait la

faculté bizarre, quand on lui parlait de ses empaillages, de penser à sa bicyclette et, quand on lui parlait de sa bicyclette, de penser à ses empaillages, ce qui donnait à sa physionomie quelque chose d'indécis et d'inexact.

On arriva à Verteuvre. De même que Vailly dessert le château de Hautmont, à M. de La Vigneraie, Verteuvre est la station la plus proche de la Ruchette, où habitait en été M. Hubert de Saligny. M. de Saligny n'était pas à la gare. M. de La Vigneraie regretta son absence et, comme le train s'ébranlait, il déclara, en tirant de son cigare une bouffée qui emplit le wagon d'une fumée odorante :

— Ma foi, messieurs, c'est un tout petit jeudi, aujourd'hui !

Ce train d'une heure, du jeudi, « le train de ces messieurs, » était célèbre à Rivray et fournissait souvent un sujet aux conversations. Une

fois par semaine, « ces messieurs » se rendaient à Vallins pour leurs affaires. L'habitude d'aller à Vallins tous les huit jours était de règle dans la bonne société. Qu'y faisaient-ils exactement? C'était là que commençaient les suppositions, car rien de bien précis ne les appelait là-bas. Aussi parlait-on avec de petits rires de ce voyage hebdomadaire. En hiver et au printemps il y avait de beaux jeudis; mais, en août, on était dans les châteaux, et la caravane était fort réduite.

De tous les habitués du jeudi, M. de La Vigneraie intéressait le plus véritablement l'opinion. Réputé joyeux vivant et gai compagnon, on le disait même galant et coureur; on le soupçonnait d'avoir des maîtresses. En province, on a « des maîtresses », jamais une. M. de La Vigneraie prêtait aux soupçons. Il se montrait empressé auprès des femmes et fort salé en propos. La santé de Mme de La Vigneraie l'excusait un peu aux yeux les plus sévères. Aussi ne doutait-on guère de ce qui l'attirait à Vallins. Il

y remportait, paraît-il, des succès de jeune homme. Au fond, Rivray tout entier était fier de M. de La Vigneraie et lui passait ses voyages du jeudi, et l'on ajoutait, à sa louange, qu'il ne découchait pas, par délicatesse envers Mme de La Vigneraie.

Quant à MM. Hurtrot et Ragueugnot, si l'on attribuait à leur voyage quelque cause de galanterie, c'était sans y croire. On savait bien que de maîtresses femmes, comme MMmes Hurtrot et Ragueugnot, n'ont rien à craindre de personne. La vérité, c'est qu'elles engageaient leurs maris à cette promenade qui les ennuyait eux-mêmes, mais par laquelle ils prouvaient à toute la ville qu'ils faisaient partie de la bonne société. C'était, en petit, quelque chose comme les croisades, une distinction analogue à celle de monter, jadis, dans les carrosses du Roi. Ces pauvres gens, après quelques menues emplettes pour leurs femmes, attendaient l'heure du retour dans un petit café obscur, au fond d'une des vieilles rues qui avoisinent la cathédrale, et

jouaient aux dames. Pour M. de Péridon, sa visite faite à l'empailleur, il s'exerçait sur sa bicyclette, au risque de se rompre le cou, à parcourir les rues tortueuses et mal pavées de la vieille ville. Et tout cela n'empêchait pas qu'à l'arrivée du train on ne dît d'eux, à Rivray, d'un air goguenard, en les voyant revenir :

— Tiens, voilà encore ces messieurs qui étaient à Vallins!...

Cependant, comme on approchait, M. Hurtrot avait pris son chapeau dans le filet et s'était recoiffé, tandis que M. Ragueugnot soulevait le sien et passait sa forte main dans ses cheveux drus. M. de La Vigneraie, de la ganse claire de son haut-de-forme gris, tirait son ticket de première et le glissait dans son gant. Joyeux dans sa grande barbe, il semblait impatient et réservé, comme quelqu'un qui sait où il va. A cause de Georges Dolonne, il se priva envers M. Hurtrot

et M. Ragueugnot de sa plaisanterie habituelle. Elle était grossière, mais elle ne laissait pas, chaque fois, d'embarrasser M. Hurtrot et de désespérer M. Ragueugnot. Il la remplaça par des clins d'yeux significatifs.

Le train entrait en gare. Sur le trottoir, M. de La Vigneraie frappa de nouveau sur l'épaule de Georges. L'employé qui recevait les billets salua M. de La Vigneraie, qui lui tendit le sien d'un geste imposant. Des trois ou quatre voitures de place qui stationnaient à la sortie, M. de La Vigneraie en prit une. M. de Péridon avait enfourché sa bicyclette et disparu. MM. Hurtrot et Ragueugnot se mirent en route côte à côte, et, comme ils cheminaient lentement, Georges les dépassa. Il allait chez M. Ferront, rue du Chapitre, pour sa première leçon.

— Dites donc, Ragueugnot, — fit M. Hurtrot en s'arrêtant, — trouvez-vous prudent d'envoyer un garçon de cet âge vagabonder seul dans Vallins?

Une heure après, comme ils jouaient aux

dames dans le petit café obscur, derrière la cathédrale, M. Ragueugnot dit à M. Hurtrot, en poussant un pion de son large pouce :

— Dites donc, Hurtrot, moi je trouve imprudent de laisser seul, toute une journée, un garçon de l'âge de ce petit Dolonne...

Ils rirent, et M. Hurtrot commanda un second bock.

VI

Dans les premiers jours de septembre, Georges Dolonne reçut une lettre de Maxime Plantel. Ce n'était un chef-d'œuvre ni de calligraphie ni de style. Pour l'orthographe, Maxime soignait la sienne quand ce soin était absolument nécessaire et qu'il ne pouvait pas faire autrement. Avec Georges il ne se gênait pas. Sa lettre consistait en une enveloppe de papier bulle et en un chiffon quadrillé, couvert de taches d'encre, sali de cendre de cigare. En revanche, elle contenait les choses les plus intéressantes : par exemple, que la villa du baron Plantel, à Trouville, était voisine de celle d'Elsa Durande, la charmante sociétaire de la Comédie-Française. En fils respectueux, Maxime n'ajoutait aucun

commentaire ; il disait seulement que le baron avait mieux aimé installer ses fils à Houlgate que de les avoir chez lui à Trouville. Ils étaient à l'hôtel de la Plage, où ils se plaisaient. Fernand avait eu un mois de congé et il avait amené Nini qui détestait les bains de mer, mais qui en prenait, par chic, deux chaque jour.

Maxime, par délicatesse pour un camarade confiné dans une petite ville de province, à l'écart des occasions et des plaisirs, n'insistait pas sur les divertissements de cette villégiature marine ; il laissait seulement entendre qu'on ne s'ennuyait pas. Il finissait sa lettre par ce post-scriptum :

« Fernand est parti hier avec Nini pour rejoindre son régiment qui va aller en manœuvres. Nini restera à Vallins. Elle parle souvent de toi et dit qu'elle regrette de ne pas t'avoir embrassé, au Vachette, le matin que tu avais raté ton examen. Cette enfant te trouve très gentil. Adieu.

« Ton vieux,

« MAXIME. »

Et la braise du cigare avait brûlé la moitié de la signature.

Georges, à la lecture de cette lettre, demeura songeur. Eugénie était à Vallins... Aucun doute qu'il la rencontrât un jour ou l'autre, et il s'inquiétait de quelle conduite tenir. Le fait d'être trouvé gentil l'inclinait à beaucoup de sympathie envers la jeune femme. Dans ses pensées, d'Eugénie, elle devenait Nini, et, pour Nini, un simple salut lui semblait bien froid et bien cérémonieux. Il vaudrait mieux l'aborder franchement. D'ailleurs n'était-il pas indispensable de lui demander des nouvelles de Maxime Plantel et même de Fernand, puisqu'il était en manœuvres ? L'idée que le lieutenant Plantel, loin de Vallins, galopait à travers champs, pour simuler les opérations de la guerre, l'enhardissait singulièrement, et il se sentait assez disposé à entrer en conversation avec Nini si le hasard les mettait face à face. Certes, il n'irait pas la voir. Cela, c'eût été tout autre chose. Du reste, Maxime ne lui donnait

pas l'adresse et ne le chargeait d'aucune commision pour la maîtresse de son frère.

Il resongeait à tout cela, le lundi, dans le train qui le menait à Vallins. Seul dans son wagon, il goûtait fort cette solitude. Le jeudi, il n'osait pas choisir un autre compartiment que celui de « ces messieurs » ; il n'aurait pas voulu avoir l'air de fuir leur compagnie, à cause de M. Hurtrot ; le maire de Rivray ne cessait pas de le regarder d'un air hostile et méfiant, et Georges se faisait une sorte de point d'honneur de soutenir ce regard. Sa timidité ordinaire le quittait en cette occasion et il éprouvait un certain plaisir à exaspérer M. Hurtrot en allumant une des petites cigarettes qu'il avait l'habitude de fumer : l'odeur du tabac d'Orient écœurait M. Hurtrot, qui montrait sa répugnance par une grimace exagérée. M. Ragueugnot témoigna une fois à Georges le désir de goûter une de

ses cigarettes. M. Hurtrot l'avait vu faire, en fronçant les lèvres, en cul de poule, sur le cigare que venait de lui donner M. de La Vigneraie. Ces cigares, M. de La Vigneraie les tirait d'un vaste étui de cuir rouge et il le refermait sans en offrir à Georges, et Georges en déduisait la preuve que M. de La Vigneraie le considérait comme un petit garçon. Il en avait eu une autre marque, le jeudi précédent. A la station de Verteuvre, un monsieur monta. Court et trapu, jovial et gai, il serra les mains à la ronde. C'était M. Hubert de Saligny, un grand ami de M. de La Vigneraie. A peine installé, M. Hubert de Saligny entama une histoire fort leste. MM. Hurtrot et Ragueugnot se mirent en devoir de rire par complaisance; mais M. de La Vigneraie, subitement sérieux, caressa sa belle barbe d'un air gêné, puis, se penchant vers M. Hubert de Saligny, lui dit quelques mots à l'oreille. M. Hubert de Saligny toisa Georges, qui devint écarlate; il s'enquit de la santé de M. et de Mme de La Boulerie et, cela fait, ne termina pas

son historiette. Il en commença une autre, plus convenable. A ce moment, Georges Dolonne détesta M. de La Vigneraie, qui paraissait enchanté de lui-même. Georges avait gardé un vif ressentiment de cette petite scène. En descendant du train à Vallins, aujourd'hui, il ne lui aurait pas déplu d'être rencontré par l'un ou l'autre de ces messieurs en compagnie de Nini.

Tout en se dirigeant vers la demeure de M. Ferront, il dévisageait toutes les femmes qui passaient. C'étaient, pour la plupart, des servantes, des ouvrières ou des bourgeoises de Vallins. Quelques-unes lui semblèrent jolies, une surtout qui se retourna; elle avait une robe trop claire, les cheveux teints et un chapeau extravagant. Ce devait être une des pareilles de Nini, mais Nini était beaucoup mieux et d'une allure plus discrète. Jamais Fernand Plantel n'aurait souffert que sa maîtresse s'affublât d'un chapeau de café-concert et d'une toilette de revue de fin d'année.

Il fut surpris, en arrivant chez M. Ferront et

lorsque le professeur vint lui-même lui ouvrir la porte, de ne pas le voir, comme d'ordinaire, avec sa vieille vareuse et sa grosse pipe. M. Ferront portait un veston élégant et une cravate à la mode. Au lieu de l'odeur du tabac, la chambre était imprégnée d'un fort parfum d'ylang-ylang. M. Ferront fit asseoir Georges à sa place accoutumée, et la leçon commença. Au bout d'une demi-heure, M. Ferront tira sa montre. Il était nerveux et agité. M. Ferront parlait plus vite que de coutume; en parlant, il maniait un livre dont il relevait et rabattait la couverture avec un petit bruit irrégulier. Georges s'aperçut qu'une épingle à cheveux, enfoncée entre les pages, y servait de signet. M. Ferront avait suivi les yeux de Georges : il regarda le livre, vit l'épingle, et continua comme si de rien n'était; mais, au lieu de finir la leçon à trois heures et demie, il la prolongea plus longtemps que d'habitude. M. Ferront, ayant trouvé son élève intelligent et très suffisamment préparé, lui avait déclaré, dès le début de leurs leçons, qu'une heure bien

employée était suffisante; que lui avait à travailler et que Georges aurait ainsi jusqu'au train de cinq heures le temps de flâner dans Vallins, qui était plein de rues amusantes et pittoresques. Quant à son examen de novembre, tout irait bien s'il voulait songer à ce qu'il savait, au lieu de s'effrayer de ce qu'il ne savait pas.

M. Ferront avait posé son poing fermé sur le livre à l'épingle. Georges était debout, prêt à partir, un peu confus que sa curiosité eût été remarquée. La figure barbue de M. Ferront s'éclaira d'un léger sourire : le sourire le rajeunissait. Derrière son binocle, il avait des yeux tendres et bons. Il tendit la main à Georges : elle était blanche et douce.

— Allons, mais ça a très bien marché, monsieur Dolonne! Comment diable avez-vous pu vous faire refuser! Avec qui avez-vous donc passé?

Georges nomma M. Chambrot.

— Avec Chambrot? Mais je le connais beaucoup! C'est un excellent homme. Je lui écrirai un mot de vous.

Georges Dolonne s'en alla enchanté. Il avait oublié le parfum d'ylang-ylang et l'épingle à cheveux. Il imaginait M. Chambrot recevant la lettre de M. Ferront.

L'examen le préoccupait. Il lui semblait que, quand on est bachelier, beaucoup de choses qui, auparavant paraissent difficiles, le deviennent moins. S'il avait été bachelier, M. de La Vigneraie n'aurait peut-être pas arrêté M. Hubert de Saligny au milieu de son histoire gaillarde; Mme d'Esclaragues n'aurait pas osé lui payer son goûter chez le pâtissier...

Il était justement devant la boutique de Clarvin. Une jeune femme en sortait. C'était Nini!

Elle tenait d'une main un gros paquet de gâteaux attaché par une ficelle rouge, et, de l'autre, elle relevait sa robe. Sa frange blonde était toute dorée au soleil, qui faisait cligner un peu ses yeux bleus. Georges la saluait. Il entendit sa voix lui dire :

— Bonjour, monsieur Dolonne.

Il s'approcha.

Elle balançait à son petit doigt le paquet de gâteaux, l'air sage et digne, comme on le doit quand on a une situation... Elle était très « mademoiselle Eugénie » et pas du tout « Nini ». Ce n'était pas une petite cocotte quelconque, mais la maîtresse de M. Fernand Plantel, lieutenant au 9e dragons, actuellement en manœuvres, comme elle l'expliqua à Georges. Les manœuvres s'annonçaient comme très intéressantes, dirigées par le général de La Béjaudière, un manœuvrier de premier ordre. Mlle Eugénie eût volontiers exposé le thème des opérations. Le paquet de gâteaux oscillait à petites secousses brusques. Elle avait laissé retomber sa robe dans la poussière. Les yeux baissés, on eût dit qu'elle y cherchait la trace du cheval bai sur lequel le beau Fernand avait défilé en quittant Vallins avec l'escadron. Les lettres de l'officier étaient fréquentes.

— Quant à Maxime, vous avez dû avoir de

ses nouvelles : il projetait tous les jours de vous écrire. Nous étions ensemble à Houlgate. C'est un bien gentil garçon.

Georges songea au post-scriptum de la lettre de Maxime. Comme Maxime, elle le trouvait gentil, lui aussi, et il rougit à cette pensée.

Ils demeurèrent un moment silencieux. Le paquet se balançait toujours au petit doigt coquettement recroquevillé.

— Connaissez-vous la mer, monsieur Dolonne ?

Georges regardait les yeux bleus de Mlle Eugénie. Il lui semblait qu'ils s'agrandissaient de toute la couleur marine qu'ils avaient contemplée.

Il était plusieurs fois allé en Bretagne, et à Dieppe, « quand il était petit ». Il appuya négligemment sur le mot : « petit », et se redressa avec un geste qui voulait dire que tout cela était loin de lui ; il essaya de friser une moustache qui consistait en deux minces pinceaux de poils blonds.

— L'air de la mer est très bon pour les en-

fants, — répondit Nini, sérieusement et poliment.

Ses gâteaux à la main, on eût dit qu'elle rentrait pour le goûter d'une nombreuse famille.

Georges affirma que la mer est salubre à tout âge. Des vieillards en éprouvent le plus grand bien.

— Et puis, il y a les bains ! — reprit Mlle Eugénie.

Georges imagina vivement l'eau collant sur elle l'étoffe de sa robe de toile, moulant sa gorge, dessinant sa croupe et ses jambes, mouillant sa peau moite.

— Sans compter qu'on y a plus frais qu'ailleurs, — dit Georges en respirant autour de la jeune femme une odeur un peu aiguë, un parfum qu'il lui semblait reconnaître.

— Ici, il fait bien chaud, l'été. Heureusement que nous n'habitons pas la ville vieille.

— On doit être bien mieux dans les nouveaux quartiers.

— Fernand m'a installée avenue de la Gare.

C'est au 28... Mais venez donc me voir, un jour : nous parlerons de votre ami Maxime... Ah ! il n'est guère raisonnable, par exemple !

Elle fit une moue gracieuse et tendit à George la main et le paquet de gâteaux. Il ballotta entre eux, un instant.

— C'est cela, vous viendrez me voir : j'ai beaucoup de choses à vous dire.

Georges, de retour à Rivray, trouva sa mère et Mme de La Boulerie au salon, assises auprès de la table à ouvrage. Les carrés de crochet s'amoncelaient dans une corbeille. Mme d'Esclarागues se promenait de son pas souple et gracieux.

— Chère madame, n'acceptez pas pour moi, si cela vous ennuie : je serais désolée de vous causer du dérangement.

— Mais si, mais si ! — disait Mme de La Boulerie. — Cela fera beaucoup de bien à Henriette de se remuer un peu, et lui changera les idées...

Tu n'es pas gaie ces jours-ci, ma pauvre nièce. Et puis cela amusera Georges. Les petites La Vigneraie sont de son âge et très gentilles.

L'entrée de M. de La Boulerie suspendit la conversation. Il paraissait fort soucieux et d'assez mauvaise humeur. La généalogie de la maison d'Auberoche lui causait du tracas. Il en arrivait au point où elle prétend se rattacher à celle des ducs d'Albarocca en Italie. M. de La Boulerie, qui était le plus honnête homme du monde, songeait, au cas où cette extraction ne serait pas bien et dûment prouvée, qu'il serait tenu en conscience d'en avertir M. le comte d'Auberoche. Il faudrait donc l'engager à faire disparaître de ses armes la couronne ducale dont il les sommait, en mémoire de cette illustre origine, et qu'il avait répandue à profusion sur le panneau de ses voitures et le manteau de ses cheminées, aussi bien que sur son argenterie, sa vaisselle et son papier à lettres.

Comment M. d'Auberoche accueillerait-il ce conseil ? M. de La Boulerie se le demandait.

L'état de généalogiste a ses devoirs et ses dangers, car il n'a sa véritable valeur que s'il ne consiste pas seulement à entretenir les vanités, mais aussi à les borner où il faut qu'elles s'arrêtent. Le sentiment de cette nécessité, d'ailleurs encore hypothétique, tourmentait M. de La Boulerie. Il eût bien aimé à pouvoir fondre ces Albarocca et ces Auberoche en une seule matière, comme le blanc et le jaune de l'œuf qu'il avait devant lui dans son coquetier. Aussi écoutait-il distraitement ce qu'on disait à table de l'invitation de M. de La Vigneraie.

Au dessert, il était décidé qu'on l'accepterait. Mme Dolonne, Mme d'Esclaragues et Georges iraient donc, mercredi, déjeuner à Hautmont. M. de La Vigneraie viendrait les chercher en voiture. La route de Rivray à Hautmont est très jolie. M. de La Vigneraie serait chez M. de La Boulerie à dix heures. Il fallait à peu près une heure et demie pour gagner Hautmont, et l'on mettrait peut-être moins, car M. de La Vigneraie avait d'excellents chevaux.

— Ils ne le sont que trop ! — dit soudain, d'un air mécontent, M. de La Boulerie, en rajustant derrière ses oreilles les branches de ses lunettes, comme si une course trop rapide les eût fait glisser sur son nez. — On ne devrait pas permettre dans nos petites villes des attelages aussi fougueux et aussi prompts. Je les entends parfois, quand je travaille, ces chevaux de M. de La Vigneraie, et je n'ai pas le temps d'aller de la table à la fenêtre qu'ils ont déjà disparu et qu'il ne reste plus d'eux que le bruit de leurs sabots sur le pavé. Ils semblent toujours avoir le mors aux dents, ces chevaux de M. de La Vigneraie ! Passe encore d'aller ainsi en rase campagne ; mais, dans nos rues qui, sans être populeuses, ne laissent pas d'être fréquentées, de pareilles courses sont dangereuses, et ce n'est point une façon qu'on puisse approuver que de mener ainsi à toute bride ou, pour mieux dire, à tombeau ouvert.

M. de La Boulerie reprit :

— Je sais bien que M. de La Vigneraie con-

naît ses bêtes et se targue d'être bon cocher ; mais ce n'est pas sans inquiétude que je vous verrai, ma chère nièce, vous hasarder dans ce tourbillon. Dieu sait ce qui peut arriver!

— Allons, mon cousin, ne nous faites pas peur. J'avoue que j'aime aller vite, — dit Mme d'Esclaragues, en levant la tête et en aspirant l'air, de son joli nez droit et fin aux narines vives.

— J'ai dit ce que je devais dire, ma chère Marguerite, — répondit M. de La Boulerie, — et j'ajouterai encore que l'exemple de M. de La Vigneraie n'est pas bon, car c'est pour l'imiter que plusieurs de ces messieurs se sont mis à avoir des voitures qui ne vont guère d'un train convenable, M. Hubert de Saligny tout le premier et M. Galibert des Forgeais..... Je me souviens d'un temps où l'on pouvait parcourir les rues de Rivray sans craindre, à chaque tournant, d'y être écrasé ou à tout le moins renversé, et où il n'y avait dans toute la ville que la calèche de Mme de Pontaux. Chaque

dimanche, la pauvre dame se rendait ainsi à l'église, Dieu l'ayant, dès son jeune âge, privée de l'usage de ses jambes, ce qui ne l'empêcha pas d'être fort aimée par son mari et d'en avoir plusieurs enfants.

M. de La Boulerie se tut un instant. Il remontait le cours de ses souvenirs.

— La calèche de Mme de Pontaux était la seule de tout Rivray, et d'un Rivray alors habité par beaucoup de noblesse qui n'y est plus maintenant. Je ne jure point qu'il n'y eût pas dans les remises quelques bonnes berlines ou quelques cabriolets commodes, qu'on attelait quelquefois pour faire visite aux environs, car il y avait excellente compagnie aux alentours de Rivray. M. le duc de Russac venait, chaque année, pendant deux mois, à son château de Divoine et y donnait bal et comédie. C'est là que Mme de Gaillé, en même temps jeune femme accomplie et parfaite ménagère, parut une fois avec une si grande écorchure à l'une de ses mains que M. de Russac, entre deux figures d'un quadrille,

s'en étant aperçu, lui en demanda la cause. « Mais, monsieur le duc, c'est en écaillant mon poisson ! » répondit Mme de Gaillé regardant sa main entamée. C'est vous dire qu'il régnait à Rivray, dans les mœurs, une certaine simplicité qui n'est plus de mode. Personne n'allait autrement qu'à pied ou, en hiver et par les jours de grosses pluies ou de fortes gelées, dans un de ces petits véhicules qu'on appelait « vinaigrettes » ou « brouettes » et qu'un homme poussait devant lui. C'est ainsi que les femmes et les personnes délicates se faisaient mener aux assemblées; quant à nous, nous y allions en sabots et la lanterne à la main, et le vieux marquis de Montbléru, que j'ai connu dans ma jeunesse et qui avait chassé avec Louis XVI et monté dans les carrosses du Roi, ne dédaignait pas de se faire rouler où il voulait dans une brouette, et brouetté par son jardinier. Ce n'était pas qu'il n'eût de quoi aller autrement. On s'en apercevait quand il se décidait à visiter ses fermes et qu'on sortait de l'écurie son vis-à-vis tout en

glaces, aux panneaux peinturlurés, et deux antiques chevaux que conduisait, du haut du siège, non pas quelque cocher galonné, mais la cuisinière même de M. de Montbléru avec sa coiffe et son tablier : il n'avait confiance qu'en elle pour cet office, de même qu'il n'eût souffert nul autre que son jardinier pour sa brouette, où il avait l'air plus grand seigneur que M. de La Vigneraie dans sa voiture à l'anglaise.

Georges écoutait de toutes ses oreilles ces récits de M. de La Boulerie. Son grand-oncle lui paraissait admirable d'avoir fréquenté des gens si singuliers. La brouette du marquis l'enchantait. Mme de La Boulerie, qui savait à fond l histoire de M. de Montbléru, posa la question nécessaire :

— Mais n'habitait-il pas la maison même qui est aujourd'hui celle de M. de La Vigneraie ?

— Oui, — répondit M. de La Boulerie; — le père de M. de La Vigneraie l'acheta à la mort du marquis, ce qui fut considéré alors comme une folie, car M. de La Vigneraie le père n'était

pas riche, et on ne pouvait pas prévoir que son fils épouserait un jour la fille de M. Berget, le plus gros propriétaire de Vailly. C'est elle qui lui a apporté en dot ce château de Hautmont où vous irez après-demain, mesdames, si toutefois ces maudits chevaux de M. de La Vigneraie ne vous laissent pas en route et ne vous jettent pas dans le fossé.

Le surlendemain, à dix heures moins cinq, la voiture de M. de La Vigneraie était à la porte de M. de La Boulerie, et Georges, en entendant piaffer les chevaux sur les pavés, descendit rapidement l'escalier. Mme d'Esclaragues sortait de sa chambre. Georges, d'un coup d'œil, y vit le lit défait, les jupons et les lingeries étalées çà et là. Mme d'Esclaragues portait, selon son habitude, une robe à manches courtes et le col découvert.

— Comme vous êtes beau, Georges !

Georges avait mis une de ses plus jolies cravates et y avait piqué une turquoise de Sibérie, incrustée de filigrane d'or. Derrière eux, Mme Dolonne descendait aussi.

M. de La Vigneraie attendait, campé sur le siège de la voiture. Solide, elle reposait sur de fortes roues. Le vernis de laque miroitait. Les deux chevaux alezans étaient vraiment des bêtes superbes. M. de La Vigneraie avait voulu s'assortir à la couleur de son attelage : sa redingote de teinte fauve moulait son torse vigoureux ; son pantalon de même nuance cassait son pli rigide sur des bottines de cuir jaune qui faisaient ressembler ses pieds à deux larges feuilles mortes; à l'épingle de sa cravate luisait une forte topaze brûlée.

— Voulez-vous monter près de moi, madame d'Esclaragues ? Vous jugerez mieux du travail des chevaux.

Mme d'Esclaragues s'éleva sur le marchepied, svelte et légère. Mme Dolonne et Georges prirent place sur les coussins de cuir. Le soleil les avait

déjà chauffés; la journée s'annonçait belle. Georges voyait le vaste dos de M. de La Vigneraie et les épaules élégantes de Mme d'Esclarague. Sa nuque découverte était blanche et grasse; celle de M. de La Vigneraie rougeâtre, avec un bourrelet au-dessus du faux-col. A la fenêtre, M. de La Boulerie apparut, en robe de chambre et, sur le nez, ses besicles à cercles de corne. A la main, il tenait un parchemin déployé : c'était un titre de la maison d'Auberoche. Georges en distingua le sceau de cire pendu à un lacet de soie verte.

— Soyez prudents! — cria d'en haut M. de La Boulerie en fermant les yeux.

Quand il les rouvrit, la voiture tournait le coin de la place aux Bœufs, en rasant de si près la borne que M. de La Boulerie n'en voulut pas voir davantage. Les fers sonnèrent sur le pavé, puis leur bruit diminua. L'horloge de la tour Saint-Jean tinta le quart. Il restait à M. de La Boulerie le temps d'étudier avant le déjeuner l'acte par lequel Hugues d'Auberoche, chevalier, levait

une compagnie d'archers pour aller au secours d'Orléans qu'assiégeaient les Anglais du sire de Glacidas.

— Mais si, mon ami, je puis très bien prendre le café sur la terrasse. Je me sens mieux aujourd'hui. Hélène et Rose m'aideront à marcher.

Et Mme de La Vigneraie se leva de table avec effort en appuyant sur la nappe blanche ses mains osseuses et amaigries, de la même couleur que l'ivoire des couteaux. C'était une petite femme, pâle et chétive, les cheveux très noirs, tirés sur le front et sur les tempes. Elle s'avançait difficilement, soutenue par ses filles, tandis que M. de La Vigneraie offrait son bras à Mme Dolonne. Georges n'osait pas proposer le sien à Mme d'Esclaragues.

— Eh bien! Georges, vous ne me donnez donc pas le bras? — dit en riant Mme d'Esclaragues.

M. de La Vigneraie tourna la tête : Mme d'Es-

claragues posait familièrement sa main sur l'épaule de Georges Dolonne.

La salle à manger communiquait de plain-pied avec une large terrasse qui longeait toute la façade du château et se terminait, à chaque extrémité, par un bouquet d'arbres magnifiques. Au bas de la terrasse, les prairies descendaient en pente molle jusqu'à la Vince, qui coulait entre des peupliers.

Mme de La Vigneraie s'étendit avec lassitude sur une chaise longue en bambou, chargée de coussins qu'Hélène et Rose arrangèrent sous les épaules de leur mère... Hélène avait quatorze ans et Rose quinze ans et demi. Châtaines, toutes deux, elles se ressemblaient : la peau un peu brune, les yeux gris, la bouche rieuse, avec un air de santé, de bonne humeur et de malice. Hélène avait une robe de toile rose, garnie de blanc, et Rose une robe de toile blanche, garnie de bleu... Mme de La Vigneraie les regardait avec tendresse, en buvant sa tasse de café, où elle voyait se refléter, comme dans un petit

miroir rond, liquide et précis, sa figure maigre et fatiguée. Elle replaça sa tasse sur la table de jonc où s'ouvrait, à côté du plateau, une caisse de ces gros cigares qu'aimait M. de La Vigneraie. Il faisait lourd. Mme de La Vigneraie respirait péniblement.

— Nous aurions peut-être été mieux au salon.

— Oui... et j'aurais été obligé d'aller fumer tout seul dehors!

La fumée importunait Mme de La Vigneraie ailleurs qu'en plein air. Celle du gros cigare qu'avait allumé M. de La Vigneraie montait bleuâtre, annelée et légère. M. de La Vigneraie refermait la boîte : le portrait cubain de M. Alvarez, en habit noir, s'abattit sur les havanes rangés, comme pour en flairer le parfum.

— Je ne vous en ai pas offert, monsieur Dolonne, — dit M. de La Vigneraie ; — ils sont trop forts pour vous.

Et il ajouta, s'adressant à Mme Dolonne :

— Ce n'est pas de son âge, n'est-ce pas, madame?

Puis il rapprocha sa chaise de celle de Mme d'Esclaragues. Elle lui plaisait infiniment, et, sur le siège, en venant à Hautmont, il lui avouait l'effet qu'elle produisait sur lui. Sa vie était si triste! Et il avait accompagné cette déclaration de plaisanteries, de calembredaines et de farces, lui parlant parfois de si près qu'elle sentait sur sa joue le chatouillement de la grande barbe de M. de La Vigneraie que le vent éparpillait jusqu'à elle.

Pendant ce temps, Mme Dolonne causait avec Mme de La Vigneraie, qui l'entretenait de sa santé; Hélène et Rose demeuraient silencieuses, et Georges allumait ses brèves petites cigarettes dont les fillettes humaient curieusement l'odeur mielleuse et orientale...

— Mme et Mlle Hurtrot font demander si madame peut les recevoir.

Le domestique attendait la réponse de Mme de La Vigneraie.

— Ma chère amie, il n'y a pas moyen de faire autrement. Elles ont dû prendre le train d'une

heure à Rivray... Et nous en voilà pour toute la journée, de ces Hurtrotes !

— Quel ennui !

— D'autant plus que je vous abandonne lâchement. Mme d'Esclaragues m'a demandé de la mener à la Monissière, qui est à vendre... Jules, vous direz d'atteler le panier... Belle dame, je vous enlève.

Mme d'Esclaragues n'avait rien demandé de pareil à M. de La Vigneraie, mais ce mensonge l'amusa. Il faudrait supporter les galanteries de M. de La Vigneraie ; mais on disait que cette propriété de la Monissière était charmante, et une promenade en voiture valait toujours mieux que de subir l'insipide Mme Hurtrot.

Mme et Mlle Hurtrot apparurent, suantes et essoufflées. Elles avaient marché de Vailly à Hautmont, par avarice, comptant qu'au retour M. de La Vigneraie les ferait reconduire à la gare. Elles étaient en grande toilette, Mme Hurtrot en taffetas puce, Mlle Hurtrot en mousseline jaune. Les bandeaux gris de Mme Hurtrot col-

laient à son front, et les frisons de Mlle Hurtrot, défrisés, s'ébouriffaient bizarrement. La mère avait le visage pincé et ruisselant, la fille, la face dilatée et vernie et, avec la moue continuelle de sa bouche, elle avait l'air d'être sur le point de pleurer ; toutes deux, comiques et lamentables, en leurs mises prétentieuses qui contrastaient avec leurs grosses bottines poussiéreuses, car elles s'étaient chaussées fortement, en prévision de la route à faire à pied.

En apercevant Mme Dolonne et son fils, Mme Hurtrot serra davantage encore ses lèvres rentrées. Mme Dolonne salua froidement. Georges alluma une cigarette. Mme Hurtrot toussa comme pour montrer que la fumée l'incommodait. M. de La Vigneraie continua à tirer sans façon d'amples bouffées de son gros cigare. La conversation traîna péniblement. Au bout de quelques minutes, M. de La Vigneraie se leva.

— Le panier doit être prêt, chère madame.

Mme d'Esclaragues se leva aussi sous l'œil malveillant de Mme Hurtrot...

Hélène et Rose demeuraient sur leurs chaises de chaque côté de Mlle Hurtrot. Mme d'Esclaragues s'éloignait avec M. de La Vigneraie. Quand ils furent à quelque distance, Mme d'Esclaragues lui dit :

— C'est honteux de filer ainsi. Vos filles s'assomment. Dites-leur donc de faire quelque bonne partie de cache-cache avec Georges et cette malheureuse petite Hurtrot.

M. de La Vigneraie revint sur ses pas.

A sa proposition, les figures d'Hélène, de Rose et de Georges s'épanouirent. La moue de Mlle Hurtrot se changea en une grimace inquiète. Elle regarda sa mère pour la consulter sur ce qu'il fallait faire. Mme Hurtrot se fût assez volontiers refusée à ce que sa fille prît part à un jeu que la présence de Georges Dolonne rendait peu convenable. C'était bien la peine d'avoir fait évincer ce jeune homme du cours de dessin de Mlle Duplan pour laisser ensuite sa fille jouer avec lui à cache-cache ! Mais si Mme Hurtrot n'avait pas été fâchée d'en remontrer aux « de

La Boulerie », comme elle disait, elle respectait trop la fortune des « de La Vigneraie », pour oser les contrecarrer, surtout à Hautmont, dont le luxe cossu lui imposait.

— Je ne vous ai pas demandé des nouvelles du brave Hurtrot : je l'ai rencontré jeudi au train ; il était très en forme. Qui dirait, tout de même, qu'il est du même âge que Ragueugnot !

Et M. de La Vigneraie tourna les talons pour rejoindre Mme d'Esclaragues.

Hélène et Rose de La Vigneraie étaient debout. L'idée d'une partie de cache-cache animait leurs frais visages. Mlle Hurtrot consulta une dernière fois sa mère du regard.

— Si Mme de La Vigneraie ne voit pas d'inconvénient à ce divertissement champêtre, ce n'est pas à moi de m'y opposer.

— Je n'en vois aucun, en effet, à ce que ces enfants s'amusent ! — répondit sèchement Mme de La Vigneraie, en replaçant derrière son dos un coussin que son mouvement d'impatience en avait fait glisser.

La mine aigre et vexée de Mme Hurtrot fit passer Georges sur ce que Mme de La Vigneraie l'avait compris parmi les « enfants », et il suivit Hélène et Rose. Elles précédaient Mlle Hurtrot, qui faisait bouffer sa robe de mousseline jaune sur ses gros souliers de cuir noir.

On traversa le vestibule, où Hélène et Rose prirent leurs chapeaux de jardin en paille tressée. Georges y retrouva son canotier.

L'agrément de Hautmont était, avec sa terrasse, un vaste jardin anglais admirablement tenu. Des corbeilles de fleurs ornaient une large pelouse, entourée de massifs. Ce jardin était un vrai parc aux allées sombres et tournantes.

— Voilà le but,— dit Hélène de La Vigneraie en montrant un cadran solaire.

L'équerre de bronze marquait un peu plus de trois heures sur la table de pierre.

— Et maintenant il faut savoir qui y sera, — dit Rose. — Monsieur Georges, voulez-vous compter!

— Georges regarda Hélène et Rose : un sou-

rire de malice aiguisa leurs jeunes visages. Georges sourit aussi. Ils s'étaient compris.

Il commença à compter :

— *Am, stram, dram, pique et pique et com et dram, bourre et bourre et ratatam...*

A chaque syllabe, il désignait du doigt une des trois jeunes filles et lui-même; la personne sur qui tombait la dernière syllabe sortait du groupe.

Hélène de La Vigneraie sortit la première, puis Georges. Restaient Rose de La Vigneraie et Marthe Hurtrot.

Georges continua. Les syllabes burlesques résonnèrent. Il les pressait et les embrouillait.

— C'est vous qui y êtes, mademoiselle Hurtrot!

Il avait légèrement triché. Marthe Hurtrot s'en était aperçue, mais elle ne récrimina pas : il était plus convenable de « chercher » que de se cacher dans les massifs en compagnie d'un jeune homme. Ce fut en ces pensées qu'elle vit disparaître, au coin d'une allée, les chapeaux de paille pareils des petites La Vigneraie et le canotier de Georges Dolonne. Elle rêvait de les surprendre

sournoisement en leur cachette : aussi, après être restée les cinq minutes d'usage auprès du cadran solaire, elle retroussa sa robe de mousseline sur ses gros souliers et se mit en devoir de commencer sa ronde, résolue à agir avec prudence et à bien garder le but.

Georges s'était arrêté, essoufflé. Hélène et Rose le rejoignirent.

— Où nous cachons-nous? — dit Georges.

— Il y a beaucoup de bons endroits, — dit Rose. — Il y a le labyrinthe. Il y a les cèdres, où l'on peut grimper aux branches...

Hélène intervint :

— Non, non, il y a mieux... Rose, tu sais, à la ferme! Marthe a peur de tout : jamais elle n'osera venir là, à cause du chien, des vaches et des cochons.

En se dirigeant vers la ferme, qui était à gauche du parc, Hélène dit subitement à Georges :

— Ah! monsieur Georges, nous avons su l'histoire de Mlle Duplan... Comme nous avons ri! N'est-ce pas, Rose?

— Oh! oui...

Ce double aveu rompit la glace. Ils se sentaient maintenant camarades. Aussi Georges aida-t-il galamment les fillettes à escalader l'échelle du grenier à foin.

Il y faisait une demi-obscurité chaude. Le foin entassé s'élevait jusqu'aux grosses poutres du toit, entre lesquelles on distinguait l'envers des tuiles. L'odeur du lieu était exquise, rèche et poussiéreuse, et prenait légèrement à la gorge. Georges ôta son chapeau. Rose le mania sans façon et examina le fond de la coiffe :

— D'où vient-il? Papa achète les siens chez Pinaud et Amour.

Celui de Georges venait de chez Liégault. Georges expliqua à ses amies que Liégault était faubourg Saint-Honoré.

Elles s'étaient rapprochées de lui. Tout de Paris les intéressait, même le nom de ses rues. M. de

La Vigneraie leur avait promis de les y mener.

— Nous irons, sans doute, pour l'opération de maman, — dit Hélène...

Rose lui coupa la parole :

— Et nous irons au théâtre...

Elles bavardaient comme des pies sur une meule, parlant souvent toutes les deux ensemble, étendues sur le foin, à plat ventre, leurs chapeaux en arrière, les lèvres fraîches et les yeux gais. Elles avaient de très longs cils qui semblaient leur caresser les joues.

— Monsieur Georges, avez-vous encore de vos cigarettes ?

Il en avait, mais il n'était guère prudent de fumer parmi tout ce foin : mieux vaudrait descendre et choisir une autre cachette.

— Bah ! — dit Rose, — papa est assuré !

Elle alluma sa cigarette et passa à sa sœur l'allumette.

— On est bien ici, — dit Hélène.

Elle était à genoux dans le foin, sa cigarette au coin de la lèvre, puis elle se renversa sur le

dos et ne bougea plus. On entendait parfois le jappement d'un chien, la corde du puits, une vache qui mugissait. Des pigeons, perchés sur le toit, roucoulaient...

— Quand on pense, — dit Hélène en se soulevant sur un coude, — que Marthe nous cherche depuis près d'une heure!

Et elle imita la moue pleurnicheuse de Mlle Hurtrot.

L'étui à cigarettes de Georges s'épuisait. Les fumeuses déposaient dans le chapeau du jeune homme les petits bouts de carton brûlé. Il alla les jeter par la lucarne d'où l'on voyait dans la cour de la ferme.

— Voici Mlle Hurtrot!

Tous trois regardaient en pouffant de rires réprimés. Mlle Hurtrot, après avoir examiné si la cour ne contenait ni chien dangereux ni taureaux farouches, se hasardait. Elle marchait avec méfiance. Elle se détourna pour éviter le tas de fumier. L'étable était vide. Le bétail était aux champs. Mlle Hurtrot s'avançait avec dégoût.

— Sa grand-mère était gardeuse d'oies chez le marquis de Montbléru, — dit Hélène à Georges avec mépris. — Elle a peur que la volaille la reconnaisse !

En effet, Mlle Hurtrot écartait à grands gestes quelques poulets qui s'aventuraient à picorer autour d'elle. Cependant, Mlle Hurtrot se décida à entrer dans la grange. Au bas de l'échelle du grenier, elle toussa.

— Nous sommes pris ! — gémit Rose.

— Non. — souffla tout bas Hélène ; — laisse-moi faire.

Mlle Hurtrot hésitait. Elle posa le pied sur le premier échelon de l'échelle, puis s'arrêta. Rose et Hélène ne bougeaient pas. La tête suante et chagrine de Mlle Hurtrot apparut au-dessus de la trappe. Tout à coup, un magnifique grognement de cochon se fit entendre. C'était un talent propre à Mlle Hélène de La Vigneraie, talent que Mlle Rose de La Vigneraie s'était évertuée à acquérir aussi et qui lui permit de répondre à sa sœur par un grognement non moins exact et

non moins naturel. Georges faillit éclater de rire. La tête effarée de Mlle Hurtrot disparut. Par la lucarne, ils virent dans la cour de la ferme la jeune fille qui s'enfuyait.

— Hélène, Hélène, viens que je t'embrasse : c'est impayable...

Rose s'élança sur sa sœur, qui se débattit : elles tombèrent dans le foin. Les lèvres de Rose cherchaient la joue d'Hélène et la trouvèrent dans un baiser sonore. Puis ils restèrent un moment tranquilles. Les pigeons ne roucoulaient plus, mais on entendait dans le silence leurs pattes et leurs becs grincer sur les tuiles chaudes.

Rose, tout à coup, bondit, exécuta une cabriole dans le foin et s'écria :

— Si on allait au vieux pavillon?... Il fait tout de même trop chaud ici.

Le vieux pavillon était situé à un bout du jardin. Ils le traversèrent avec mille précautions pour ne pas être découverts par Mlle Hurtrot. Par une éclaircie des massifs, ils l'aperçurent

debout sur la pelouse, non loin du cadran solaire, où il devait être près de quatre heures, et surveillant le but. Georges eut pitié d'elle.

— Si nous nous montrions?

— Non, non, monsieur Georges... C'est bien fait pour elle!

Et elles le prirent chacune par une main.

Le vieux pavillon était tapissé de lierre et de vigne vierge, carré, avec un toit pointu. Georges poussa la porte. Les murs étaient tendus de cretonne à fleurs. Un large divan, de même étoffe, faisait face à un piano. On respirait là une odeur moisie, secrète et douce. Les vitres poudreuses et à demi masquées par le lierre ne laissaient passer qu'une lumière verdâtre. A l'angle de l'une d'elles, un cadavre de mouche chargeait le tissu frêle d'une toile d'araignée. La pièce était sonore aux voix.

Le casier à musique contenait des valses et

des polkas démodées : sur la couverture, on voyait des compositions sentimentales et champêtres, des paysages tyroliens, des fleurs, ou des figures langoureuses et pâmées. Quand Mme de La Vigneraie se portait bien, elle venait souvent à ce pavillon. Soudain, Rose et Hélène s'attristèrent; Georges aussi, à l'idée du chagrin qu'il aurait si sa mère devenait malade comme Mme de La Vigneraie.

— Pourvu que cette visite de Mme Hurtrot ne fatigue pas trop maman! — dit Rose, subitement sérieuse. — Hélène, vraiment, nous devrions aller voir... Quelle heure est-il, monsieur Georges?

Georges tira sa montre :

— Il est quatre heures vingt-cinq.

— Oh! oui, Hélène, il faut nous faire prendre.

— Attends, Rose : j'ai un moyen!

Hélène de La Vigneraie courut au piano. Elle l'ouvrit. Les cordes gémirent comme si elles étiraient leur paresse. Hélène étala devant elle un grand cahier et plaqua un accord. C'était une valse; et Rose s'assit auprès de sa sœur.

Georges, sur le divan, à côté des chapeaux de paille, écoutait; le lierre gratta d'un doigt velu la vitre de la fenêtre. La valse hésita, tâtonna un instant, puis éclata, bruyante et vieillotte. Le piano désaccordé vibra. La valse déroulait sa cadence. Georges tapotait le divan.

— Hélène, fais-nous danser! — s'écria Rose en s'élançant vers Georges.

Ils valsaient. Georges sentait sous sa main la taille souple de la fillette. Leurs visages étaient presque à la même hauteur. Il respirait d'elle un parfum de peau fraîche et de toile chaude. La tête lui tourna. Les fleurs de cretonne se balançaient comme agitées par le vent. Le parquet du vieux pavillon lui semblait fléchir sous ses pas. Il lâcha la taille de Rose, qui alla tomber sur le divan, tandis qu'Hélène, debout derrière le piano où elle continuait à frapper les touches au hasard, criait :

— Rose, viens jouer! c'est mon tour...

La valse reprit sous les doigts de Rose. Elle rejetait parfois d'une de ses mains une bou-

cle de cheveux qui lui chatouillait la joue. Hélène et Georges dansaient. Il respira de nouveau la même odeur de peau fraîche et de toile chaude. Un visage le regardait presque à la hauteur du sien. Une petite goutte de sueur coulait sur un front lisse. Les fleurs de la cretonne vacillèrent encore. Le parquet fléchit. Georges ferma les yeux. Quand il les rouvrit, le piano avait cessé : Rose montrait, d'un geste, Mlle Hurtrot qui, du seuil, les considérait, scandalisée et stupéfaite, la moue aux lèvres et toute sa figure qui semblait près de pleurer...

— Eh bien ! vous êtes-vous amusés? — dit Mme de La Boulerie à Mme Dolonne en déposant son crochet sur le guéridon.

— Mais oui, tante... Seulement Mme de La Vigneraie s'est sentie très fatiguée à la fin de la journée. La pauvre femme fait pitié. Il est question de l'opérer cet hiver. Elle est bien faible.

Je crois que c'est la visite de Mme Hurtrot et de sa fille qui a achevé de la mettre à bas : elles ont passé tout l'après-midi à Hautmont et sont revenues avec nous par le train de six heures moins le quart.

— Moi, — dit Mme d'Esclaragues, — je n'ai pas à me plaindre. M. de La Vigneraie m'a menée voir la Monissière, qui est un charmant endroit. Il a été fort galant, et, pour me donner une haute idée de sa personne, il m'a raconté ses bonnes fortunes. Il m'a surtout parlé d'une jeune personne de Vallins qui l'occupe beaucoup. Elle est la maîtresse d'un officier dont j'ai oublié le nom...

Mme de La Boulerie interrompit Mme d'Esclaragues d'un petit signe de tête qui voulait dire : « Assez! assez!... »

— Et toi, Georges?

Georges tressaillit. Les paroles de Mme d'Esclaragues le faisaient penser à Mlle Eugénie...

— Moi, tante?... Hélène et Rose de La Vigne-

raie sont très gentilles. Nous avons joué à cache-cache. C'est Mlle Hurtrot qui y était...

Et, le reste de la soirée, il demeura distrait et silencieux.

VII

— J'ai déjeuné l'autre jour chez notre ami Galbans, — dit M. Ferront à Georges, au moment où celui-ci prenait place à la grande table encombrée de livres et de papiers et ouvrait le *Criton* pour faire un peu d'explication grecque.

Georges regarda M. Ferront, qui essuyait les verres de son binocle.

— Ah! ce pauvre Galbans, — continua M. Ferront, — il ne s'amuse pas à Vailly. Quel dommage qu'un charmant garçon comme lui soit obligé de croupir dans un trou de province, sans ressources, sans distractions et sans guère de chance d'en sortir que pour être envoyé dans un autre poste où il retrouvera les mêmes gens bornés et plats, malveillants et niais.

Et M. Ferront, ajouta, en poussant un soupir :

— Heureusement qu'il a la photographie... et la cuisine !... Car on mange admirablement bien chez lui ! Cela m'a changé de mon ordinaire.

M. Ferront rangea quelques papiers et continua, comme s'adressant à lui-même :

— Mais, moi, ce n'est pas la même chose. Je me suis fait nommer ici pour préparer tranquillement mon doctorat. Une fois ma thèse soutenue, je décampe. M. Chambrot m'a promis de me faire appeler à Paris... Vous savez, ce Chambrot qui vous recevra, sans doute, bachelier en novembre : car vous serez bachelier en novembre, monsieur Dolonne !

Et M. Ferront redressa son pince-nez d'un geste de sa main forte et blanche, qui redescendit dans sa barbe épaisse, où elle disparut presque entière...

Georges pensait que, si sa réussite était certaine, il pouvait sans inconvénient demander à M. Ferront d'abréger aujourd'hui un peu sa leçon

et de le laisser partir à trois heures juste... Il était décidé à aller voir Mlle Eugénie.

— Quand vous serez bachelier, monsieur Dolonne, — reprit M. Ferront en cachant plus profondément encore sa main dans sa barbe, — croyez-moi; restez-en là. N'entrez ni dans la magistrature, ni dans la diplomatie, ni dans le professorat. Faites en sorte de ne dépendre que de vous-même. Laissez les carrières publiques à d'autres... Tâchez de vous tirer d'affaire à vous tout seul... Mais faisons un peu d'explication...

Entre deux phrases de grec, Georges risqua sa requête timidement.

— C'est très facile, monsieur Dolonne... d'autant que j'ai un travail à terminer et que je ne dîne pas chez moi ce soir...

Georges Dolonne avait apporté de Paris, dans sa malle, trois paires de bottines, dont une paire neuve, en peau souple, à bouts pointus et à

boutons. C'était justement celle-là qu'il avait jugé à propos d'étrenner pour sa visite à Mlle Eugénie. La veille au soir, dans cette intention, il l'avait sortie de l'armoire. A l'essai, chez le bottier, elles lui allaient fort bien et lui faisaient le pied mince. Aussi les considéra-t-il avec plaisir et, avant de s'endormir, plaça-t-il auprès d'elles une cravate choisie. Le lendemain matin, en s'habillant, il réfléchit qu'il vaudrait mieux ne mettre la cravate et les bottines qu'au moment de partir pour Vallins. Il aurait le temps, après déjeuner, de remonter à sa chambre pour se chausser et se donner un coup de peigne. Cela fait, il s'esquiverait sans se montrer au salon, où se trouverait sa mère avec M. et Mme de La Boulerie. Comme il exécutait ce projet, il avait rencontré Mme d'Esclaragues sur l'escalier. Elle l'avait complimenté, en riant, du craquement de ses bottines et de la couleur de sa cravate.

— Quelle belle cravate, Georges!

Puis, familièrement, elle avait voulu lui en corriger le nœud. Georges avait vu ainsi le

visage de Mme d'Esclaragues tout près du sien. Il en avait pu observer les délicatesses : la peau des joues était tendue et duveteuse, celle des paupières brune et fine. Quand elle eut fini, Mme d'Esclaragues le repoussa gaiement et lui dit :

— Allez, mauvais garçon !

A la gare, Georges avait évité le compartiment où se trouvaient MM. Hurtrot et Ragueugnot avec M. de Péridon. M. Hurtrot lui lança un regard furieux. Georges pensa à la partie de cache-cache : Mlle Hurtrot avait dû se plaindre d'avoir cherché au gros soleil pendant deux heures. Mais l'image bougonne de Mlle Hurtrot s'effaça vite devant celle de Mlle Eugénie. Cette visite à Mlle Eugénie intimidait Georges. Que lui dirait-il ? Ils s'entretiendraient certainement de Maxime Plantel ; mais ensuite quel tour prendrait la conversation ? Mlle Eugénie était jolie, et il savait qu'il ne lui déplaisait pas. Il en éprouvait d'avance un embarras délicieux. Des idées d'aventures indéfinies naissaient dans sa tête. Le

souvenir de *Mademoiselle de Maupin* lui revint. Il en avait relu quelques pages, la veille au soir. Certes, il ne trouverait pas à Vallins une hôtellerie où de galants gentilshommes conversent avec des filles déguisées, ni pavillons solitaires au fond de parcs romantiques (il pensa à la journée de Hautmont), ni château Louis XIII, ni chambre à tapisseries; mais une chose redoutable et inconnue l'attendait : être seul avec Mlle Eugénie. — « Nini... »

Seul, il l'avait été avec Hélène et Rose de La Vigneraie dans le grenier à foin; il s'était souvent promené seul avec Mme d'Esclaragues; mais Hélène et Rose étaient de petites pensionnaires; mais Mme d'Esclaragues était Mme d'Esclaragues, tandis que cette Mlle Eugénie était « Nini », la maîtresse de quelqu'un, une personne qui a l'amour pour métier, pour occupation, pour raison d'être : elle devait ne savoir parler que d'amour, ne savoir faire que l'amour...

Ces pensées avaient accompagné Georges jusqu'à Vallins et chez M. Ferront. Elles se mêlaient à l'explication grecque dont il s'acquittait assez mal. Georges était visiblement distrait; à sa distraction s'ajoutait un autre souci, celui de ses bottines.

Il les portait pour la première fois et, quand il les avait mises, elles lui allaient parfaitement. Maintenant, il s'apercevait que les boutons d'en haut le serraient un peu. L'impression de gêne, déjà ressentie en wagon, avait augmenté, de la gare chez M. Ferront, et il commençait à en souffrir. Ce petit malaise ne l'aidait pas à comprendre le sens des phrases grecques. Il s'embrouillait de plus en plus. M. Ferront le considérait avec un intérêt indulgent. L'horloge de la cathédrale sonna trois heures : M. Ferront ferma le livre.

— Restons-en là pour aujourd'hui, monsieur Dolonne : nous ne sommes en train ni l'un ni l'autre. A samedi ! Repassez un peu de votre géographie. Souvenez-vous du tour que vous ont joué

les affluents de la Loire... A samedi, et amusez-vous bien!

M. Ferront sortit sa main de sa barbe pour la tendre à Georges, qui se leva.

Décidément, ses bottines lui faisaient mal. En descendant l'escalier, elles craquèrent élégamment, mais il constata que les boutons lui comprimaient douloureusement la chair au bas de la jambe. Aux premiers pas qu'il fit dans la rue, cette gêne parut diminuer ; il s'en réjouit. Heureux d'en avoir fini de bonne heure avec la leçon de M. Ferront, il traversa d'un pied léger le parvis de la cathédrale et chercha ses gants dans sa poche. Une tache d'encre lui noircissait l'ongle. Il n'avait pourtant pas touché à la plume. L'encre avait dû se trouver sur la table. Elle y était tombée de l'encrier, ou de la barbe noire de M. Ferront!... La mauvaise humeur de Georges s'en prenait à l'inoffensive et sombre barbe

du professeur. L'idée que le poil broussailleux de M. Ferront cachait dans son taillis une source d'encre divertit Georges. Le gant dissimulerait la tache, mais Mlle Eugénie ne pouvait-elle pas, pour une raison ou pour une autre, lui demander de le retirer? Alors, comment faire?

Il tourna les yeux vers le portail de la cathédrale. Elle s'ouvrait, profonde et spacieuse, soutenue sur ses piliers, arquant ses voûtes, sonore et vide. Une eau limpide et comme sérieuse emplissait la vasque du bénitier : Georges y trempa le bout de son doigt; des rides s'élargirent dans la transparence du bassin. Georges retira son doigt mouillé et l'essuya avec son mouchoir : la tache avait disparu. Il mit ses gants. Les boutons le firent repenser à ceux de ses bottines. Il recommençait à en souffrir. Il posa son pied sur une chaise et tira soigneusement ses chaussettes pour en étendre les plis.

Les vieilles rues de la ville haute étaient vraiment mal pavées. Georges y clopinait péniblement. Enfin il arriva à l'avenue Gambetta. Dans

une glace, à la devanture des Galeries Parisiennes, il s'admira, ganté de frais et chaussé de fin. Le nœud de sa cravate, œuvre de Mme d'Esclargues et qu'il avait eu grand soin de ne pas déranger, avait bonne façon. Le Jardin Public était presque vide encore à cette heure. Le gravier des allées chantait doucement sous ses semelles. Sa bottine gauche le blessait plus que la droite.

L'avenue de la Gare, où habitait Mlle Eugénie, était longue. Il avait vu la maison en venant. Il la reconnut de loin. C'était un immeuble à quatre étages, récemment construit, à façade convenable et blanche. Au second étage, on lisait en lettres d'or : *Drevet, chirurgien-dentiste.* Georges soupira : les boutons de sa bottine lui mordaient la chair. Dans une loge aérée et propre, la concierge travaillait.

— Mlle Eugénie Vannien?

— Au troisième, la porte à droite.

Georges remercia en rougissant : était-ce la timidité ou la douleur ? Sa bottine gauche le

torturait; la droite, plus sournoise, le tracassait également. Il aurait presque mieux aimé qu'on lui eût dit que Mlle Vannien n'y était pas. Du reste, la concierge pouvait s'être trompée : il apprendrait peut-être en haut que Mlle Vannien était sortie. Il le désirait véritablement. Comment causer de Maxime Plantel avec cette gêne intolérable? Il s'assit sur la banquette du premier étage, puis, brusquement, il n'y tint plus et déboutonna trois boutons à gauche et deux à droite. Il se sentit soulagé délicieusement. Il resta quelques minutes à savourer ce bien-être...

A ce moment, s'ouvrit et se referma la porte vitrée de l'escalier. Quelqu'un montait : Georges essaya de reboutonner les boutons, mais il n'y parvint pas. Il cacha ses pieds sous la banquette et feignit de feuilleter un agenda. Un monsieur passa devant lui : il reconnut l'homme aux cure-dents qui déjeunait en face d'eux à l'hôtel de la Cloche, le jour où Mme Dolonne l'avait conduit chez M. Ferront. Le monsieur semblait

hagard. Un bandeau dissimulait sa joue enflée. Georges entendit à l'étage au-dessus tinter la sonnette du dentiste.

Les boutons ne voulaient toujours pas rentrer dans leurs boutonnières. Georges ôta ses gants pour avoir les mains plus libres. Il s'acharnait en vain, quand il eut l'idée de relâcher ses bretelles : le pantalon descendu couvrirait le désordre de la chaussure. Georges respira. Il était à l'aise et content. Comment n'avait-il pas songé plus tôt à cet expédient si simple? Il regretta le temps perdu et grimpa l'escalier en courant. Devant la porte du troisième, il hésita. Fallait-il se ganter ou tenir ses gants à la main? Il se décida à en remettre un. Il sonna.

Un pas lourd se fit entendre.

— Mlle Eugénie Vannien?

Une vieille dame le considérait avec dégoût et lui claqua la porte au nez sans répondre.

Georges se pencha par-dessus la rampe : il était pourtant bien au troisième! Seulement il avait sonné à gauche. Il poussa le timbre de la

porte opposée. Une sonnerie grêle crépita : une bonne en coiffe lui ouvrit.

— C'est bien ici, Mlle Eugénie Vannien?

— Oui, monsieur.

Cet accent traînard était celui de Rivray, celui des bonnes de Mme de La Boulerie. Aussi dit-il son nom avec inquiétude et confusion.

De l'antichambre étroite, avec un papier clair, il entra dans un petit salon aux murs et aux meubles tendus et couverts d'une perse à bouquets. La bonne revint.

— Si monsieur veut attendre... Madame est avec la couturière.

Puis elle rôda dans le salon, leva les stores de la fenêtre et sortit. Elle avait l'air moqueur et sournois, avec des yeux obliques et le teint piqué de son. Elle devait être sûrement de Rivray et savoir qu'il était le neveu de M. de La Boulerie.

Georges attendit.

Ce petit salon n'avait rien de particulier, qu'une quantité de menus bibelots et de brimborions. Georges admira des chatons de porcelaine dans

une hotte fleurie, une cigogne en verre filé, une douzaine de cygnes de toutes tailles, des nègres qui dansaient en se donnant la main, des chiens en faïence, un ermite barométrique avec une barbe comme celle de M. Ferront, et un cochon en pain d'épice très sec et craquelé, qui portait, inscrit sur son dos, en perles de sucre blanches et roses, le nom de « Nini ». Sur la cheminée, la pendule marquait un peu plus de trois heures et demie. Georges se regarda dans la glace, puis il vérifia encore si l'on ne pouvait s'apercevoir que ses bottines fussent déboutonnées. Il baissa encore un peu plus les boucles de ses bretelles et s'assit dans un fauteuil, son chapeau sur ses genoux.

A trois heures quarante, des portes claquèrent. A quatre heures moins dix, on sonna. Il se leva. Personne n'entra. Étant debout, il passa de nouveau la revue des bibelots. Nini ne tarderait certainement pas à venir. Il imaginait ce qu'elle lui dirait pour s'excuser de l'avoir fait attendre. Il alla à la fenêtre. Par-dessus la mai-

son d'en face, on apercevait le chemin de fer, des rails, un disque rouge. Il était maintenant quatre heures. Le train pour Rivray partait exactement à cinq heures sept.

Georges toussa plusieurs fois. Sur une table, il y avait un album de photographies. D'ennui et d'impatience, il le feuilleta. Il contenait des Fernand Plantel de toutes sortes, à pied, à cheval, en civil, en uniforme. Ensuite défilèrent, comme à une parade, des camarades du régiment, casqués ou nu tête, puis vinrent de nombreuses Eugénies, en chapeau, en robe de ville, en robe de chambre, en corset, en chemise. Georges tourna la dernière page. L'image qu'il y vit le fit rougir. Son cœur battit. Il pensa aux dernières lignes de *Mademoiselle de Maupin*. Il ferma l'album.

Mlle Eugénie était devant lui.

Elle avait son chapeau et achevait d'agrafer le haut de son corsage. Georges distingua un carré de peau, la dentelle d'un corset rose. Une épingle entre les dents, elle tournait à sa taille le

ruban souple de sa ceinture. Sa frange blonde barrait son front. Elle avait les lèvres très rouges...

— Comme je regrette que vous ayez posé! Mais j'avais la couturière : elle n'en finissait pas de m'essayer... Ah! ces couturières de province!... vous ne pouvez pas savoir... Mais vous reviendrez un autre jour, n'est-ce pas?

Elle regardait de ses yeux bleus le visiteur déconcerté.

— Maintenant, il faut que je sorte : j'ai reçu une lettre de Fernand pour une commission. Déjà quatre heures vingt... Vous m'accompagnerez bien un bout de chemin. Ce sera gentil... Juliette! Juliette!

— Madame?...

— Je sors! Donne à manger au chien.

Elle était dans le vestibule. Une potiche chinoise servait de porte-cannes : elle y prit son ombrelle.

— Tu sais, M. Ferront viendra à sept heures. Il dîne ici.

Au nom de M. Ferront, Georges sursauta. Il comprenait maintenant ce que signifiaient l'épingle dans le livre, le parfum d'ylang-ylang. Mlle Eugénie vit son air penaud et stupéfait.

— Voulez-vous dîner aussi ? M. Ferront est un de nos amis, un charmant garçon.

Georges s'excusa : son train était à cinq heures sept. Dans l'avenue, Mlle Eugénie ralentit le pas :

— Fernand aime que je sois très raisonnable et déteste que je marche vite.

Dix minutes après, ils entraient au Jardin Public. Elle n'avait plus l'air pressée du tout. Elle offrit à Georges de s'asseoir un peu. Il y avait des chaises. Ils en prirent chacun une. Mlle Eugénie déposa son ombrelle sur une troisième. Georges fit signe à la loueuse. La bonne femme ne l'avait pas vu et s'éloignait, en remuant des sous dans sa sacoche de cuir. Il la payerait quand elle repasserait.

Le jardin était vert et tranquille, et le coin où ils étaient assez peu fréquenté. Le monde se groupait autour du kiosque à musique, bien

qu'il ne dût pas y avoir concert aujourd'hui, à cause des grandes manœuvres. Eugénie, en lui racontant ces choses, semblait préoccupée. Georges était triste. Il cessa de regarder la jeune femme. Ses yeux suivaient l'allée d'arbres au bord de laquelle ils étaient assis. Soudain il fit un mouvement de surprise.

Au bout de l'allée venait M. de La Vigneraie. Il marchait fièrement, sa belle barbe étalée sur sa poitrine et faisant le moulinet avec sa canne. Eugénie remarqua la physionomie effarée du jeune homme. M. de La Vigneraie s'approchait. Georges avait rabattu son canotier sur ses sourcils. M. de La Vigneraie n'était pas à cinq pas. Le gracieux sourire qui s'épanouissait à ses lèvres s'arrêta net : il avait reconnu Georges Dolonne et passa vite, mais pas assez pour qu'Eugénie n'eût eu le temps de lui tirer la langue.

Georges était atterré. Eugénie lui demanda doucement :

— Vous savez qui est ce monsieur?

— Oui, c'est M. de La Vigneraie.

— Eh bien, mon cher, vous pourrez lui dire qu'il m'embête, ce vieux suiveur!...

M. de La Vigneraie traversait certainement le Jardin Public pour se rendre à la gare. La montre de Georges marquait moins dix. Il fallait s'en aller; mais il ne le pouvait avant d'avoir payé la chaise d'Eugénie et la sienne. La loueuse avait disparu. Quelques minutes s'écoulèrent ainsi. Mlle Eugénie avait repris son ombrelle, et, la pointe fixée en terre, elle la faisait tourner rapidement..... Un petit singe en ivoire, accroupi sur la boule du manche, virait aussi, montrant tantôt son derrière, tantôt sa figure à grimace sculptée.

Georges trépignait silencieusement. Enfin il entendit un bruit de sous remués. La loueuse de chaises apercevait les deux clients et venait à eux, mais lentement, s'arrêtant pour relever un siège renversé ou pour en aligner d'autres. Il aurait voulu l'appeler, courir à elle, et il restait souriant à côté d'Eugénie, qui le regardait avec un intérêt subit.

Georges paya. La vieille s'éloigna. Elle avait un tablier d'alpaga et un lorgnon retenu par une chaînette de cuivre.

— Dites donc, monsieur Dolonne, votre bottine est déboutonnée...

Georges rougit jusqu'aux oreilles :

— Pardon, mademoiselle... j'ai mon train...

Il n'acheva pas. Elle lui tendait la main. Ses yeux tendres étaient levés vers lui, sous la frange blonde. Sa voix tremblait un peu :

— Vous reviendrez, dites! Vous n'êtes pas fâché? Vous ne dites rien. Oh! bêta... mais ce sera pour une autre fois!...

Et du revers de la main de Georges, elle se caressa doucement la joue...

Georges courait. Il manqua heurter un enfant et être écrasé par le tramway. Le train s'ébranlait quand il sauta sur le marchepied. Il était à bout de souffle; ses jambes vacillaient. Le sang

lui battait aux tempes. M. Hurtrot, dans le filet, couvrait de son mouchoir à carreaux son chapeau haut de forme. M. Ragueugnot s'épongeait le front... Dans le coin du wagon, M. de La Vigneraie, les bras croisés sur sa barbe...

— Vous avez bien failli manquer le train, jeune homme! — dit M. de Péridon en bourrant sa petite pipe.

Et il ajouta :

— Bien couru! Ah! vous n'êtes pas empaillé...

Georges, encore tout haletant, essaya de sourire.

Le train siffla au viaduc du Gouvre.

M. de La Vigneraie ne cessait d'examiner Georges Dolonne avec tant d'insistance que celui-ci s'en aperçut. Ses yeux ne quittaient pas les bottines du jeune homme qui montraient, sous le pantalon, leurs boutons défaits. Georges, gêné, rentra ses pieds sous la banquette.

M. de La Vigneraie était sombre. MM. Hurtrot et Ragueugnot trouvaient qu'il tardait bien à

leur donner le cigare d'usage. M. de Péridon songeait aux vieilles rues en pente de Vallins; il avait descendu à bicyclette, sans frein, la rue de la Corderie qui est, de toutes, la plus mal pavée.

Enfin M. de La Vigneraie se décida à la distribution habituelle. Quand chacun de ces messieurs eut son cigare, Hurtrot et Ragueugnot pour fumer les leurs et M. de Péridon qui gardait le sien pour après dîner, il en restait encore un dans l'étui de cuir rouge.

M. de La Vigneraie hésita un instant, puis il le tendit à Georges :

— Allons, monsieur Dolonne, une fois n'est pas coutume !

Et quand l'allumette de M. Hurtrot, après avoir servi à M. Ragueugnot, arriva à M. de La Vigneraie, il l'offrit au jeune homme.

Le cigare s'alluma. Il était fort et bon. C'était le premier que Georges fumait et il le fuma jusqu'au bout, comme un homme, sous le regard narquois de M. de La Vigneraie, qui considérait

avec un mélange d'envie, de respect et de colère ce garçon qui s'asseyait dans les jardins publics, à côté d'une jolie fille si prompte à tirer la langue aux passants, tandis que lui narguait les gens du défi de ses bottines déboutonnées.

VIII

Georges Dolonne attendait sa tante La Boulerie pour l'accompagner à la grand'messe. La vieille dame était très fière de sortir avec son petit-neveu. Mme Dolonne se ressentait encore d'une migraine qui l'avait tenue au lit toute la journée de la veille et qui lui laissait la tête lourde et les yeux fatigués. Mme d'Esclaragues, après la messe de neuf heures, était montée dans sa chambre écrire des lettres.

Mme de La Boulerie, en toilette du dimanche, se parait d'une capote de dentelle noire ornée de trois bouquets de fleurs violettes, avec des brides de faille qui encadraient sa large figure rouge. Elle portait une sorte de caraco de soie noire et une jupe qui lui venait aux chevilles.

Une longue chaîne d'or avec un coulant lui entourait le cou et elle serrait sous son bras un épais paroissien.

— Allons, mon chéri : le troisième coup a sonné.

Les battements de la cloche se ralentirent. Ils cessèrent comme Mme de La Boulerie et Georges tournaient l'angle de la poste.

— Dis donc, Georges, ton père ne devrait tout de même pas laisser ainsi ta mère sans nouvelles de lui pendant des jours et des jours... La pauvre s'énerve et s'imagine des choses... Je comprends que M. Dolonne, les premiers temps, ait été absorbé par son traitement; mais il ne nous fera pas croire que, depuis un mois et demi qu'il est à Royat, il ne s'occupe que de sa santé. Sapristi ! On peut toujours écrire un mot !...

Georges Dolonne haussa les épaules d'un air de découragement. Il aimait beaucoup son père, mais il se rendait compte que M. Dolonne était oublieux et négligent. Il savait que cette négligence causait du chagrin à sa mère : la migraine

de la veille n'avait pas d'autre raison. Il répondit :

— Que voulez-vous, ma tante !... papa est comme cela !...

Au fond, il était flatté que Mme de La Boulerie l'entretînt de ces petites difficultés de famille. Elle le traitait, non en enfant, mais en homme. Il chercha à en témoigner sa reconnaissance à Mme de La Boulerie. Il voulut absolument se charger de son paroissien.

L'office commençait, comme ils entraient à l'église. Cette grand'messe était un rude supplice pour Mme de La Boulerie : corpulente et congestionnée, elle étouffait au milieu de tant de monde. A l'Evangile, elle était pourpre ; à l'Elévation, elle était cramoisie.

Lorsqu'on fut dehors, elle respira longuement. Elle barrait presque, en marchant, l'étroit trottoir de la rue. Les gens qui venaient en sens inverse devaient lui céder le pas. La plupart la saluaient. Mme de La Boulerie était très aimée à Rivray. Cette affection, qu'elle sentait autour

d'elle, faisait qu'elle pardonnait un peu à ce vilain pays son parler traînard, ses plaines vertes et plates, sa rivière ridicule, son soleil pâle, qui l'avaient changée si tristement de l'Avignon de sa jeunesse, de l'accent vif, de la terre sèche et odorante, du Rhône majestueux et du soleil cru, de toute sa Provence parfumée, sonore et lumineuse. Georges écoutait Mme de La Boulerie lui vanter son cher Comtat, quand, à l'angle de la rue des Chantres, il n'eut que le temps de sauter sur le trottoir ; la voiture de M. de La Vigneraie arrivait droit sur lui. Les chevaux s'arrêtèrent juste devant Mme de La Boulerie.

— Bonjour, chère madame. Comment va M. de La Boulerie ?... Bonjour, jeune homme !

Le ton de M. de La Vigneraie s'adressant à Georges était goguenard et vexé. Il ajouta :

— Voulez-vous annoncer à votre mari que j'irai le voir cet après-midi ? J'ai à causer avec lui. Je déjeune chez les Hurtrot. Affaire d'élection, chère madame !... C'est pourquoi je suis aujourd'hui à Rivray.

Il fit claquer sa langue. Les chevaux martelèrent le pavé. M. de La Vigneraie aimait ce froissement de fer : il y renforçait le sentiment de son importance.

— S'il a à me parler, tant mieux ! J'en profiterai pour lui dire ce que je pense de ses chevaux. C'est un danger public. Il a traversé tout à l'heure la place, de corne en coin, à une allure !... J'ai cru que le chien des Botrelles serait sous les roues.

M. de La Boulerie assura sur son nez ses lunettes d'or et coupa une mouillette pour son œuf. Au fond, cette visite de M. de La Vigneraie le préoccupait. Les mauvaises nouvelles arrivent plus vite que les autres ; on a, dans la vie, plus d'ennuis que d'agréments. Mme Dolonne, elle aussi, était distraite, elle ne mangeait pas. A un télégramme envoyé à Royat, M. Dolonne avait répondu par une brève dépêche où se sentait l'impatience d'un homme qu'on dérange mal à

propos. Quant à Mme d'Esclaragues, elle venait de recevoir de Hugues de Galbans une lettre où le percepteur de Vailly lui demandait sa main. Or, M. de Galbans lui plaisait beaucoup comme ami, mais pas du tout comme mari. Elle flirtait avec lui, sans aucune intention d'aller plus loin. Certes il n'était pas mal, mais elle n'aimait ni les barbes en pointe, ni les nez busqués.

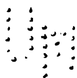
Elle regarda Georges. Il avait le teint frais, les yeux grands et, ce jour-là, un peu battus, l'air délicat, avec quelques poils de moustache blonde. Sans savoir pourquoi, elle les comparait tous les deux. Il allait falloir répondre à M. de Galbans de façon à ménager sa vanité. Cela l'ennuyait de faire de la peine à un galant homme. Tant pis! Se remarier, jamais : elle préférait rester libre... Et, brusquement, de ses dents blanches, elle mordit sa lèvre rouge et charnue.

M. de La Vigneraie se présenta vers quatre

heures. Mme de La Boulerie était au salon avec Mme Dolonne et Mme d'Esclaragues. M. de La Vigneraie lorgnait langoureusement la jeune veuve, tout en parlant de Mme de La Vigneraie : son état s'aggravait ; il était à craindre qu'une opération ne devînt nécessaire. M. de La Vigneraie vanta l'habileté des chirurgiens, puis il demanda la permission de rejoindre M. de La Boulerie dans son cabinet.

M. de La Boulerie avait une petite ferme voisine d'un domaine de M. de La Vigneraie : il s'agissait d'une question de bornage. M. de La Vigneraie expliquait la chose. M. de La Boulerie acquiesçait, la main posée sur la table couverte de paperasses. M. de La Vigneraie avait fini et obtenu ce qu'il voulait. Pour remercier M. de La Boulerie, il crut bon de s'intéresser à ses travaux.

— Eh bien, monsieur de La Boulerie, et cette



généalogie des d'Auberoche? J'ai vu Horace, l'autre jour, et il m'a dit que vous vous occupiez de ses archives.

M. de La Vigneraie se donnait, à distance, le plaisir familier d'appeler « Horace », M. le comte d'Auberoche.

M. de La Boulerie fit avec ses bras le geste de soulever le monde et répondit en courbant un peu le dos et en baissant la tête :

— C'est un grand travail, monsieur!

Et, du bout de son doigt, il montra des cartons entr'ouverts remplis de papiers jaunis. M. de La Vigneraie se mit à rire.

— Ma foi, cher monsieur, avec moi, vous en auriez bien plus tôt fait! Michou, seigneur de La Vigneraie, anobli en 1782. Et, entre nous, pour vous dire vrai, j'aime tout autant cela. J'estime qu'il faut être noble, mais qu'il importe assez peu comment et depuis quand on l'est. L'essentiel, c'est de l'être. L'anoblissement, à beaux deniers, du sieur Michou, mon arrière-grand-père, me procure actuellement tous les

avantages possibles de la noblesse. A quoi me servirait de remonter aux croisades, comme d'Auberoche ou comme ce vieux marquis de Montbléru, dont je possède maintenant la maison ? Avec mon Michou, j'ai ce qu'il me faut. Il a fait le nécessaire : que me manque-t-il? J'ai un nom agréable à porter, puisque le bonhomme a ajouté au sien celui de La Vigneraie, qui sonne bien et a bon air. J'ai des armoiries, et qui sont parlantes, car elles représentent un cep de vigne de sinople, feuillé et fruité de gueules. Elles font bien sur ma voiture et mon argenterie, et quant à la couronne de comte qui les surmonte, quoique je ne sache guère d'où elle vient, je m'en accommode sans remords.

— Il y a eu de grands abus à ce sujet, monsieur ! — dit tristement M. de La Boulerie.

M. de La Vigneraie s'était levé, mais il ne s'en allait pas et semblait avoir encore quelque chose à dire. M. de La Boulerie jugeait le moment venu de lui parler de ses chevaux. M. de La Vigneraie

parut soudain prendre un parti qui lui coûtait un peu :

— Ma foi ! mon cher monsieur de La Boulerie, je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, ni faire le rapporteur et l'importun ; mais, de vous à moi, me permettez-vous un petit conseil dont vous ferez ce que vous voudrez ?... Croyez-vous, franchement, qu'il soit bien prudent d'envoyer votre petit-neveu tout seul à Vallins ? Les jeunes gens, cher monsieur, ont besoin qu'on les surveille.

M. de La Boulerie était de cet avis, certes ; mais il n'y avait personne pour accompagner Georges, et son père désirait qu'il prît des leçons en vue de son examen de novembre... M. de La Vigneraie laissait parler M. de La Boulerie, qui déplorait les libertés de l'éducation moderne : elle contrastait singulièrement avec celle qu'il avait reçue. Avant l'âge de vingt et un ans, M. de La Boulerie n'était jamais sorti qu'avec son précepteur, un digne prêtre qui l'avait mené par la main jusqu'au seuil de la vie, et à qui il devait le

peu qu'il valait. Ah! tout était bien changé, et M. Dolonne avait d'autres idées que celles de jadis!

— Ecoutez, cher monsieur, je ne suppose pas que le père de M. Georges, si moderne qu'il puisse être, soit content de voir son fils se promener dans Vallins avec des demoiselles de petite vertu!

M. de La Boulerie ouvrit, derrière ses lunettes, des yeux effarés.

— Des demoiselles!... Georges!... Que voulez-vous dire?

— Mon Dieu, cher monsieur, — répartit M. de La Vigneraie, — je ne peux rien vous dire de plus. Vous êtes averti. Ce ne sont pas mes affaires; ce sont les vôtres, que diable!... Mais croyez-moi, monsieur de La Boulerie, veillez sur ce garçon. Il est jeune, et un malheur est bientôt arrivé. Vallins, vous savez, est ville de garnison : nos jeunes officiers aiment le plaisir, et l'on rencontre par les rues des personnes qui ne sont pas irréprochables. Votre neveu a seize ans : c'est

l'âge des bêtises, et le gamin est avancé. Il commence à faire attention au sexe... Garde à vous, monsieur de La Boulerie !... Et, là-dessus, je me sauve.

— Alors Georges a une maîtresse ! — s'écria avec angoisse M. de La Boulerie.

M. de La Vigneraie avait refermé la porte. M. de La Boulerie resta accablé. Une maîtresse ! Georges avait une maîtresse ! C'était, dans l'esprit naïf de M. de La Boulerie, un événement vague et terrible. Soudain cela se précisa : Georges connaissait une femme, il l'avait touchée, embrassée... Une maîtresse ! mais une maîtresse, cela ne se trouve pas ainsi ; cela se prend à quelqu'un... Vallins était plein de jeunes officiers ; Georges pouvait avoir un duel... Et le malheureux M. de La Boulerie imaginait un pré vert, la boîte de pistolets qu'on ouvre, les épées qu'on mesure, la balle qui vous abat dans l'herbe, la pointe qui vous traverse le corps...

L'entrée de M. de La Boulerie au salon fut tragique et inopinée. Il s'assit sur un fauteuil, la tête inclinée, les mains pendantes. Mme Dolonne était étendue sur le canapé. M. de La Boulerie écouta d'un air morne une histoire que contait Mme d'Esclaragues. Mme d'Esclaragues remarqua sa mine abattue.

— Êtes-vous malade, cousin ?

— Je ne suis pas malade, mon enfant, je suis bouleversé.

Mme Dolonne se souleva du coussin où elle s'appuyait; Mme de La Boulerie, dont les mains oisives faisaient du crochet imaginaire, s'écria :

— Mais qu'avez-vous, mon pauvre Auguste?

— J'ai, j'ai — répondit M. de La Boulerie d'une voie lamentable — j'ai que je ne sais comment dire... Georges... oui... Georges, cet enfant si doux, si raisonnable, si bon... est dans la voie la plus dangereuse et la plus coupable... Oui, Georges... eh bien...

Et la voix de M. de La Boulerie s'abaissa encore :

— Eh bien, il a probablement une maîtresse.

— Une maîtresse !

— Une maîtresse !

En même temps, Mme Dolonne et Mme de La Boulerie avaient redit le mot, l'une avec douleur, l'autre avec son plus bel accent d'Avignon.

— Une maîtresse, Georges ! — fit Mme d'Esclaragues, sur un ton de surprise presque joyeuse.

Et elle ajouta, involontairement :

— Comme ils doivent être gentils !

Puis, de ses dents blanches, comme à déjeuner, elle mordit sa lèvre charnue, voluptueuse et imprudente.

M. de La Boulerie répétait, de point en point, les propos de M. de La Vigneraie. Mme Dolonne tirait nerveusement les effilés du canapé. Mme de La Boulerie hochait la tête et agitait les brides de son bonnet. M. de La Boulerie se tut. Il y eut un silence pénible.

— Et quand il aurait une maîtresse, ce petit ! — s'écria tout à coup, avec véhémence, Mme de La Boulerie. — Il a seize ans, ce chéri, ce pou-

let... Et savez-vous bien que nous sommes tous là à le traiter comme un enfant!... Il a seize ans, après tout !... Et vous croyez qu'à cet âge nos garçons n'ont pas de maîtresse, en Avignon ?

— Ma chère, ma chère ! — gémit M. de La Boulerie, désespéré.

Mais Mme de La Boulerie était lancée. L'accent du pays de sa jeunesse lui remontait à la gorge, sonore et triomphal. Et elle évoquait la vieille ville jaune, amoureuse et galante, venteuse et sèche, ombre et soleil, les filles alertes et les garçons vifs, et les danses aux tambourins, et les guinguettes de l'île de la Barthelasse, et le Rhône. Ah! on était vite un homme en Avignon !

— Je vous ferai remarquer, ma chère, — dit sévèrement M. de La Boulerie, — que nous ne sommes pas à Avignon, mais à Rivray, que Georges n'est pas un polisson de Provence, mais notre petit-neveu, et que sa conduite peut avoir des conséquences...

Et M. de La Boulerie fit un geste vague et

fatidique, mais il n'osa pas parler du duel, du pré, des épées, des pistolets... Il regarda seulement Mme Dolonne, comme pour la prendre à témoin de la gravité de la situation.

Mme Dolonne ne disait rien. Elle pleurait, le coude au coussin, la tête dans ses mains. Elle éprouvait un sentiment singulier. Une amertume jalouse se glissait en sa tendresse de mère. Son fils lui paraissait moins à elle depuis une minute. Elle était volée. On lui avait nui. Et il se mêlait à son chagrin de cruels souvenirs. C'était bien le fils de son mari, ce Georges, de son mari infidèle et léger. Le passé recommençait sous une nouvelle forme. Comme M. Dolonne, Georges aimerait le plaisir. Maintenant, il allait vivre pour soi, en dehors d'elle. Comment lui, un enfant qui, il y avait quelques jours, n'était encore pour elle qu'un enfant !

Elle s'était levée brusquement. La chaleur subite de ses joues avait séché ses larmes. La colère rougissait son doux visage et, sans dire un mot, elle sortit du salon. On l'entendit qui

montait l'escalier. Elle allait trouver Georges dans sa chambre.

Il y eut un grand silence. Mme de La Boulerie machinalement, quoique ce fût dimanche, avait repris sur le guéridon son crochet. M. de La Boulerie se taisait. Il avait enlevé ses lunettes et en frottait les verres.

Une voiture traversa la place. C'était M. de La Vigneraie qui retournait à Hautmont.

— Quel imbécile ! — dit tout haut Mme d'Esclaragues.

— Oui, Georges, vous avez bien fait de ne rien répondre à votre mère. Il faut laisser passer sa colère et son chagrin. Ils passeront. Vous dites qu'elle vous a parlé durement. Elle est nerveuse, ces temps-ci. Il y a des moments où l'on prend les choses au tragique. Cela vous a fait du mal à tous deux. Rassurez-vous, elle va mieux maintenant. Elle s'est couchée et elle

dort. Elle oublie. Votre tante est près d'elle. Demain elle sera plus calme. Elle est déjà mieux, je vous l'affirme : c'est pourquoi je suis venue vous trouver. Vous ne pouvez pas vous expliquer, avec elle, je sais bien, et cependant il faudrait qu'elle sût la vérité. Je suis sûre que ce n'est pas ce qu'elle imagine. Peut-être qu'elle me croirait, si je pouvais la rassurer... Georges, je vous aime beaucoup, je suis une vieille amie. Dites-moi au juste ce qu'il en est. Il serait si facile d'apaiser un peu ces pauvres gens !... Votre oncle La Boulerie me fait de la peine, le cher homme ! Voyons, Georges ?...

Et Mme d'Esclaragues prit entre ses mains douces les mains chaudes du jeune homme. Il avait les yeux rougis et il resta silencieux. Elle reprit :

— Allons, Georges, confessez-vous.

Il était à peu près six heures du soir. La tiédeur de la journée fraîchissait à peine. Un soleil jaune de mi-septembre dorait encore d'un dernier rayon la crête du mur qui fermait le jardin

de M. de La Boulerie. La treille de vigne vierge était encore verte, mais d'un vert qui commençait à être moins sûr de lui-même. Les feuilles étaient comme amollies. Des roses blanches couvraient encore le rosier, de grandes roses larges et simples qui semblaient s'épanouir avec négligence et facilité. Ce petit jardin bien clos avait vraiment l'air discret et confidentiel. On s'y sentait tout près de l'automne et tout proche du crépuscule. Mme d'Esclaragues attendait. Georges regardait à ses pieds un petit caillou gris veiné de noir. Mme d'Esclaragues lui pressa doucement la main. Il parla.

Elle s'appelait Eugénie Vannien et on l'appelait Nini. Elle était la maîtresse de Fernand Plantel, le frère aîné de son ami Maxime. Il l'avait vue pour la première fois à Paris, le matin même où il avait été refusé à son baccalauréat. Il s'était assis, au café, à la même table qu'elle. Elle buvait une orangeade avec deux pailles inégales...

Mme d'Esclaragues avait lâché la main de

Georges et regardait aussi le caillou blanc. Georges continuait à parler. Le soleil n'éclairait plus le haut du mur. Le petit jardin s'était peu à peu assombri, comme imprégné de nuit. Les roses blanches étaient devenues plus blanches.

C'était devant chez Clarvin, le pâtissier, qu'il l'avait rencontrée. Fernand Plantel, en garnison à Vallins, y avait laissé Eugénie pendant les manœuvres. Elle lui avait parlé la première. Elle lui avait dit d'aller la voir.

— Et vous y êtes allé, mon pauvre Georges?

— Oui. Elle habite avenue de la Gare, et je suis monté chez elle après la leçon de M. Feront...

Mme d'Esclaragues baissa modestement les yeux. Georges reprit, après un silence :

— Elle était avec sa couturière. J'ai attendu longtemps. Elle m'a dit qu'elle avait à sortir. Je l'ai accompagnée. Nous nous sommes assis sur des chaises, au Jardin Public. C'est là que M. de La Vigneraie nous a vus.

La voix de Georges tremblait un peu. Un petit

souffle de vent défleurit la plus large des roses blanches.

— Et c'est tout, Georges ?

— Oui, je devais y retourner demain.

— Vous la regrettez?

Les yeux de Georges se remplirent de larmes.

— Elle est jolie?

Il fit signe que oui.

Ils étaient assis côte à côte sur le banc. Mme d'Esclaragues se pencha. Elle mit sa main sur l'épaule du jeune homme et doucement, par le cou, elle lui tourna la tête vers elle.

— Plus jolie que moi?

Ils se regardèrent. Georges sourit. Il vit Mme d'Esclaragues approcher son visage du sien. La bouche tendue toucha la sienne et ferma les yeux.

Le dîner fut triste. Mme Dolonne ne descendit pas de sa chambre. M. de La Boulerie trouva

Georges sérieux et grave et en conclut qu'on pouvait bien augurer de son repentir. Mme d'Esclaragues parla peu ; elle avait dans les cheveux une grosse rose blanche à demi effeuillée et sa figure était comme éclairée d'un sourire qui ne riait ni sur ses lèvres, ni dans ses yeux, mais qui errait, incertain, tendre et secret, dans tout son visage. Mme de La Boulerie remarqua que Georges ne mangeait pas. C'est bien la peine de faire aux enfants des scènes qui leur coupent l'appétit ! D'ailleurs Mme d'Esclaragues l'avait complètement rassurée. Il n'y avait rien de grave dans ces racontars de M. de La Vigneraie, et elle se réjouissait de pouvoir tout à l'heure rassurer aussi cette pauvre Henriette.

Et Georges, qui avait soif, sentait, chaque fois qu'il portait son verre à sa bouche, ses mains encore toutes parfumées d'une odeur subtile, délicieuse et faible, qui lui serrait la gorge devant les petits pois arrondis sur son assiette en petites boules dures et vertes.

FIN.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le quinze septembre mil neuf cent trois

PAR

BLAIS & ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.